

ΓΑΛΛΙΚΑ
ΑΝΑΓΝΩΣΜΑΤΑ

ΜΕΤΑ

ΒΙΟΓΡΑΦΙΩΝ ΚΑΙ ΕΡΜΗΝΕΥΤΙΚΩΝ ΣΗΜΕΙΩΣΕΩΝ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΚΑΤΑ ΤΟ ΠΡΟΓΡΑΜΜΑ ΚΑΙ ΕΓΚΡΙΣΕΙ ΤΟΥ ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΥ ΤΗΣ ΠΑΙΔΕΙΑΣ

ΥΠΟ

Γ. ΕΜΑΡ

ΚΑΘΗΓΗΤΟΥ ΤΗΣ ΓΑΛΛΙΚΗΣ

ΤΟΜΟΣ ΤΡΙΤΟΣ

ΔΙΑ ΤΟΥΣ ΜΑΘΗΤΑΣ ΤΗΣ Γ'. ΤΑΞΕΩΣ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΤΥΠΟΙΣ ΚΑΙ ΑΝΑΛΩΜΑΣΙ Π. Δ. ΣΑΚΕΛΛΑΡΙΟΥ

ΟΔΟΣ ΑΘΗΝΑΣ ΑΡ. 56

—
1886

Γ Α Λ Λ Ι Κ Α
Α Ν Α Γ Ν Ω Σ Μ Α Τ Α

Μ Ε Τ Α

ΒΙΟΓΡΑΦΙΩΝ ΚΑΙ ΕΡΜΗΝΕΥΤΙΚΩΝ ΣΗΜΕΙΩΣΕΩΝ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΚΑΤΑ ΤΟ ΠΡΟΓΡΑΜΜΑ ΤΟΥ ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΥ ΤΗΣ ΠΑΙΔΕΙΑΣ

ΥΠΟ

Γ. ΕΜΑΡ

ΚΑΘΗΓΗΤΟΥ ΤΗΣ ΓΑΛΛΙΚΗΣ

ΤΟΜΟΣ ΤΡΙΤΟΣ

ΔΙΑ ΤΟΥΣ ΜΑΘΗΤΑΣ ΤΗΣ Γ'. ΤΑΞΕΩΣ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
ΤΥΠΟΙΣ ΚΑΙ ΑΝΑΛΩΜΑΣΙ Π. Δ. ΣΑΚΕΛΛΑΦΙΟΥ
ΟΔΟΣ ΑΘΗΝΑΣ ΑΡ. 66

—
1886

ΓΑΛΛΙΚΑ ΑΝΑΓΝΩΣΜΑΤΑ

ΤΟΜΟΣ ΤΡΙΤΟΣ

ΜΕΡΟΣ Α. — ΛΟΓΟΣ ΠΕΖΟΣ

ROLLIN

ROLLIN. Ὁ Κάρολος Ῥολλὲν (Charles Rollin) ἐγεννήθη τῷ 1661 καὶ ἀπέβιωσε τῷ 1741· ἦτο δὲ υἱὸς μαχαροποιοῦ καὶ πιθανόν θὰ ἠκολούθει τὴν τοῦ πατρὸς αὐτοῦ τέχνην ἂνευ τῆς συνδρομῆς κληρικοῦ τινος ἐκ τοῦ τάγματος τοῦ Ἁγίου Βενεδίκτου ὅστις ἐνίργησε ὅπως σταλῆ εἰς ἐκπαιδευτήριον τι ἐνθα ἀνετράφη δωρεάν. Μετὰ λαμπρὰς σπουδὰς καὶ ἄγων μάλιστα τὸ 22 ἔτος τῆς ἡλικίας του, ὁ Ῥολλὲν διωρίσθη καθηγητὴς εἰς τὸ Λύκειον Πλεσὺ (College du Plessis) καὶ μετὰ δέκα ἔτη ἐξελέγη πρύτανης τοῦ πανεπιστημίου τῶν Παρισίων. Τὰ κύρια συγγράμματα αὐτοῦ εἰσὶ ἡ Ἀρχαία Ἱστορία εἰς δεκατρία βιβλία, ἡ Ἱστορία τῶν Ῥωμαίων, εἰς πέντε βιβλία καὶ ἡ Πραγματεία περὶ σπουδῶν (Traité des études).

HISTOIRE ANCIENNE

ALEXANDRE

On doit d'abord¹ reconnaître et admirer dans Alexandre un naturel heureux, cultivé, et perfectionné par une excellente éducation. Il avait de la grandeur d'âme, de la noblesse, de la générosité. Il aimait à donner, à répandre², à faire plaisir. Il avait appris des sa plus tendre jeunesse à en user de la sorte³. Un jeune garçon, qui servait à ramasser et à jeter les balles quand il jouait à la paume, à qui il ne donnait rien, lui fit sur ce sujet une bonne leçon. Comme il jetait toujours la balle aux autres joueurs, le roi, d'un ton fâché et colère, lui cria : Tu ne me la donnes donc point à moi ? Non, seigneur, répliqua le jeune garçon, car vous ne me la demandez pas. Cette réponse vive et prompte, et pleine d'esprit, fit plaisir au prince : il se mit à rire⁴, et lui fit depuis plusieurs présents. Il ne fut

¹) Κατ' ἀρχάς, ἐν πρώτοις. ²) Κυρ. Χέω, ἐνταῦθα δίδω ἀφθύτως. ³) Νὰ φέρηται οὕτω. ⁴) Ἦρξατο γελῶν.

plus besoin dans la suite d'inviter et de provoquer sa libéralité ; il se fâchait véritablement contre ceux qui ne voulaient pas en¹ profiter. Il écrivit à Phocion², qui demeura³ toujours raide⁴ et inflexible⁵ sur ce point⁶, qu'il ne serait plus désormais son ami, s'il refusait les grâces qu'il voulait lui faire.

Comme si dès ses premières années il eût senti à quoi il était destiné, il voulait primer⁷ en tout, et l'emporter sur tous les autres. Personne ne porta jamais si loin que lui l'ardeur pour la gloire ; et l'on sait que l'ambition, qui est parmi nous un grand vice, était ordinairement regardée chez les païens comme une grande vertu. Elle lui fit soutenir avec courage tous les travaux et toutes les fatigues nécessaires pour se distinguer dans les exercices et du corps et de l'esprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie sobre, dure, simple, éloignée de tout luxe et de toute délicatesse, ce qui est un excellent apprentissage pour le métier de la guerre.

Je ne sais si jamais jeune prince eut l'esprit plus cultivé qu'Alexandre. Éloquence, poésie, belles-lettres, arts de toutes sortes, sciences les plus abstraites et les plus sublimes, tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un maître comme il en eut un ! Il fallait un Aristote pour un Alexandre. Je suis ravi de voir le disciple rendre un illustre témoignage à son maître en déclarant qu'il lui était en un certain sens⁸ plus redevable qu'à son père même. Pour penser et parler ainsi, il faut connaître tout le prix d'une bonne éducation. On en⁹ vit bientôt les effets. Peut-on trop admirer la solidité d'esprit de ce jeune prince dans les conversations qu'il eut avec les ambassadeurs de Perse ; sa prudence prématurée, lorsqu'en qualité de régent, pendant l'absence de son père, il contint, encore tout jeune, et pacifia la Macédoine ; son courage et sa bravoure dans la bataille de Chéronée, où il se distingua d'une manière si marquée ?

Je le vois avec peine manquer de respect pour son père

1) Να ώφεληθῶσι ἐξ αὐτῆς δηλ. ἐκ τῆς φιλοδοξίας του. 2) Ὁ Φωκίων ὁ ἔνδοξος στρατηγὸς καὶ ῥήτωρ Ἀθηναῖος. 3) Ἐμεινε. 4) Ἀμετάπειστος, ἀνένδοτος. 5) Ἀκαμπτος. 6) Ὡς πρὸς τοῦτο. 7) Νὰ πρωτεύη, νὰ ἐξέχη. 8) Ὑπό τινα ἔνοιαν. 9) Αὐτῆς δηλ. τῆς ἀνατροφῆς.

dans un repas public, et lui insulter¹ même d'une manière indigne par une raillerie outrageante. Il est vrai que l'affront que Philippe faisait à sa mère Olympie en la répudiant le transporta hors de lui-même; mais nul prétexte, nulle injustice, nulle violence, ne peuvent justifier ni excuser un tel emportement à l'égard² d'un père et d'un roi. Il fit paraître³ plus de modération dans la suite, lorsqu'à l'occasion des discours insolents et séditieux que tenaient⁴ ses soldats dans une mutinerie⁵ il dit que rien n'était plus royal que d'entendre tranquillement dire du mal de soi en faisant du bien. On a remarqué que la grand prince de Condé n'admirait rien plus dans ce conquérant que la noble fierté avec laquelle il parla aux soldats mutinés qui refusaient de le suivre. « Allez, lâches, leur dit-il, allez, ingrats, dire en votre pays que vous avez abandonné votre roi parmi les peuples qui lui obéiront mieux que vous ». « Alexandre, dit M. le Prince, abandonné des siens parmi des barbares mal assujettis, se sentait si digne de commander, qu'il ne croyait pas qu'on pût refuser de lui obéir. Être⁶ en Europe ou en Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout lui était indifférent : il pensait trouver des sujet où il trouvait des hommes ». La patience et la modération d'Alexandre, dont j'ai d'abord parlé, ne sont pas moins admirables.

Les commencements de son règne sont peut-être ce qu'il y a eu de plus glorieux dans toute sa vie : qu'à l'âge de vingt ans il ait pu pacifier les troubles intérieurs du royaume, qu'il ait abattu ou soumis les ennemis du dehors, et quels ennemis ! qu'il ait désarmé la Grèce liguée presque entière contre lui, et qu'en moins de deux ans il se soit mis en état d'exécuter sûrement ce que son prédécesseur avait sagement projeté : tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'âme, un courage, une intrépidité, et, plus que tous cela encore, une prudence consommée⁷, qualités qui font le vrai caractère d'un héros. Il le soutint⁸ merveilleusement, ce caractère de héros, dans toute la suite⁹ de son expédition con-

1) Τὸ ῥ. insulter μετ' αἰτίας. ἤτοι ἄμεσον ἀντικειμ. σημαίνει ὑβρίζω insulter quelqu'un ἐξυβρίζω τινά, μετὰ δοτ. ἤτοι μετὰ ἔμμεσον ἀντικειμ. σημαίνει περιφρονῶ.

2) Πρὸς. 3) Κατὰ λεξ. ἔκαμε νὰ φανῆ = εἶδει. 4) Ἐπρόφρον, ἔλεγον. 5) Στάσις. 6) Νὰ ᾔνοι, νὰ εὐρέσκηται. 7) Φρόνησις τελεία, λίαν ὠριμος. 8) Τὸν διέσωσι. 9) Καθ' ἕλην τὴν διάρκειαν.

tre Darius, jusqu'au temps que nous avons marqué. Plutarque a raison d'en admirer le projet seul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté sur le trône, regardant ce dessein comme faisant partie en quelque sorte de la succession de son père. A peine alors âgé de vingt ans, environné de périls extrêmes au-dedans et au-déhors de son royaume : trouvant l'épargne¹ épuisée et chargée même de deux cents talents de dettes que son père avait contractées; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perses : dans cet état, Alexandre tourne déjà ses vues² du côté de Babylone et de Suse, et ne se propose rien moins, que la conquête d'un si vaste empire.

Etait-ce suffisance et témérité de jeune homme ? demande Plutarque. Non, sans doute, répliqua-t-il. Jamais personne ne forma entreprise guerrière avec de si grands préparatifs et de si puissants secours. J'entends³ (c'est toujours Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage : préparatifs et secours que lui fournit la philosophie, qu'il avait étudiée à fond : de sorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ses conquêtes aux leçons d'Aristote, son maître, qu'aux instructions de Philippe, son père. On peut ajouter que, selon⁴ toutes les règles de la guerre, l'entreprise d'Alexandre devait avoir un heureux succès. Une armée comme la sienne, quoique peu nombreuse, composée de Macédoniens et de Grecs, c'est-à-dire de ce qu'il y avait alors de plus excellentes troupes, aguerrie de longue main⁵, endurcie à la fatigue et aux dangers, formée par une heureuse expérience à tous les exercices des sièges et des combats, animée, par le souvenir de ses anciens combats, par l'espérance d'un butin immense, et plus encore par la haine héréditaire et irréconciliable contre les Perses : une telle armée, conduite par Alexandre, était comme⁶ sûre de remporter la victoire sur des troupes où il y avait à la vérité des hommes sans nombre, mais peu de soldats.

La promptitude de l'exécution répondit à la sagesse du projet. Après s'être concilié tous ses généraux et ses offi-

¹) Εργασίη φειδωλία, οικονομία, δημ. ταμίον. ²) Τοὺς σκοπούς του. ³) Ἀκούω καὶ ἐννοῶ. ⁴) Κατά. ⁵) Πρὸ πολλοῦ. ⁶) Σχεδόν.

«iers par une libéralité qui est sans exemple, et tous ses soldats par un air de bonté, d'affabilité, et même de familiarité, qui loin¹ d'avilir la majesté du prince, ajoutent au respect qu'on lui porte un attachement et une tendresse à l'épreuve de tout²; il s'agissait d'étonner les ennemis par des coups³ hardis de les effrayer par des exemples de sévérité, et de les gagner⁴ enfin par des actes d'humanité et de clémence. C'est à quoi il réussit merveilleusement. Le passage du Granique, suivit d'une célèbre victoire, les deux fameux sièges de Milet et d'Halicarnasse, montrèrent à l'Asie un jeune conquérant à qui nulle partie de la science militaire ne manquait. Cette dernière ville rasée⁵ jusque dans ses fondements jeta partout la terreur: mais l'usage de la liberté et de leurs anciennes lois rendu à celles qui se soumirent à la bonne grâce fit croire que le vainqueur ne songeait qu'à rendre les peuples heureux, et à leur procurer une paix tranquille et assurée.

Son impatience de se baigner encore tout trempé de sueur dans la rivière de Cydnus pourrait être regardée comme une action de légèreté et de jeunesse qui convenait peu à sa dignité; mais il n'en faut pas juger par nos moeurs: les anciens, qui rapportaient tous les exercices à ceux de la guerre, s'accoutumaient de bonne heure à se baigner et à nager. On sait qu'à Rome les jeunes gens, parmi la noblesse, après s'être fort échauffés aux exercices militaires dans le champ de Mars, à la course, à la lutte, à lancer le javelot, se jetaient tout couverts de sueur dans le Tibre, qui coule à côté, C'est par là⁷ qu'ils se disposaient à passer les rivières et les lacs dans les pays ennemis; car ces passages ne se font qu'après de pénibles marches, et après avoir été longtemps exposé aux ardeurs du soleil sous des armes pesantes; ce qui n'arrive guère sans sueur. Ainsi l'on peut faire grâce⁸ à Alexandre de ce bain qui pensa⁹ lui coûter cher d'autant qu'il pouvait ignorer l'extrême froideur de cette rivière.

1) 'Αντί νά... 2) 'Ανωτέρα πάσης βασάνου. 3) Coups κτύπος ένταῦθα σημαίνει προσβολήν. 4) Κερθαίνω, έφίλκω. 5) Καταδαφισθείσα. 6) 'Εκ. 7) Διά τούτου του μέσου, δηλ. ριπτόμενοι κάθιτροι εις τον ποταμόν. 8) Faire grâce χαρίζω, συγχωρώ ένταῦθα σημαίνει μάλλον νά μή μεμφομένη, ή νά μή κατακρίνωμεν τον 'Αλέξανδρον κτλ. 9) 'Ολίγον έλειψε νά.

Les deux batailles d'Issus et d'Arbelles, joignez-y le siège de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevèrent de prouver qu'Alexandre réunissait en lui toutes les qualités d'un grand capitaine: habilité à choisir son terrain pour un combat et à savoir profiter de tous ses avantages; présence d'esprit, dans le feu de l'action même¹, pour donner ses ordres à propos²; courage et bravoure, que les dangers les plus évidents ne font qu'animer; activité impétueuse, tempérée et réglée par une sage retenue³ pour ne pas se livrer à une ardeur indiscreète, enfin une fermeté et une constance, qui n'est ni déconcerté par les contre-temps imprévus ni rebutée par les difficultés, quelque⁴ insurmontables qu'elles paraissent, et qui ne connaît d'autre terme ni d'autre issue que la victoire.

Les auteurs ont remarqué une grande différence entre Alexandre et son père pour la manière de faire la guerre. La ruse, et souvent la fourberie, étaient le goût dominant de Philippe, qui cheminait sourdement et par des souterrains; son fils agissait de meilleure foi, et marchait la tête levée. L'un cherchait à tromper les ennemis par la finesse, l'autre à les abattre par la force. Le premier montrait plus d'adresse, le second plus de grandeur d'âme. Nul moyen de vaincre ne paraissait honteux à Philippe: jamais Alexandre ne songea à employer la trahison. Il tenta de détacher du service de Darius le plus habile de ses généraux, mais par des voies⁵ d'honneur. Passant avec son armée près des terres de Memnon, il défendit sévèrement à ses soldats d'y faire le moindre désordre. Son but était de l'attirer dans son parti, ou du moins de le rendre suspect aux Perses. Memnon, de son côté, se piquait⁶ de générosité envers Alexandre; et un jour entendant un soldat qui parlait mal d'Alexandre: Je ne t'ai pas pris à ma solde⁷ lui dit-il en le frappant de sa javeline, pour parler mal de ce prince, mais pour combattre contre lui.

1) Εἰς τὴν ζέσιν τῆς μάχης. 2) Ἐγκαίρως καταλλήλως. 3) Μετριότης. 4) Τὸ quelque ἐνταῦθα ἐλαμβάνεται ἐπιρρηματ. καὶ μεταφράζεται ὅσον καὶ ἄν-quelque insurmontables qu'elles paraissent ὅσον ἀνυπερέβλητοι καὶ ἄν φανώσι.
5) Διὰ μέσων. 6) Ἐκαυχᾶτο ἐπί. 7) Ὁ μισθὸς τοῦ στρατιώτου, prendre à sa solde λαμβάνω εἰς ὑπηρεσίαν.

Ce qui met Alexandre au-dessus de presque tous les conquérants, et on peut le dire sans exagération, au-dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandrie; c'est le point de vue par lequel il a intérêt qu'on le considère, et sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paraisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avait rendu maître, non encore de la personne de Darius, mais de son empire. Il avait entre les mains, outre¹ Sysigambis, mère de ce prince, sa femme et ses filles, princesses d'une beauté qui n'avait rien de pareil dans toute l'Asie. Alexandre était jeune, il était vainqueur, il était libre, et non encore engagé dans les liens² du premier Scipion l'Africain dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les princesses un asile sacré, ou plutôt un temple, où leur pudeur fut mise en sûreté comme sous la garde de la vertu même, et où elle fut respectée à un tel point³, que Darius, apprenant la manière dont elles avaient été traitées, ne put s'empêcher de lever ses mains vers le ciel, et de faire des vœux pour un vainqueur si généreux, si sage, si maître de ses passions.

Dans le dénombrement des bonnes qualités d'Alexandre, je n'en dois pas oublier une, qui est très-rare dans les grands, et qui néanmoins d'un côté fait honneur à l'humanité, et de l'autre procure la plus grande douceur de la vie: c'est d'avoir été capable⁴ d'une amitié tendre, ouverte, effective, constante, sans dédain, sans faste, dans une si haute fortune, laquelle ordinairement se renferme en elle-même, met sa grandeur à⁵ abaisser tout ce qui l'environne, et s'accommode mieux⁶ d'âmes serviles que d'amis libres et sincères.

Alexandre chérissait ses officiers et ses soldats, se communiquait⁷ familièrement à eux, les admettait à sa table, à ses exercices, à ses entretiens, s'intéressait véritablement et de coeur à leur différentes situations, s'inquiétait sur leurs maladies, se réjouissait de leur guérison, et prenait part

1) Ἐκτός. 2) Καὶ οὐχὶ ἀκόμη δεδεμένο; διὰ τῶν δεσμῶν... ἐννοεῖ τοὺς δεσμούς τοῦ γάμου. 3) Εἰς τοιοῦτον σημεῖον δηλ. τόσον. 4) Ὅτι ὑπῆρξε ἐπίδεικτικός. 5) Θεωρεῖ νομίζει μεγαλεῖον, μεγαλοπρέπειαν νά... 6) Εὐχάριστεῖται κάλλιον. 7) Συνωμίλει.

à tout ce qui leur arrivait. On en a des exemples dans Ephestion, dans Ptolémée, dans Cratère, et dans beaucoup d'autres. Un prince qui a un vrai mérite ne perd rien de sa dignité en s'abaissant et se familiarisant de la sorte; il n'en devient que¹ plus respectable et plus aimable. Tout homme d'une grande taille ne craint pas de se mettre au niveau avec les autres; il est bien sûr qu'il les passera de la tête². Il n'y a qu'une petitesse réelle qui ait intérêt de ne pas se mesurer avec des hommes d'une taille plus haute, et de ne pas se trouver dans la foule.

Alexandre était aimé parce qu'on sentait qu'il aimait le premier. Cette conviction remplissait les troupes d'ardeur pour lui plaire et pour réussir, de docilité et de promptitude pour l'exécution des ordres les plus difficiles, de constance dans les situations les plus rebutantes, d'un déplaisir sensible et profond de l'avoir mécontenté en quelque chose.

Que manque-t-il jusqu'ici à la gloire d'Alexandre? La vertu guerrière a paru dans tout son éclat; la bonté, la clémence, la modération, la sagesse, y³ ont mis le comble, et y ont ajouté un lustre qui en relève infiniment le mérite. Supposons que dans cet éclat Alexandre pour mettre en sûreté⁴ sa gloire et ses victoires, s'arrête tout court⁵, qu'il mette lui-même un frein à son ambition, et que de la même main dont il a terrassé Darius il le rétablisse sur le trône; qu'il rende l'Asie-Mineure, habitée presque tout entière par des Grecs, libre et indépendante de la Perse; qu'il se déclare le protecteur de toutes les villes et de tous les états de la Grèce pour leur assurer leur liberté et les laisser vivre selon leurs lois; qu'il rentre ensuite dans la Macédoine, et que là, content des bornes légitimes de son empire, il mette toute sa gloire en toute sa joie à le rendre heureux, à y⁶ procurer l'abondance, à y faire fleurir les lois et la justice, à y mettre la vertu en honneur, à se faire aimer de ses sujets; qu'enfin, devenu par la terreur de ses armes, et encore plus par la renommée de ses vertus, l'admiration de tous les peuples, il exerce sur les

1) Έκ τούτου γίνεται μάλιστα. 2) Ότι θα τους υπερβῆ κατά την κεφαλήν δηλ. θα ἦναι ἀνώτερος αὐτῶν. 3) Τό γ ἐνταῦθα εἶναι ἀντί τῆς προσωπικῆς à elle ἥτις δὲν λήγεται ἐπὶ πραγμάτων. 4) Όπως ἐξασφαλίσῃ. 5) Αἰφνης διὰ μιᾶς. 6) Ἐπίρρημα σημαῖνον ἐκεῖ δηλ. εἰς τὸ κράτος του.

cœurs un empire bien plus stable et bien plus honorable que celui qui n'est fondé que sur la crainte: en supposant tout cela, y aurait-il eu jamais un prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre?

Pour prendre un tel parti¹ il faut une grandeur d'âme, et un goût épuré sur la vrai gloire dont l'histoire fournit peu d'exemples. On ne fait point reflexion que la gloire qui suit les conquêtes les plus brillantes n'approche point de la réputation d'un prince qui a su mépriser et dompter l'ambition, et mettre un frein à une puissance qui était sans bornes. Son bonheur continuel, qui ne fut interrompu par aucune adversité, l'enivra et le changea à un point qu'on ne le reconnut plus; et je ne sais si jamais le poison de la prospérité eut un effet plus prompt et plus efficace.

M A B L Y

MABLY. Ὁ Γαβριὴλ Μαβλύ (Gabriel Bonnot de Mably) γεννηθεὶς εἰς Grenoble τῷ 1703 ἀποθανὼν τῷ 1785, ἦτο ἀδελφὸς τοῦ διασήμου φιλοσόφου Condillac. Ἐγράψη διάφορα καὶ ποικίλα περὶ ἱστορίας, τὰ δὲ κυριώτερα αὐτοῦ συγγράμματα εἰσὶν αἱ Παρατηρήσεις ἐπὶ τῶν Ἑλλήνων (Observations sur les Grecs), Αἱ περὶ τῶν διαπραγματεύσεων Ἄρχαὶ (Principes des négociations) καὶ οἱ Διάλογοι τοῦ Φωκίωνος (Entretiens de Phocion).

LES GRECS ET LES ROMAINS

Quoi qu'en dise² un des plus judicieux écrivains³ de l'antiquité qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, leur histoire ne tire⁴ point son principal lustre⁵ du génie et de l'art des grands hommes qui l'ont écrite. Peut-on jeter les yeux sur tout le corps⁶ de la nation grecque, et ne pas avouer qu'elle s'élève souvent au dessus des forces de l'humanité? On voit quelquefois tout un peuple être magnanime comme Thémistocle, et juste comme Aristide. Saluste nierait-il que Marathon les Thermopyles, Salamine, Platée, Mycale, la retraite des dix-mille, et tant d'autres exploits exécutés dans le sein même de la Grèce pendant le cours de ses guerres domestiques, ne soient au-dessus des louanges que leur ont données les historiens? Les Ro-

¹) Le parti ἡ ἀπόφασις, ἡ πατρία, la partie θηλ. τὸ μέρος. ²) Μὲ ὄλον ὅ,τι λέγει. ³) Ὁ ῥωμαῖος ἱστορικός Σαλλούστιος. ⁴) Δὲν ἐξάγει, δὲν ἀντλεῖ. ⁵) Δόξα, λαμπρότης. ⁶) Εἰς τὸ σύνολον.

mais n'ont vaincu les Grecs que par les Grecs mêmes. Mais quelle aurait été la fortune de ces conquérants, si, au lieu de¹ porter la guerre dans la Grèce corrompue par mille vices, et affaiblie par ses divisions intestines, ils y avaient trouvé ces capitaines², ces soldats, ces magistrats, ces citoyens qui avaient triomphé des armes de Xerxés? Le courage aurait été alors opposé au courage, la discipline à la discipline, la tempérance à la tempérance, les lumières aux lumières, l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire, à l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire.

Un éloge particulier que mérite³ la Grèce, c'est d'avoir produit⁴ les plus grands hommes dont l'histoire doit conserver le souvenir. Je n'en excepte pas la république romaine, dont le gouvernement était toutefois⁵ si propre à échauffer les esprits, à exciter les talents, et à les produire dans tout leur jour. Qu'opposera-t-elle à un Lycurgue, à un Cimon, à un Epaminondas etc. etc? On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la république. Aucun citoyen de Rome ne s'élève au dessus de son siècle et de la sagesse de l'État, pour prendre un nouvel essor et lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage, n'est grand, que par la sagesse et le courage du gouvernement, il suit la route tracée, et le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grèce, au contraire, je vois souvent ces génies vastes, puissants et créateurs, résistant au torrent de l'habitude, qui se prêtent à⁶ tous les besoins différents de l'état, qui s'ouvrent un chemin nouveau, et qui, en se portant dans l'avenir, se rendent les maîtres des événements. La Grèce n'a éprouvé aucun malheur qui n'ait été prévu longtemps d'avance par quelqu'un de ses magistrats; et plusieurs citoyens ont retiré leur patrie du mépris où elle était tombée, et l'on fait paraître⁷ avec le plus grand éclat. Quel est, au contraire, le Romain qui ait dit à sa république que ses conquêtes devaient la mener à sa ruine? Quand le gouvernement se déformait quand on abandonnait aux Proconsuls une autorité qui devait les affran-

1) Ἀντί νά. 2) Λοχαγός καί πλοίαρχος κατ' ἔτασιν δὲ στρατιωτ. ἀρχηγός, στρατηγός. 3) Δικαιοῦται. 4) Εἶναι ὅτι παρήγαγε. 5) Ὁμῶς. 6) Παρέχουσι ἑαυτούς. 7) Τὴν ἀνδείξαν.

chir du joug des lois, quel Romain a prédit que la république serait vaincue par ses propres armées? Quand Rome chancelait dans sa décadence, quel citoyen est venu à son secours, et a opposé sa sagesse à la fatalité qui semblait l'entraîner.

Dès que les Romains cessèrent d'être libres, ils devinrent les plus lâches des esclaves. Les Grecs, asservis par Philippe et Alexandre, ne désespérèrent pas de recouvrer¹ leur liberté: ils surent² en effet se rendre indépendants sous les successeurs de ces princes. S'il s'éleva mille tyrans dans la Grèce, il s'y éleva aussi mille Thra-sybules.

Écrasée enfin sous le poids de ses propres divisions et de la puissance romaine, la Grèce conserva une sorte d'empire³, mais bien honorable, sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût pour les lettres, la philosophie et les arts, la vengèrent pour ainsi dire, de sa défaite, et soumi- rent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, et apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xéno- phon, les Démosthène, les Platon, les Euripide etc, avaient embellie de toutes⁴ les grâces de leur esprit. Des ora- teurs qui charmaient déjà Rome allèrent puiser chez les Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus rare des talents, et ces secrets de l'art qui donnent au génie une nou- velle force; ils allèrent, en un mot, se former un talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philoso- phie, où les Romains les plus distingués se dépouillaient⁵ de leurs préjugés, ils apprenaient à respecter les Grecs; ils rapportaient dans leur patrie leur reconnaissance et leur admiration, et Rome rendait son joug plus léger: elle craignait d'abuser des droits de la victoire, et par ses bi- enfais distinguait la Grèce des autres provinces qu'elle avait soumises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épar- gné⁶ au pays qui les a cultivées des maux dont⁷ ses légis- lateurs, ses magistrats et ses capitaines n'avaient pu le garantir⁸! Elles sont vengées du mépris que leur témoigne

1) Νά ανακτήσωσι. 2) Εἶδρον τὸν τρόπον. 3) Εἶδος τι ἐξουσίας. 4) Διὰ ὄλων. 5) Ἀπέβαλλον. 6) Τοῦ ὅτι ἀπῆλλαξαν. 7) Κατὰ τῶν ὁσίων. 8) Νά τὴν προφυλάξωσι.

l'ignorance, et sûres d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains.

MONTESQUIEU

MONTESQUIEU. 'Ο Κάρολος Montesquieu ἐγεννήθη τῷ 1686 καὶ ἀπεβίωσε τῷ 1785. 'Ο διάσημος οὗτος συγγραφεὺς καὶ νομομαθὴς δικαίως θεωρεῖται ὡς ὁ πρῶτος ἐν Γαλλίᾳ ζητήσας διὰ φιλοσοφικῆς ἐρεύνης τὸν νοῦν καὶ τὰς ἀναγκαίαις συνειπίας τῶν ἱστορικῶν συμβάντων. Τὰ κράτιστα τῶν ἔργων αὐτοῦ εἰσὶ Περὶ ἄκμῆς καὶ παρακμῆς τῶν Ῥωμαίων (Grandeur et décadence des Romains) καὶ Περὶ τοῦ πνεύματος τῶν νόμων (Esprit des lois).

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ROMAINS

DEUX CAUSES DE LA PERTE DE ROME

Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie² la république pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen; chaque consul avait une armée; et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avait attention³ à ne recevoir dans la milice⁴ que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin, le sénat voyait de près la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer; les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens; et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances⁵, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la tête d'une armée dans une province était son général ou son ennemi.

Tandis que⁶ le peuple de Rome ne fut corrompu que

1) Ὅσον. 2) Περιορίζετο ἐντὸς τῆς Ἰταλίας. 3) Ἐφρόντιζον. 4) Νὰ μὴ γίνουσι δεκτοὶ εἰς τὸν στρατόν. 5) Νὰ ἔχωσι ὅλας τὰς ἐλπίδας τῶν εἰς αὐτὸν μόνον. 6) Ἐφ' ὅσον.

par ses tribuns, à qui il ne pouvait accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissait constamment; au lieu que la populace passait sans cesse de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la faiblesse. Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile et la république fut perdue.

Ce qui fait que les États libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès et les malheurs d'un État où le peuple est soumis confirment¹ également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune: le seul bien auquel elle doit aspirer², c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit³ la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avait soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avait donné en différents temps divers privilèges. La plupart de ces peuples ne s'étaient pas d'abord fort soucieux⁴ du droit de bourgeoisie chez les Romains; et quelques-uns aimèrent mieux garder leurs usages. Mais lorsque ce droit fut⁵ celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'était citoyen romain, et qu'avec ce titre on était tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains: ne pouvant en venir à bout⁶ par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne, les autres alliés allaient les suivre. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étaient pour ainsi dire les mains avec lesquelles elle enchainait l'univers, était perdue; elle allait être réduite à ses murailles⁷: elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avaient pas encore cessé d'être fidèles; peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors Rome ne fut plus cette ville dont le peuple

¹) Στερεοποιούσι, ἐνισχύουσι. ²) Νὰ ἐπιδιώκη. ³) Τὸ β. perdre ἔχει ἐν-
ταῦθα ἐνεργ. σημασίαν καταστροφῶ. ⁴) Τὸ β. se soucier φροντίζω ὑπὲρ (κ. μ'
ἐννοιάζει). ⁵) Ἐγένετο. ⁶) Νὰ κατορθώσωσι τοῦτο. ⁷) Ἐμελλε νὰ περιορισθῇ
ἐνός τῶν τεχνῶν αὐτῆς.

n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de l'égalité¹. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y² apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur. La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble; et, comme on n'en³ était citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières pour troubler les suffrages ou se les faire donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appela comices une troupe de quelques séditeux; l'autorité du peuple, ses lois, lui-même, devinrent des choses chimériques; et l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus savoir si le peuple avait fait une ordonnance, ou s'il ne l'avait point faite.

On n'entend parler dans les auteurs que des divisions qui perdirent Rome; mais on ne voit pas que ces divisions y étaient nécessaires; qu'elles y avaient toujours été, et qu'elles y devaient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il fallait bien qu'il y eût à Rome des divisions, et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvaient pas être bien modérés au dedans. Demander, dans un État libre, des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles: et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique est une

¹) Δέν ἦτο εἰμῆ ἔρω; πρὸς τὴν ἰσότητα ἢ ἦτο μόνον ἔρω;... ²) Εἰς τὴν Ῥώμην. ³) Αὐτῆς ἢ ἄντων. ἐν ἀντὶ τοῦ d'Elle διότι ἢ ἄντων. elle εἰς τὰς πλῆγας πτώσει; δὲν λέγεται περὶ πραγ.

chose très-équivoque ; la vraie est une union d'harmonie qui fait que toutes les parties, quelque opposées¹ qu'elles nous paraissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un État où l'on ne croit voir que du trouble, c'est-à-dire une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers éternellement liées par l'action des unes et l'inaction des autres.

Mais dans l'accord du despotisme asiatique, c'est-à-dire de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle. Le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance ; et, si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république ; mais c'est une chose qu'on a vue toujours, que² de bonnes lois, qui ont fait³ qu'une petite république devient grande lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie ; parce qu'elles étaient telles que⁴ leur effet naturel était de faire un grand peuple, et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes et les lois convenables ; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, et celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a à présent dans le monde une république⁵ que presque personne ne connaît, et qui, dans le secret et le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que, si elle parvient jamais⁶ à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses lois ; ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même⁷.

Rome était faite pour s'agrandir, et ses lois étaient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement

1) "Όσον αντίθετα και άν... 2) "Ότι 3) Οίτινες συνετέλεσαν. 4) "Ωστε.
5) "Η τής Βέρνης εν τής Έλβετίας. 6) "Αν ποτέ φθάση. 7) Τής διαφθοράς αυτής.
(ΓΑΛ. ΑΝΑΓΝ. ΤΟΜ. Γ΄.)

qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandaient de la conduite, et y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres Etats de la terre en un jour, mais continuellement; elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité, et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servie.

Elle perdit sa liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

VILLEMMAIN

VILLEMMAIN. Ὁ Φραγκίσκος Villemain ἐγεννήθη τῷ 1790 καὶ ἀπέβιωσε τῷ 1867. Τὸ πρῶτον ἔργον τοῦ διακεκριμένου τούτου φιλολόγου ἦτο τὸ ἐγκώμιον τοῦ Montaigne (Eloge de Montaigne) ὅπερ ἔγραψε μόλις ἐξῆλθε τῆς Ecole Normale τῶν Παρισίων καὶ ὅπερ ἐβραβεύθη ὑπὸ τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας· διορισθεὶς μετὰ ταῦτα καθηγητὴς ἐν τῇ αὐτῇ Ecole Normale ἐν ἣ ἔειχε διακριθῆ τὸσον ὡς μαθητῆς, ἐδίδασκε θαυμασίως τὴν γαλλικὴν φιλολογίαν, καὶ μετ' οὗ πολὺ ἐξελέγη μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας. Κυριώτερα συγγράμματα τοῦ Villemain εἰσὶν ἡ Εἰκὼν τῶν γραμμάτων κατὰ τὸν Μεσαίωνα ἐν Γαλλίᾳ, Ἰταλίᾳ, Ἰσπανίᾳ καὶ Ἀγγλίᾳ, τὰ Μαθήματα τῆς Γαλλικῆς φιλολογίας ὁ Λάσκαρης καὶ ἡ Ἱστορία τοῦ Κρομβέλλου.

A'.

LASCARIS¹

LASCARIS RACONTE LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS

Alors l'étranger, retenant à peine ses pleurs, raconte en peu de mots que Mahomet avait amené de l'Asie contre Byzance un immense appareil² de vaisseaux de soldats, et fatigué tout son empire pour assiéger cette ville, qu'il regardait comme une capitale dérobée à ses conquêtes. «Seuls, dit-il, que pouvions-nous contre de telles volontés et une telle puissance? Depuis quarante jours, animés par le courage de notre empereur, nous supportons les atta-

¹) Ἐπίσημος Ἕλλην ἀνήκων εἰς τὴν αὐτοκρατ. οἰκογένειαν καὶ ὅστις μετὰ τὴν ἄλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως κατέφυγεν εἰς Ἰταλίαν, ὁ αὐτὸς ἀφηγείται εἰς νέον τινὰ Ἰταλὸν τὰ τῆς ἀλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως. ²) Πομπώδης ἑορμασίαι, ἐνταῦθα ἄπειρον πλῆθος πλοίων καὶ στρατιωτῶν.

ques des Barbares. La mer, bien que remplie de leurs vaisseaux, nous était encore favorable, et semblait nous promettre des secours de l'Occident. Une chaîne de fer¹ inexpugnable fermait l'entrée du port de Byzance, et s'ouvrait pour donner passage à quelques vaisseaux amis. Mais, avec cette puissante et brutale obéissance d'un million de bras esclaves, Mahomet dans une seule nuit fait transporter par terre², et jeter tout à coup dans ce port inaccessible une flotte chargée d'armes et de soldats. Quel fut le réveil qui nous montra, dès l'aube du jour³, la guerre dans notre plus sûr asile, le reste du monde séparé de nous, et partout, Mahomet ! Alors notre généreux prince, rappelant à lui toute l'antique majesté des Césars, réunit les grands, le peuple, et quelques étrangers fidèles pour leur annoncer le dernier combat et le dernier jour. Lorsque Constantin, dans cette nuit funéraire, après avoir demandé pardon à ses sujets, vint recevoir la communion⁴ au pied de l'autel, il semblait que cet empire romain qui, déjà vieux il y a douze siècles⁵, avait une seconde fois reçu la vie par le christianisme, allait enfin mourir : le jour suivant ne trompa point notre désespoir. Nous avons vu dans cet horrible assaut l'Empereur combattre jusqu'à la dernière heure ; nous l'avons entendu proférer ce dernier cri de mort de l'Empire : N'y a-t-il point ici quelque chrétien fidèle pour me couper la tête ? »

En disant ces mots, Lascaris semble succomber à l'horreur⁶ d'un tel souvenir : ses forces lui manquent ; le sang coule d'une blessure récente que cachent à peine ses vêtements. Ranimé par les soins hospitaliers des étrangers qui l'entourent : « Et moi aussi, s'écrie-t-il, ne devais-je pas mourir, moi descendant⁷ des empereurs, moi de si près allié⁸ à ce sang glorieux que le dernier Constantin vient de consacrer par son martyre. Malheureux fugitifs, ne sommes-nous pas coupables ? Étrangers, Siciliens, dites-moi, ne nous méprisez-vous pas ? Nous vivons encore ».

¹) Σιδηρᾶ ἄλυσος κλείουσα ἐπὶ Βυζαντινῶν τὸν λιμένα ἐν καιρῷ πολέμου. ²) Διεβίβασε διὰ ξηρᾶς. ³) Ἄμα τῆς ἡμέρας. ⁴) Ἦλθε ὅπως λάβῃ τὴν κοινωνίαν, ἐκοινωνίσει. ⁵) Πρὸ δώδεκα αἰώνων. ⁶) Φαίνεται καταπίπτων τῆς φρίκης, μὴ δυνάμενος νὰ ἀνθέξῃ εἰς τὴν φρίκην. ⁷) Καταγόμενος. ⁸) Συγγενεῶν.

Tandis qu'un murmure de respect et d'admiration semble repousser l'injuste remords du brave Lascaris, il reprend ainsi : « La religion nous ordonnait de tenter tous les efforts¹ pour sauver de la fureur des Barbares quelques-unes de ces faibles victimes que menace plus cruellement la licence de la victoire. Dans ce jour affreux, où sur les débris de nos murailles, à travers nos rangs mutilés, la foule innombrable des Turcs inondait Constantinople, une pieuse croyance avait rassemblé dans l'église de Sainte-Sophie nos familles tremblantes, et les vierges de nos monastères. On espérait, sur la foi d'une antique légende², qu'à l'heure même où les Barbares approcheraient des portes du temple, un ange du Seigneur se dévoilant³ exterminerait ces cohortes sacrilèges. Mais, hélas ! j'avais appris de l'histoire et de la religion elle-même, que Dieu laisse quelquefois les secourir, le miracle de sa main, c'est de leur envoyer un grand homme. L'héroïsme et la vertu du dernier Constantin n'avaient pu nous racheter de la ruine :⁴ que pouvions-nous attendre encore ? J'enlève loin du sacré, mais faible asile de Sainte-Sophie, quelques femmes illustres du sang des Comnènes ; et réunissant des amis courageux, je traverse, le fer à la main, les spectacles de sang, de débauche et d'impiété qui remplissent déjà la vaste enceinte de Constantinople, Dieu puissant ! que de crimes entassa devant nos yeux la barbarie de la guerre, cent fois redoublée par la fureur de ces peuples sauvages, déchainées au milieu du brillant séjour de la politesse et des arts ! Exécrables ennemis ! ah ! que⁵ jamais ces villes de l'Europe qui nous abandonnent à vous ne soient la proie d'une de vos victoires, et ne connaissent cette guerre impitoyable où le droit du meurtre ne s'arrête qu'où commence l'esclavage ! Réfugiés à Galata, parmi des alliés d'une foi douteuse, nous sommes parvenus⁶, dans le tumulte de cette horrible conquête, à nous embarquer impunément. Nous portons en Italie notre nom

1) Νὰ καταβάλωμεν πᾶσαν δύναμιν προσπάθειαν. 2) Ἐπὶ τῇ πίστει ἀρχαίας τινὸς παραδόσεως. 3) Ἀποκαλυπτόμενος ἐμφανιζόμενος. 4) Νὰ μᾶς ἐξαγοράσῃ, νὰ μᾶς σώσῃ ἀπὸ τῆς καταστροφῆς. 5) Εἶθε. 6) Κατωρθώσαμεν.

de chrétiens, notre infortune, et d'immortels trésors; ce sont les ouvrages des grands génies de notre patrie, ces dieux penates de la Grèce ancienne, que j'ai sauvés du milieu des ruines de Constantinople, comme Énée dans sa fuite emportait le feu sacré de Vesta ».

B.

ESSAI SUR L'ÉTAT DES GRECS

LA VILLE DE CYDONIE

Une tentative singulièrement heureuse¹, et qui marqua vers le milieu du dix-huitième siècle le nouvel état où pouvait aspirer² la nation grecque, ce fut la fondation de la ville de Cydonie dans l'Asie mineure, le siège principal de la barbarie musulmane. Il faut le rappeler, maintenant que la politique de l'Europe a laissé périr Cydonie et tant d'autres cités grecques. Dans le milieu du dernier siècle, une ville nouvelle, habitée par les Grecs seuls, et gouvernée par ses propres lois, fut fondée sur l'emplacement du village d'Évalie, où quelques paysans chrétiens vivaient auparavant sous le bâton des Turcs. Les firmans de la Porte autorisèrent³ cette création, et protégèrent la ville nouvelle, qui prit le nom de Cydonie. Ce ne fut pas le crédit des princes du Fanar⁴ qui acheva ce grand ouvrage; on le dut⁵ tout entier au génie et à la persévérance d'un pauvre religieux grec, Jean Economos. Témoin dans son enfance des persécutions qu'éprouvaient ses compatriotes qui habitaient le village d'Évalie, il conçut l'espérance de les affranchir un jour; il étudia pour devenir prêtre; il se retira parmi les religieux de l'Áthos; il vint à Constantinople avec les lettres des évêques pour quelques grands de la Porte; habile⁶ dans les langues de l'Orient, à force d'insinuations, de prières⁷, et par cette volonté de l'homme de bien qui réussit quelque fois à tout vaincre, il obtint⁸ un ordre pour éloigner les Turcs du vil-

¹) Εκτάκτως; επίτογοῦσα. ²) Κυρ. σημαίνει εἰσπνέω μεταφ. ἐπιδιώκω, ἀπο-
ελέπω. ³) Ἐπέτρεψαν. ⁴) Οἱ φαναριῶται. ⁵) Ὁφείλεται. ⁶) Ἰκανός, ἢ κάτοχος
τῶν... ⁷) Διὰ τῶν πολλῶν ὑποβολῶν, δεήσεων. ⁸) Ἐλαβε ἢ μάλλον κατώρθωσε
νὰ λάβῃ.

lage d'Évalie. Alors il anima ses concitoyens ; il invita les autres Grecs à partager cet asile ; il leur montra comme une terre sacrée ce territoire qui ne serait plus habité que par des chrétiens. De toutes parts on accourut ; plusieurs hommes riches et industrieux du Péloponèse, de Scio, et même de Constantinople, se réunirent dans Évalie ; une ville élégante s'éleva sur les ruines du pauvre village ; de nombreuses églises la décorèrent ; des manufactures peu connues dans l'Orient y portaient les arts de l'Europe ; un collège, qui s'augmenta dans la suite, formait la jeunesse à la religion et aux lettres antiques ; la liberté, la richesse embellissaient Cydonie, placée sous le ciel le plus pur, près du rivage de la mer.

Cette étonnante prospérité rencontra des obstacles. L'avare jalousie de quelques Pachas, le fanatisme des Turcs du voisinage, et cette anarchie fréquente sous le pouvoir absolu, suscitèrent plus d'une attaque contre les murs naissants de Cidonie. Mais Oeconomos, avec l'approbation ou la tolérance de la Porte, défendit par la force les droits de la ville qu'il avait fondée ; il arma ses concitoyens que le sentiment de leur bonheur animait d'un patriotisme inconnu dans la Grèce ; il repoussa toutes les insultes, toutes les violences ; et Cydonie, libre et respectée, conserva ses privilèges, au milieu de l'Asie musulmane.

ADOLPHE THIERS

ADOLPHE THIERS. Ὁ Λουδοβίκος Ἀδόλφος Θιέρσος (Louis Adolphe Thiers) ἐγεννήθη τῷ 1797 ἀπέθανε δὲ τῷ 1877. Ὁ μέγας οὗτος ἱστορικός καὶ ἔξοχος πολιτικός τῆς Γαλλίας διὰ τοῦ ὕψους τοῦ συγχρόνως ἀρελοῦς καὶ ἰσχυροῦ, διὰ τῆς ποικιλίας τῶν γνώσεων καὶ διὰ τῆς ἀκριβείας μετ' ἧς πραγματεύεται τὰ τῆς ἱστορίας παραβάλλεται δικαίως πρὸς τὸν Θουκυδίδην. Τὰ δύο θαυμαστά ἔργα αὐτοῦ εἰσὶ ἡ Ἱστορία τῆς γαλλικῆς ἐπαναστάσεως καὶ ἡ Ἱστορία τῆς Ὑπατείας καὶ τῆς αὐτοκρατορίας. Μετὰ τὴν μεταπολίτευσιν τοῦ 1830 ὁ Θιέρσος ἐγένετο πρωθυπουργὸς τῆς πατρίδος του, καὶ μετὰ τὸ 1870 ἐξελέγη πρόεδρος τῆς Γαλλικῆς Δημοκρατίας, ἦτο δὲ καὶ ἑταῖρος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

MIRABEAU

Le plus audacieux des chefs populaires, celui qui, toujours en avant, ouvrait les délibérations les plus

hardies¹, était Mirabeau. Les absurdes institutions de la vieille monarchie avaient blessé² des esprits justes et indigné des cœurs droits; mais il n'était pas possible qu'elles n'eussent froissé³ quelque âme ardente et irritée de grandes passions. Cette âme fut celle de Mirabeau, qui, rencontrant dès sa naissance tous les despotismes, celui de son père, du gouvernement et des tribunaux, employa sa jeunesse à les combattre et à les haïr. Il était né sous le soleil de la Provence⁴ et issu⁵ d'une famille noble. De bonne heure il s'était fait connaître⁶ par ses désordres, ses querelles et une éloquence emportée. Ses voyages, ses observations, ses immenses lectures, lui avaient tout appris, et il avait tout retenu. Mais outré⁷, bizarre, sophiste même quand il n'était pas soutenu, par la passion, il devenait tout autre par elle. Promptement excité par la tribune et la présence de ses contradicteurs, son esprit s'enflammait: d'abord ses premières vues étaient confuses, ses paroles entrecoupées, ses chairs palpitantes; mais bientôt venait la lumière; alors son esprit faisait en un instant le travail des années; et à la tribune même, tout était pour lui découverte, expression vive et soudaine. Contrarié de nouveau, il revenait plus pressant et plus clair, et présentait la vérité en images frappantes ou terribles. Les circonstances étaient-elles difficiles, les esprits fatigués d'une longue discussion ou intimidés par le danger, un cri, un mot décisif s'échappait de sa bouche, sa tête se montrait⁸ effrayante de laideur et de génie⁹, et l'Assemblée éclairée ou raffermie rendait des lois, ou prenait des résolutions magnanimes.

Fier de ses hautes qualités, s'égayant de ses vices, tour à tour altier ou souple, il séduisait les uns par ses flatteries, intimidait les autres par ses sarcasmes, et les conduisait tous à sa suite¹⁰ par une singulière puissance d'entraînement. Son parti était partout, dans le peuple, dans l'

1) Ἠρξάτο τῶν πλέον τολμηρῶν συζητήσεων. 2) Ἐΐχον προσβάλλει, δυσπαρεστήση. 3) Τὸ ῥ. froisser κυρ. σημαίνει συνθλίβω (κ. τσαλακῶν) μεταφ. προσβάλλω ἤθικῶς. 4) Ἀρχαία ἐπαρχία τῆς Γαλλίας. 5) Μτγ. τοῦ ἀρχοῦστου ῥ. issir ἔξεμι καὶ νῦν μόνον ἐν γρήσει εἰς τὴν σημασίαν τοῦ κατάγομαι. 6) Ἐγένετο γνωστός. 7) Ὑπερβολικός, 8) Ἐφαίνεται. 9) Τρομακτικὴ ἐκ τοῦ εἰδεγθεῶς καὶ τῆς μεγαλοφυίας δηλ. τὸ εἰδεγθεῶς καὶ ἡ μεγαλοφυία ἐφαίνοντο ἐπὶ τοῦ προσώπου αὐτοῦ κατὰ τρόπον φοβερόν. 10) Τοὺς ἔσυρε ὀπισθὲν του, δηλ. ἔλκοι ἠκολούθουν τὴν γνώμην του.

Assemblée, dans la cour même, dans tous ceux enfin auxquels il s'adressait dans le moment. Se mêlant familièrement avec les hommes, juste quand il fallait l'être, il avait applaudi au talent naissant de Barnave, quoiqu'il n'aimât pas ses jeunes amis ; il appréciait l'esprit profond de Sieyès, et caressait son humeur sauvage ; il redoutait dans Lafayette une vie trop pure ; il détestait dans Necker un rigorisme extrême, une raison orgueilleuse, et la prétention de gouverner une révolution qu'il savait lui appartenir. Il aimait peu le duc d'Orléans et son ambition incertaine ; et, comme on le verra bientôt, il n'eut jamais avec lui aucun intérêt commun. Seul ainsi avec son génie, il attaquait le despotisme, qu'il avait juré de détruire. Cependant, s'il ne voulait pas les vanités de la monarchie, il voulait encore moins de l'ostracisme des républiques ; mais n'étant pas assez vengé des grands et du pouvoir, il continuait de détruire. D'ailleurs dévoré de besoins, mécontent du présent, il s'avancait vers un avenir inconnu, faisant tout supposer de ses talents, de son ambition, de ses vices, du mauvais état de sa fortune, et autorisant¹ par le cynisme de ses propos tous les soupçons et toutes les calomnies.

B.

CAMILLE DESMOULINS ET MARAT

Camille Desmoulin s'était distingué par sa verve son cynisme, son audace, et par sa promptitude à attaquer tous les hommes qui semblaient se ralentir² dans la carrière révolutionnaire. Il était connu des dernières classes ; mais il n'avait ni les poumons d'un orateur populaire, ni l'activité et la force entraînant d'un chef de parti.

Un autre journaliste avait acquis une effrayante célébrité ; c'était Marat, connu sous le nom de l'Ami du peuple, et devenu, par ses provocations au meurtre, un objet d'horreur pour tous les hommes qui conservaient encore quelque modération. Né à Neufchâtel, et livré³, à l'étude

¹) Δίδων χῦρος. ²) Ἐφαίνοντο βραδύνοντες δηλ. ἐφαίνοντο ὡς μὴ ἔχοντες τὸν πρῶτον αὐτῶν ζήλον. ³) Ἐπιδοθεὶς.

des sciences physiques et médicales, il avait attaqué avec audace les systèmes les mieux établis, et avait prouvé une activité d'esprit pour ainsi dire convulsive. Il était médecin dans les écuries du comte d'Artois. Lorsque la révolution commença, il se précipita sans hésiter dans cette nouvelle carrière, et se fit bientôt remarquer¹ dans sa section. Sa taille était médiocre, sa tête volumineuse, ses traits prononcés², son teint livide, son œil ardent, sa personne négligée. Il n'eût paru que ridicule ou hideux, mais tout à coup on entendit sortir de ce corps étrange des maximes bizarres et atroces, proférées avec un accent dur et une insolente familiarité. Il fallait abattre, disait-il, plusieurs mille têtes, et détruire tous les aristocrates, qui rendaient la liberté impossible. L'horreur et le mépris s'amoncèlèrent autour de lui. On le heurtait, on lui marchait sur les pieds, on se jouait de sa misérable personne; mais habitué aux luttes scientifiques et aux assertions les plus étranges, il avait appris à mépriser ceux qui le méprisaient, et il les plaignait comme incapables de le comprendre³. Il étala⁴ dès lors dans ses feuilles⁵ l'affreuse doctrine dont il était rempli. La vie souterraine à laquelle il était condamné pour échapper à la justice avait exalté son tempérament, et les témoignages de l'horreur publique l'enflammaient encore davantage. Nos mœurs polies n'étaient à ses yeux que des vices qui s'opposaient à l'égalité républicaine; et, dans sa haine ardente pour les obstacles, il ne voyait qu'un moyen de salut, l'extermination. Ses études et ses expériences sur l'homme physique avaient dû l'habituer à vaincre l'aspect de la douleur; et sa pensée ardente, ne se trouvant arrêtée par aucun instinct de sensibilité, allait directement à son but par des voies de sang⁶. Cette idée même d'opérer par la destruction s'était peu à peu systématisée dans sa tête. Il voulait un dictateur non pour lui procurer le plaisir de la toute-puissance, mais pour lui imposer la charge terrible d'épurer⁷ la société. Ce dictateur devait avoir un boulet aux pieds, pour être toujours sous la main⁸ du peuple; il ne fallait lui laisser qu'une seule faculté⁹, celle

1) Διεκρίθη. 2) Έκφρανετς, εμφαντικος. 3) Τους ἤκατερε ως μη δυναμένους να τὸν ἐννοήσωσι. 4) Ἐξέθεσε ἐπιδεικτικῶς. 5) Ἐφημερίς. 6) Διὰ φονικῶν ἢ αἱματηρῶν μέσων. 7) Νὰ καθαρῖζη (διὰ τοῦ αἵματος, τοῦ φόνου). 8) Ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν. 9) Δύναμις, ἐξουσία.

d'indiquer les victimes, et d'ordonner pour unique châti-
ment la mort. Marat ne connaissait que cette peine, parce
qu'il ne punissait pas, mais supprimait l'obstacle.

Voyant partout des aristocrates conspirant contre la
liberté, il recueillait çà et là tous les faits qui satisfaisaient
sa passion ; il dénonçait avec fureur, et avec une légèreté
qui venait de sa fureur même, tous les noms qu'on lui
désignait, et qui souvent n'existaient pas. Il les dénonçait
sans haine personnelle, sans crainte et même sans danger
pour lui-même, parce qu'il était hors de tous les rapports
humains, et que¹ ceux de l'outragé à l'outrageant² n'exis-
taient plus entre lui et ses semblables.

Γ.

DANTON

Audacieux, ardent, avide d'émotions et de plaisirs³, il
s'était précipité dans la carrière des troubles, et il dut
briller surtout les jours d'hésitation et de terreur, Prompt
et positif, n'étant étonné ni par la difficulté ni par la nou-
veauté d'une situation extra-ordinaire, il savait juger les
moyens nécessaires⁴, et n'avait ni peur ni scrupule d'au-
cun. Il pensa qu'il devenait urgent de terminer les luttes
de la monarchie et de la révolution, et il fit le 10 août. En
présence des Prussiens, il pensa qu'il fallait contenir la
France et l'engager dans le système de la révolution ; il
ordonna, dit-on, les journées horribles⁵ de septembre, et,
tout en les ordonnant, il sauva une foule de victimes. Au
commencement de la grande année 1793, la Convention
était étonnée à la vue de l'Europe armée ; il prononça, en
les comprenant dans toute leur profondeur, ces paroles
remarquables : « Une nation en révolution est plus près de
conquérir ses voisins que d'en être conquise ». Il jugea
que vingt-cinq millions d'hommes qu'on oserait mouvoir
n'auraient rien à craindre de quelques centaines de mille

¹) Το que αντί parce que, διότι. ²) Τοῦ προσβληθέντος πρὸς τὸν προσβάλ-
λοντα. ³) Ἀπληστός συγκινήσεων καὶ ἡδονῶν. ⁴) Ἐγνώριζε νὰ κρίνῃ δηλ. ἔκρινε
ὀρθῶς περὶ τῶν ἀνγκαίων μέσων. ⁵) Τὰς φοβερὰς σφαγὰς.

hommes armés par les trônes. Il proposa de soulever le peuple, de faire payer les riches; il imagina enfin toutes les mesures révolutionnaires qui ont laissé un si terrible souvenir, mais qui ont sauvé la France. Cet homme, si puissant dans l'action, retombait pendant l'intervalle des dangers, dans l'indolence et les plaisirs qu'il avait toujours aimés. Il recherchait même les jouissances les plus innocentes, celles que procurent les champs, une épouse adorée et des amis. Alors il oubliait les vaincus, ne pouvait plus les haïr, savait même leur rendre justice, les plaindre et les défendre. Mais pendant ces intervalles de repos nécessaires à son âme ardente, ses rivaux gagnaient peu à peu, par leur persévérance, la renommée et l'influence qu'il avait acquises en un seul jour de péril. Les fanatiques lui reprochaient son amollissement et sa bonté, et oubliaient qu'en fait¹⁾ de cruautés politiques il les avait égalés tous dans les journées de septembre. Tandis qu'il différait par paresse, et qu'il roulait²⁾ dans sa tête de nobles projets pour ramener les lois douces, pour borner le règne de la violence aux jours de danger, pour séparer les exterminateurs irrévocablement engagés dans le sang, des hommes qui n'avaient, cédé qu'aux circonstances, pour organiser enfin la France et la réconcilier avec l'Europe, il fut surpris par ses collègues auxquels il avait abandonné le gouvernement. Ceux-ci, en frappant un coup sur les ultra-révolutionnaires³⁾, devaient, pour ne point paraître rétrograder⁴⁾, frapper un coup sur les modérés. La politique demandait des victimes; l'envie les choisit, et immola l'homme le plus célèbre et le plus redouté du temps. Danton succomba avec sa renommée et ses services, devant le gouvernement formidable qu'il avait contribué à organiser; mais du moins, par son audace, il rendit un moment sa chute douteuse.

Danton avait un esprit inculte, mais grand, profond, et surtout simple et solide. Il ne savait s'en servir⁵⁾ que pour ses besoins, et jamais pour briller; aussi parlait-il peu, et dédaignait d'écrire. Suivant un contemporain, il n'avait aucune prétention, pas même celle de deviner ce qu'il

1) "Ότε ως πρός τὰς κτλ. 2) Κυρ. κυλίω, ἐνταῦθα βουλευομαι μεγάλα, κάμνω εὐγενῆ σχέδια. 3) 'Ογλοκρατικοί. 4) "Για μὴ φαίνονται ὀπισθοδρομοῦντες. 5) Νὰ κάμνη χρῆσιν αὐτοῦ, ἢ ἀντων. ἐν ἀναφέρεται εἰς τὸ Ἐσπρίτ.

ignorait, prétention si commune aux hommes de sa trempe. Il écoutait Fabre d'Églantine, et faisait parler sans cesse son jeune et intéressant ami Camille Desmoulins, dont l'esprit faisait ses délices, et qu'il eut la douleur d'entraîner dans sa chute. Il mourut avec sa force ordinaire, et la communiqua à son jeune ami. Comme Mirabeau, il expira fier de lui-même, et croyant ses fautes et sa vie assez couvertes par ses grands services et ses derniers projets.

PROSPER MÉRIMÉE

PROSPER MÉRIMÉE. Ὁ Πρόσπερος Μέριμέε μέλος τῆς γαλλικῆς Ἀκαδημίας ἐγενήθη τῷ 1803, καὶ ἀπέβίωσε τῷ 1870. Ὁ συγγραφεὺς οὗτος διὰ τὴν χάριν τῆς λέξεως ἐν ταῖς διηγήμασι, διὰ τὸ πιστὸν ἐν ταῖς περιγραφαῖς καὶ διὰ τὴν ακριβείαν ἐν τῇ χρήσει τῆς γλώσσης κατέχει ἔξοχον θεῖον μεταξὺ τῶν διηγηματογράφων. Δύο ἔργα κυρίως θεωροῦνται ὡς τὰ κράτιστα αὐτοῦ εἰσὶ δὲ τὰ Δραματικά ἔργα τῆς Κλάρας Γαζούλ καὶ ἡ Γούζλα συλλογὴ ἀσμάτων Ἰλλυρικῶν, πλὴν τούτων συνέγραψε καὶ οὐκ ὀλίγας μυθιστορίας, ἐπικρίσεις τινάς, ἱστορικὸδοκίμια κ.τ.λ. Εἰς τὸ διήγημα ἡ Κολόμβια, ἐξ ὧν τὸ ἐπόμενον ἀπόσπασμα ἀ συγγραφεὺς ἀπεικονίζει πιστῶς τὰ ἔθιμα καὶ ἦθη τῆς Κορσικῆς. δ

A.

COLOMBA

Colomba, peu après le départ d'Orso¹, avait appris par ses espions que les Barricini² tenaient la campagne³, et, dès ce moment, elle fut en proie⁴ à une vive inquiétude. On la voyait parcourir la maison en tous sens, allant de la cuisine aux chambres préparées pour ses hôtes, ne faisant rien et toujours occupée, s'arrêtant sans cesse pour regarder si elle n'apercevait pas dans le village un mouvement inusité. Vers onze heures une cavalcade assez nombreuse entra dans Pietranera; c'étaient le colonel⁵, sa fille, leurs domestiques et leur guide. En les recevant, le premier mot de Colomba fut: «Avez-vous vu mon frère?» Puis elle demanda au guide quel chemin ils avaient

1) Νέος ἀξιωματικὸς ἀδελφὸς τῆς Κολόμβιας τῆς ἡρωίδου τοῦ διηγήματος τοῦ του. 2) Ὄνομα οἰκογενείας μεταξὺ τῆς οἰκογενείας ταύτης καὶ τῆς Κολόμβιας ὑπῆρχε ἀρχαία ἔθρα. 3) Ἦσαν κύριοι τῶν πέριξ τοῦ χωρίου δηλ. κατεῖχον τὰ περίεχρα ἐκτελέσειν ἐκδικητικῶν σκοπῶν κατὰ τοῦ Ὀρσου. 4) Κατὰ λέξ. ἐγένετο βόρα δηλ. ἐκυριεύθη ὑπὸ... 5) Ἄγγλος συνταγματάρχης, περιηρούμενος τὴν Κορσικὴν μετὰ τῆς θυγατρὸς αὐτοῦ καὶ φιλοξενούμενος εἰς τὴν οἰκίαν τῆς Κολόμβιας.

pris, à quelle heure ils étaient partis; et, sur ses réponses, elle ne pouvait comprendre qu'ils ne se fussent pas rencontrés.

— Peut-être que votre frère aura pris par le haut¹, dit le guide, nous sommes venus par le bas.

Mais Colomba secoua la tête et renouvela ses questions. Malgré² sa fermeté naturelle, augmentée encore par l'orgueil de cacher toute faiblesse à des étrangers, il lui était impossible de dissimuler ses inquiétudes, et bientôt elle les fit partager³ au colonel et surtout à miss Lydia⁴, lorsqu'elle les eut mis au fait⁵, de la tentative de réconciliation qui avait eu une si malheureuse issue. Miss Nevil s'agitait, voulait qu'on envoyât des messagers dans toutes les directions, et son père offrait de remonter à cheval et d'aller avec le guide à la recherche d'Orso. Les craintes de ses hôtes rappelèrent à Colomba ses devoirs de maîtresse de maison. Elle s'efforça de sourire, pressa le colonel de se mettre à table, et trouva pour expliquer le retard de son frère vingt motifs plausibles qu'au bout d'un instant elle détruisait elle-même. Croyant qu'il était de son devoir le colonel proposa son explication aussi.

— Je gage, dit-il, que della Rebbia aura rencontré du gibier; il n'a pu résister à la tentation, et nous allons le voir revenir la carnassière toute pleine. Parbleu! ajouta-t-il, nous avons entendu sur la route quatre coups de fusil. Il y en avait deux plus forts que les autres, et j'ai dit à ma fille: Je parie que c'est della Rebbia qui chasse.

Ce ne peut être que mon fusil qui fait tant de bruit.

Colomba pâlit, et Lydia, qui l'observait avec attention, devina sans peine quels soupçons la conjecture du colonel venait de lui suggérer. Après un silence de quelques minutes, Colomba demanda vivement si les deux fortes détonations avaient précédé ou suivi les autres. Mais ni le colonel, ni sa fille, ni le guide, n'avaient fait grande attention à ce point capital.

Vers une heure, aucun des messagers envoyés par Co-

1) Θά ελαβε τὸν πρὸς τὰ ἄνω δρόμον. 2) Παρὰ τὴν... 3) Τὰς μετέδωκε.

4) Θυγάτηρ τοῦ συνταγματάρχου ἢ δὲ λέξις miss εἶναι ἀγγλική = δεσποινίς. 5) Mettre au fait κατὰ λέξ. βάλλω εἰς τὸ γεγονός, εἰς τὴν ὑπόθεσιν δηλ. ποιῶ τι γνωστόν· lorsqu'elle les eut mis au fait de la tentative de reconciliation. Ὅτε κατέστησε αὐτοῖς γνωστὴν τὴν ἀπόπειραν διαλλαγῆς.

lomba n'étant encore revenu, elle rassembla tout son courage et força ses hôtes à se mettre à table; mais sauf¹ le colonel, personne ne put manger. Au moindre bruit sur la place, Colomba courait à la fenêtre, puis revenait s'asseoir tristement, et, plus tristement, encore, s'efforçait de continuer avec ses amis une conversation insignifiante à laquelle personne ne prêtait² la moindre attention et qu'interrompaient de longs intervalles de silence.

Tout d'un coup on entendit le galop d'un cheval.

Ah! cette fois³, c'est mon frère, dit Colomba en se levant.

Mais à la vue de Chilina⁴ montée à califourchon⁵ sur le cheval d'Orso :

— Mon frère est mort! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Le colonel laissa tomber son verre⁶, miss Nevil poussa un cri, tous coururent à la porte de la maison. Avant que Chilina pût sauter à bas de sa monture, elle était enlevée comme une plume par Colomba qui la serrait à l'étouffer⁷. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut celle du chœur d'Othello: « Il vit! » Colomba cessa de l'éteindre, et Chilina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte.

— Les autres? demanda Colomba d'une voix rauque.

Chilina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle. Elle jeta un regard ardent à ses hôtes :

— Rentrons prendre le café.

L'Iris des bandits en avait long à raconter⁸. Son pa-tois, traduit par Colomba en italien tel quel, puis en anglais par miss Nevil, arracha plus d'une imprécation au colonel, plus d'un soupir à miss Lydia; mais Colomba écoutait d'un air impassible; seulement elle tordait sa serviette damassée de façon à la mettre en pièces. Elle interrompit l'enfant cinq ou six fois pour se faire répéter

1) Έκτός. 2) Δεν έδιδε. 3) Τώρα πλέον. 4) Όνομα νέας κόρης ύπηρε-
 τρίας ληστών. 5) Ίππεύουσα περιβάθην (Άνδριστί). 6) Γαλ. αφήκε να πέση
 τό ποτήριον, δηλ. τό ποτήριον έπεσε εκ των χειρών τοϋ συνταγματάρχου. 7) Μέ-
 χρι πνιγμού. 8) Είχε πολλά να διηγηθῆ.

que Brandolaccio disait que la blessure n'était pas dangereuse et qu'il en avait vu bien d'autres. En terminant, Chilina rapporta qu'Orso demandait avec instance du papier pour écrire, et qu'il chargeait sa sœur de supplier une dame qui peut-être se trouverait dans sa maison, de n'en point partir avant d'avoir reçu une lettre de lui.—C'est, ajouta l'enfant, ce qui le tourmentait le plus; et j'étais déjà en route quand il m'a rappelée pour me recommander cette commission. C'était pour la troisième fois qu'il me la répétait. A cette injonction de son frère, Colomba sourit légèrement et serra fortement la main de l'Anglaise, qui fondit en larmes et ne jugea pas à propos¹ de traduire à son père cette partie de la narration.

— Oui, vous resterez avec moi, ma chère amie, s'écria Colomba en embrassant miss Nevil, et vous nous aiderez.

Puis, tirant d'une armoire quantité de vieux linge, elle se mit à le couper pour faire des bandes et de la charpie². En voyant ses yeux étincelants, son teint animé, cette alternative³ de préoccupation et de sang-froid, il eût été difficile de dire si elle était plus touchée de la blessure de son frère qu'enchantée de la mort de ses ennemis. Tantôt elle versait du café au colonel et lui vantait son talent à le préparer; tantôt, distribuant de l'ouvrage à miss Nevil et à Chilina, elle les exhortait à coudre les bandes et à les rouler; elle demandait pour la vingtième fois si la blessure d'Orso le faisait beaucoup souffrir. Continuellement elle s'interrompait au milieu de son travail⁴, pour dire un colonel :

— Deux hommes si adroits! si terribles!... Lui seul, blessé, n'ayant qu'un bras... il les a abattus tous les deux. Quel courage, colonel! N'est-ce pas un héros? Ah! miss Nevil, qu'on est heureux de vivre dans un pays tranquille comme le vôtre!... Je suis sûre que vous ne connaissiez pas encore mon frère!... Je l'avais dit: l'épervier déploiera ses ailes!... Vous vous trompiez à son air si doux... C'est qu'auprès de vous, miss Nevil... Ah! s'il vous voyait travailler pour lui... Pauvre Orso!

1) Δέν ἔκρινε καλόν. 2) Ἴνα κάμη ἐπιδέσμου; καὶ μοτόν (ξαντόν). 3) Ἐπαλλαγή, διαδογή. 4) Διέκοπτε τὴν ἐργασίαν της.

Miss Lydia ne travaillait guère et ne trouvait pas une parole. Son père demandait pourquoi l'on ne se hâtait pas de porter plainte¹ devant un magistrat. Il parlait de l'enquête du *coroner*² et de bien d'autres choses également inconnues en Corse. Enfin il voulait savoir si la maison de campagne de ce bon M. Brandolaccio, qui avait donné des secours au blessé, était fort éloignée de Pietranera, et s'il ne pourrait pas aller lui-même voir son ami.

Et Colomba répondait avec son calme accoutumé qu'Orso était dans le maquis³; qu'il avait un baudit pour le soigner; qu'il courait grand risque s'il se montrait avant qu'on se fût assuré des dispositions du préfet et des juges; enfin qu'elle ferait en sorte qu'un chirurgien habile se rendit⁴ en secret auprès de lui.

—Surtout, monsieur le colonel, souvenez-vous bien, disait-elle, que vous avez entendu les quatre coups de fusil, et que vous m'avez dit qu'Orso avait tiré le second.

Le jour était déjà fort avancé lorsqu'une triste procession entra dans le village. On rapportait à l'avocat Barri-cini les cadavres de ses enfants, chacun couché en travers⁵ d'une mule que conduisait un paysan. Une foule de clients et d'oisifs suivait le lugubre cortège. Avec eux on voyait les gendarmes, qui arrivent toujours trop tard, et l'adjoïnt, qui levait les bas au ciel, répétant sans cesse: «Que dira M. le préfet!» Quelques femmes, entre autres une nourrice d'Orlanduccio⁶, s'arrachaient les cheveux et poussaient des hurlements sauvages. Mais leur douleur bruyante produisait moins d'impression que le désespoir muet d'un personnage qui attirait tous les regards. C'était le malheureux père, qui allant d'un cadavre à l'autre, soulevait leurs têtes souillées de terre, baisait leurs lèvres, soutenait leurs membres déjà roidis, comme pour leur éviter les cahots de la route. Parfois on le voyait ouvrir la bouche pour parler, mais il n'en sortait pas un cri, pas une parole. Toujours les yeux fixés sur les cadavres, contre les pierres, contre les arbres, contre tous les obstacles qu'il rencontrait.

Les lamentations des femmes, les imprécations des hommes redoublèrent lorsqu'on se trouva en vue⁷ de la

¹) Porter plainte Καταγγέλλει. ²) 'Αγγ'ινη λέξ. ανακριτής. ³) Εἰς τὴν λόχ-
μην. ⁴) Νὰ μεταδῆ. ⁵) 'Εγκαρσίως. ⁶) Εἰς τῶν φονευθέντων. ⁷) Πρὸ.

maison d'Orso. Quelques bergers rebbianistes¹ ayant osé baire entendre une acclamation de triomphe, l'indignation de leurs adversaires ne put se contenir. « Vengeance ! vengeance ! » crièrent quelques voix. On lança des pierres, et deux coups de fusil dirigés contre les fenêtres, de la Chambre où se trouvaient Colomba et ses hôtes percèrent les contrevents et firent voler des éclats de bois jusque sur la table près de laquelle les deux femmes étaient assises. Miss Lydia poussa des cris affreux, le colonel saisit un fusil, et Colomba, avant qu'il pût la retenir, s'élança vers la porte de la maison et l'ouvrit avec impétuosité. Là, debout sur le seuil élevé, les deux mains étendues pour maudire ses ennemis :

—Lâches ! s'écria-t-elle, vous tirez² sur des femmes, sur des étrangers ! Êtes-vous Corses ? êtes-vous hommes ? Misérables qui ne savez qu'assassiner par derrière, avancez ! je vous défie. Je suis seule ; mon frère est loin. Tuez mes hôtes ; cela est digne de vous . . . Vous n'osez, lâches que vous êtes ! vous savez que nous nous vengeons. Allez, allez pleurer comme des femmes, et remerciez-nous de ne pas vous demander plus de sang !

Il y avait dans la voix et dans l'attitude de Colomba quelque chose d'imposant et de terrible ; à sa vue, la foule recula épouvantée, comme à l'apparition de ces fées mal-faisantes dont on raconte en Corse plus d'une histoire³ effrayante dans les veillées d'hiver⁴. L'adjoint, les gendarmes et un certain nombre de femmes profitèrent de ce mouvement pour se jeter entre les deux partis ; car les bergers rebbianistes préparaient déjà leurs armes, et l'on put craindre un moment qu'une lutte générale ne s'engageât sur la place. Mais les deux factions étaient privées de leurs chefs, et les Corses, disciplinés dans leurs fureurs, en viennent rarement aux mains dans l'absence des principaux auteurs de leurs guerres intestines. D'ailleurs, Colomba rendue prudente par le succès, contint sa petite garnison :

—Laissez pleurer ces pauvres gens, disait-elle ; laissez ce vieillard emporter sa chair⁵. A quoi bon⁶ tuer ce vieux

¹) 'Ρεβιανιστάι, φίλοι, ύπαδοί η ύπηρέται της οίκογενείας della Rebbia όνομα της οίκογενείας της Κολύμβας. ²) Πυροβολείτε. ³) Πολλάς ιστορίας. ⁴) Κατά τάς έσπέρας του χειμώου όταν δηλ. άγρυπνούσι έργαζόμενοι. ⁵) Τήν σάρκα του, ένοσι τα πτώματα των τέκνων του. ⁶) Πρός τι.

renard qui n'a plus de dents pour mordre!—Giudice Bar-ricini! souviens-toi du deux août! Souviens-toi du portefeuille sanglant où tu as écrit de ta main de faussaire! Mon père y avait inscrit ta dette; tes fils l'ont payée. Je te donne quittance, vieux Barricini.

B'.

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DE LA GRÈCE.

L'histoire moderne est décidément seule en vogue¹ parmi nous; en France, aujourd'hui, loin d'encourager les recherches sur l'antiquité grecque et romaine on pense qu'elles appartiennent exclusivement aux érudits, aux pédants, disons le mot, et qu'elles ne s'adressent² qu'aux écoliers, encore seulement pour le temps qu'ils sont condamnés au grec et au latin³. Je suis de ceux qui trouvent ce préjugé fort injuste. A mon avis, le malheur de l'histoire ancienne, c'est d'être enseignée par contrainte⁴ et d'être apprise lentement et péniblement. Nous l'avons épelée dans de sombres classes en regardant à la dérobée⁵ un coin de ciel bleu à travers les barreaux de nos fenêtres, en pensant avec regret à la balle ou aux billes que nous venions de quitter. Nous avons lu Hérodote et Thucydide lambeau par lambeau⁶, comme on lit maintenant un roman feuilleton⁷, oubliant le chapitre de la veille et comprenant à moitié celui que nous avons sous les yeux. Hors du collège, si par fortune nous avons retenu quelque chose de ce qu'on nous y a montré, l'histoire ancienne pourra devenir pour nous la plus attachante⁸ lecture. Tout le monde n'est pas roi ou ministre pour avoir besoin des enseignements de l'histoire, mais il n'est personne qui ne prenne intérêt au jeu des passions, aux portraits de ces grands caractères qui dominent des peuples entiers, à ces alternatives de gloire et d'abaissement que de près on nomme la fortune, mais qui, vues de loin et d'ensemble, devien-

1) Τοῦ συμφυῶ (ἔχει πέρασιν). 2) Δὲν ἀποβλέπουν εἰμὴ . . . 3) Καὶ μόνον ἐνόσω καταδικάζονται εἰς τὴν μελέτην τῆς ἑλληνικῆς θηλ. ἐνόσω υποχρεῦνται νὰ σπουδάζωσι . . . 4) Εἶναι ὅτι διδάσκονται ἀναγκαστικῶς. 5) Κρυφίως. 6) Κατὰ τεμάχια. 7) Μυθιστόρημα ἐν ἐπιφυλλίδι. 8) Τερπνὴ.

ment la révélation des terribles et mystérieuses lois de l'humanité. Où trouvera-t-on ce spectacle plus animé, plus fécond en péripéties que dans cette classique Grèce, ce grand pays qui tient une si petite place sur la carte? Dans cette terre privilégiée, pas une montagne qui ne redise le nom d'un poète, d'un sage, d'un héros, d'un artiste. Pour nous, les noms des hommes illustres de la Grèce, de ses grands morts, comme disait César après Pharsale, sont encore les synonymes de génie et de vertu. Quelle contrée si vaste qu'elle soit, peut se vanter d'avoir produit un Socrate, un Platon, un Phidias, un Homère, un Eschyle, un Aristote? Souvent le monde a été bouleversé par des hordes brutales mises en mouvement, comme les Huns, par un fléau de Dieu. A la Grèce seule était réservée la gloire d'éclairer les autres nations et de les policer. Ses armes, sa littérature, ses arts, ont été bienfaisants. Dans l'espace de quelques siècles, vingt peuples helléniques, ou plutôt vingt petites villes ont déployé une activité sans égale pour réaliser tout ce qui se peut imaginer de bon, d'utile et de beau. Leurs institutions¹ si variées, leurs mœurs plus variées encore se sont ressemblées pourtant par un résultat et peut-être par un but commun, celui de conserver à l'individu sa valeur propre² et de lui offrir³ le plus libre développement de toutes ses facultés⁴.

Le temps a cruellement mutilé⁵ l'histoire de la Grèce comme toutes les autres parties de sa littérature. Pour reconstruire l'édifice avec ses débris épars, il faut non seulement le jugement et la critique nécessaires à tout historien, mais encore une variété de connaissances spéciales qui rarement se trouvent réunies dans le même homme: d'abord une intelligence profonde d'une langue difficile et d'une étonnante richesse, puis des études sérieuses sur toutes les branches de l'archéologie, science qui fait servir les monuments figurés à remplir les lacunes des monuments écrits. Les rapports de la Grèce avec l'Orient et l'Egypte ont été trop fréquents pour qu'il ne soit pas indispensable d'être préparé à plus d'une excursion dans ces contrées, où maint habile antiquaire ne s'aventure que timidement.

¹) Θεσμοθεσίαι. ²) Τὴν ἰδίαν ἀξίαν του τὴν ἀνήκουσαν ἰδίως εἰς αὐτόν. ³) Νε παρέχῃ. ⁴) Τῶν δυνάμεών του. ⁵) Ἡκρωτηρίασε.

Sans doute une forte éducation classique et d'immenses lectures, aux quelles on ne se résigne guère que lorsqu'on est doué¹ de cette curiosité particulière aux érudits, peuvent mettre aux mains d'un littérateur les premiers matériaux, et, pour ainsi parler, les instruments indispensables à son œuvre; ce ne sera rien encore tant qu'il n'aura pas compris, ou plutôt deviné par une sorte d'intuition² la vie antique, si différente de notre vie moderne. A toutes les époques, des savants laborieux, des hommes de lettres instruits ont écrit sur la Grèce; aujourd'hui, on ne trouve guère dans leurs ouvrages que les idées et les opinions de leur temps. Dans ces drames composés successivement sur le même sujet les noms des personnages sont les mêmes, mais les costumes, et, ce qui est plus fâcheux, les caractères et le langage se transforment continuellement sans se rapprocher pour cela de la vérité. Il y a quelque vingt ans, Courier se moquait de Larcher, qui n'avait vu dans Hérodote que seigneurs, princesses et gens de qualité³. Au moyen âge, les trouvères⁴ racontaient aux barons de France les aventures du bon chevalier Hector le Troyen et les amoureuses entreprises formées pour les beaux yeux de madame Hélène. Aujourd'hui, aux Thermopyles, le pâtre qui vous guide vous montre le lieu où le klephte Léonidas trouva la mort en défendant le Dervini contre un pacha.

A. DAUDET

ALPHONSE DAUDET. 'Ο 'Αλφόνσο; Daudet συγγραφεὺς ζῶν εἰσέτι ἐγεννήθη κατὰ τὸ 1840, ἔγραψε κατ' ἀρχάς δραματίαια τινὰ διδαχθέντα εἰς τὰ θεάτρα τῶν Παρισίων, διηγήματα καὶ διάφορα ποιημάτια, μετὰ ταῦτα δὲ ἤρξατο συγγράφων μυθιστορήματα ἅτινα κατέστησαν αὐτὸν λίαν γνωστὸν εἰς τὸν φιλολογικὸν κόσμον, καὶ θεωρεῖται νῦν ὡς εἰς τῶν καλλίστων μυθιστοριογράφων τῆς Γαλλίας.

CONTES DU LUNTI

LE MAUVAIS ZOUAVE⁵

Le grand forgeron Lory de Sainte-Marie-aux-Mines n'était pas content ce soir-là.

1) Εἰμὴ ὅταν κένηται τις. 2) Ἡ ἕμετος γνώσις ἢ μὴ ἀποκτηθεῖσα διὰ μελέτης ἀλλ' ὑπάρχουσα, οὕτως εἶπεν, ἔμφυτος. 3) Εὐγενεῖς. 4) Ῥαψωδοὶ τοῦ μεσαιῶνος οἵτινες μετέδαινον εἰς τοὺς κύργους τῶν μεγιστάνων ἄδοντες τὰ ἄσματα των. 5) Ζουάβο; στρατιώτης γάλλο; διὰ τὴν ὑπηρεσίαν τῆς Ἀλγερίας.

D'habitude, sitôt la forge éteinte, le soleil couché, il s'asseyait sur un banc, devant sa porte, pour savourer¹ cette bonne lassitude que donne le poids du travail et de la chaude journée, et avant de renvoyer les apprentis il buvait avec eux quelques longs coups² de bière fraîche, en regardant la sortie³ des fabriques. Mais, ce soir-là le bonhomme resta dans sa forge jusqu'au moment de se mettre à table; et encore y vint-il comme à regret⁴. La vieille Lory pensait en regardant son homme:

« Qu'est-ce qu'il lui arrive?... Il a peut-être reçu du régiment quelque mauvaise nouvelle qu'il ne veut pas me dire?... L'ainé est peut-être malade... »

Mais elle n'osait rien demander et s'occupait seulement à faire⁵ taire trois petits blondins couleur d'épis brûlés, qui riaient autour de la nappe en croquant une bonne salade de radis noirs⁶ à la crème.

A la fin, le forgeron repoussa son assiette en colère.

« Ah! les gueux! ah! les canailles!... »

— A qui en as-tu⁷, voyons, Lory? »

Il éclata⁸.

« J'en ai, dit-il, à cinq ou six drôles qu'on voit rouler depuis ce matin dans la ville en costume de soldats français, bras-dessus, bras-dessous avec les Bavaois... C'est encore de ceux-là qui ont... comment disent-ils ça?... opté⁹, pour la nationalité de Prusse... Et dire que tous les jours nous en voyons revenir, de ces faux Alsaciens!... Qu'est-ce qu'on leur a donc fait boire? »

La mère essaya de les défendre.

« Que veux-tu, mon pauvre homme, ce n'est pas tout à fait leur faute, à ces enfants... C'est si loin cette Algérie d'Afrique où on les envoie!... Ils ont le mal du pays¹⁰, là-bas; et la tentation est bien forte pour eux de revenir de n'être plus soldats »

Lory donna un grand coup de poing sur la table.

« Tais-toi, la mère!... vous autres femmes, vous n'y entendez rien. A force de vivre toujours¹¹ avec les enfants

¹) Διὰ τὴν ἀπολαύσιν τῆς... ²) Ποτήρια. ³) Τὴν ἔξοδον τῶν ἐργοστασίων, δηλ. τοὺς ἐργάτας τοὺς ἐξερχομένους τῶν ἐργοστασίων. ⁴) Ὡς ἀκούσιως. ⁵) Νὰ πιάσῃ σιωπὴν. ⁶) Εἶδος ρεπάνου. ⁷) Ἴδιωτ. en avoir à quelqu'un, εἶμαι ὀργισμένος κατὰ τινος. ⁸) Ἡ ὀργή του ἐξεπράγη. ⁹) Ἐξέλεξαν τὴν πρῶσσιαν ἰθαγένειαν. ¹⁰) Πάσχοι ἐκ νοσταλγίας. ¹¹) Ἐπειδὴ ζῆτε πάντοτε.

et rien que pour eux, vous repétissez tout à la taille de vos marmots... Eh bien, moi, je te dis que ces hommes-là sont des gueux, des renégats, les derniers des lâches, et que si par malheur notre Christian était capable d'une infamie pareille, aussi vrai que je m'appelle Georges Lory et que j'ai servi sept ans aux chasseurs de France, je lui passerais mon sabre à travers le corps ».

Et terrible, à demi levé, le forgeron montrait sa longue latte de chasseur pendue à la muraille au-dessous du portrait de son fils, un portrait de zouave fait là-bas en Afrique; mais de voir¹ cette honnête figure d'Alsacien, toute noire et hâlée de soléil, dans ces blancheurs, ces effacements que font les couleurs vives à la grande lumière, cela le calma subitement, et il se mit à rire...

« Je suis bien bon de me monter la tête... Comme si notre Christian pouvait songer à devenir Prussien, lui qui en a tant descendu² pendant la guerre?... »

Remis en bel humeur par cette idée, le bonhomme acheva de diner gaiement et s'en alla sitôt après vider une couple de chopes à la Ville de Strasbourg.

Maintenant la vieille Lory est seule. Après avoir couché ses trois petits blondins qu'on entend gazouiller dans la chambre à côté, comme un nid qui s'endort, elle prend son ouvrage et se met à repriser devant la porte, du côté des jardins. De temps en temps elle soupire et pense en elle-même :

« Oui je veux bien. Ce sont des lâches, des renégats... Mais c'est égal³. Leurs mères sont bien heureuses de les revoir ».

Elle se rappelle le temps où le sien avant de partir pour l'armée, était là, à cette même heure du jour, en train de⁴ soigner le petit jardin. Elle regarde le puits où il venait remplir ses arrosoirs, en blouse, les cheveux longs, ses beaux cheveux qu'on lui a coupés en entrant aux zouaves.

Soudain elle tressaille. La petite porte du fond, celle

¹) Ἄλλὰ βλέπων. ²) Μτγ. τοῦ β. descendre ὕπερ ἔχει ἐνταῦθα ἐνεργ. ση-μασίαν lui qui en a tant descendu αὐτός ὅστις κατεβίβασε (κατέβασε) τόσους (ἐννοεῖ εἰς τὸν τάφον) = ἐφόνευσε τόσους. ³) Ἄλλ' ἀδιάφορον. ⁴) Ἐνασχολούμενος εἰς τὸ νά...

qui donne sur les champs, s'est ouverte. Les chiens n'ont pas aboyé; pourtant celui qui vient d'entrer longe le mur comme un voleur, se glisse entre les ruches...

« Bonjour, maman! »

Son Christian est debout devant-elle, tout débraillé dans son uniforme, honteux, troublé, la langue épaisse. Le misérable est revenu au pays avec les autres, et, depuis une heure rode autour de la maison, attendant le départ du père pour entrer. Elle voudrait le gronder, mais elle n'en a pas le courage. Il y a si longtemps qu'elle ne l'a vu, embrassé! Puis il lui donne de si bonnes raisons: qu'il s'ennuyait¹ du pays, de la forge, de vivre toujours loin d'eux; avec ça la discipline devenue plus dure, et les camarades qui l'appelaient « Prussien » à cause de son accent d'Alsace. Tout ce qu'il dit, elle le croit. Elle n'a qu'à le regarder pour le croire. Toujours causant ils sont entrés dans la salle basse. Les petits réveillés accourent pieds nus, en chemise, pour embrasser le grand frère. On veut le faire manger, mais il n'a pas faim. Seulement il a soif, toujours soif, et il boit de grands coups d'eau pardessus toutes les tournées de bières et de vin blanc qu'il s'est payées depuis le matin au cabaret.

Mais quelqu'un marche dans la cour, c'est le forgeron qui rentre.

« Christian, voilà ton père, vite, cache-toi, que j'aie le temps de lui parler, de lui expliquer et elle le pousse derrière le grand poêle en faïence », puis se remet à coudre, les mains tremblantes. Par malheur, la chechia² du zouave est restée sur la table, et c'est la première chose que Lory voit en entrant. La pâleur de la mère, son embarras... il comprend tout.

« Christian est ici!... » dit-il d'une voix terrible, et, décrochant son sabre avec un geste fou³, il se précipite vers le poêle où le zouave est blotti, blême, dégrisé⁴, s'appuyant au mur, de peur de tomber.

La mère se jette entre eux.

« Lory, Lory, ne le tue pas... c'est moi qui lui ai écrit de revenir, que tu avais besoin de lui à la forge... »

¹) Ἐδάρωνετο, ἐστενοχωρεῖτο. ²) Πίλος τῶν ζουάβων. ³) Μὲ σχῆμα παράφρονος. ⁴) Ἀπηλλαγμένος τῆς μέθης (κ. ξεμβυσμένος).

Elle se cramponne à son bras, se traîne, sanglote. Dans la nuit de leur chambre, les enfants crient d'entendre ces voix pleines de colère et de larmes, si changées qu'ils ne les reconnaissent plus... Le forgeron s'arrête, et regardant sa femme :

« Ah ! c'est toi qui l'as fait revenir... alors c'est bon, qu'il aille se coucher. Je verrai demain ce que j'ai à faire ».

Le lendemain, Christian, en s'éveillant d'un lourd sommeil plein de cauchemars et de terreurs sans cause, s'est retrouvé dans sa chambre d'enfant. A travers² les petites vitres encadrées³ de plomb, traversées de houblon fleuri, le soleil est déjà chaud et haut. En bas, les marteaux sonnent sur l'enclume... La mère est à son chevet; elle ne l'a pas quitté de la nuit, tant la colère de son homme lui faisait peur. Le vieux non plus ne s'est pas couché. Jusqu'au matin il a marché dans la maison, pleurant, soupirant, ouvrant et fermant des armoires; et à présent voilà qu'il entre dans la chambre de son fils, gravement habillé comme pour un voyage, avec de hautes guêtres, le large chapeau et le bâton de montagne solide et ferré au bout. Il s'avance droit au lit. « Allons, haut... lève-toi ».

Le garçon un peu confus veut prendre ses effets⁴ de zouave.

« Non, pas ça... » dit le père sérieusement.

Et la mère toute craintive : « mais, mon ami, il n'en a pas d'autres.

— Donne lui les miens... moi je n'en ai plus besoin ».

Pendant que l'enfant s'habille, Lory plie soigneusement l'uniforme, la petite veste, les grandes braies rouges, et, le paquet fait⁵, il se passe autour du cou l'étui de fer blanc où tient la feuille de route...

« Maintenant descendons », dit-il ensuite et tous trois descendent à la forge sans sa parler... Le soufflet ronfle ; tout le monde est au travail. En revoyant ce hangar grand ouvert auquel il pensait tant là-bas, le zouave se rappelle son enfance, et comme il a joué là longtemps entre la chaleur de la route et les étincelles de la forge toutes brillantes dans le poussier noir. Il lui prend⁶ un accès de ten-

1) Διότι ακούουσι ή ακούοντο. 2) Διά τών. 3) Περιγυρισμένοι υπό. 4) Τήν στολήν του. 5) Καί άφού έκαμε τό δέμα. 6) Καταλαμβάνεται υπό...

dresse, un grand désir d'avoir le pardon de son père; mais en levant les yeux il rencontre toujours un regard inexorable.

Enfin le forgeron se décide à parler.

« Garçon, dit-il, voilà l'enclume, les outils... tout cela est à toi... Et tout cela aussi! » ajoute-il en lui montrant le petit jardin qui s'ouvre là-bas, au fond, plein de soleil et d'abeilles, dans le cadre enfumé de la porte...

« Les ruches, la vigne, la maison, tout t'appartient... Puisque tu as sacrifié ton honneur à ces choses, c'est bien le moins que tu les gardes... Te voilà maître ici... moi, je pars... Tu dois cinq ans à la France, je vais les payer pour toi.

— Lory, Lory, où vas-tu? crie la pauvre vieille.

— Père!... » supplie l'enfant... Mais le forgeron est déjà parti, marchant à grands pas, sans se retourner...

A Sidi-bel-Abbès, au dépôt du 3^e zouave, il y a depuis quelques jours un engagé volontaire de cinquante-cinq ans.

CH. NODIER

CH. NODIER. Ο Κάρολος Nodier ἐγεννήθη τῷ 1780 καὶ ἀπέβιωσε τῷ 1884. Κατ' ἀρχάς εἶχε ἐπιδοθῆ εἰς τὰ φυσικὰ ἐπιστήμας ἀλλὰ ταχέως ἐγκατέλειψε αὐτὰς καταγινόμενος μόνον εἰς τὰ εἰσαγωγικά. Συνέγραψε χαριέστατα διηγήματα καὶ μυθιστορήματα καὶ ἄλλα τινὰ γραμματικά καὶ κριτικά.

LE BEN-LOMOND EN ÉCOSSE

A mon arrivée à la base¹ du Ben-Lomond, le levant commençait à briller de tout l'éclat du matin. Je laissais le lac Lomond à mes pieds, et je m'élevais au milieu d'une longue ceinture de montagnes diversement éclairées.

A mesure² que je m'avançais verticalement, l'action du soleil et la direction de l'air donnaient aux brumes du lac une multitude de figures et de positions qui changeaient à tout moment la perspective³. Quelquefois la cime seule des montagnes se dégagait⁴ des blanches vapeurs du matin, et paraissait flotter comme un vaisseau noir sur tous les nuages de la terre et du ciel. Les rochers hétéroclites du Cobler, suspendus sur cet océan de brouillards qui ve

¹) Εἰς τοὺς πρόποδας. ²) Καθ' ὄσον. ³) Σκιαγραφία, θέα. ⁴) Ἀπηλλάσσεται, ἀπεχωρίζεται.

naît baigner la surface indéterminée que je parcourais, ressemblaient à deux écueils contre lesquels ces bâtiments égarés étaient près de se briser. Un instant après tout reparaissait : les montagnes se dépouillaient¹ jusqu'à la base de leurs langes² humides : on voyait les eaux se bercer doucement contre les rivages en roulant sur elles ces légers flocons de vapeurs transparents qui, par leur mollesse et leur couleur, imitent la toison des brebis et l'édredon des oiseaux, et que les Calédoniens³ désignent, avec une vérité pittoresque qui n'appartient qu'à eux, sous le nom de blanches plumes du lac. Bientôt le soleil prend de la force : ses rayons moins horizontaux frappent le sol qu'ils ne faisaient qu'effleurer⁴. Les ombres se retirent, et les brouillards, chassés comme une poussière légère sous les roues d'un char, volent si légers et si fugitifs qu'ils n'obscurcissent point les objets rapprochés, que vous distinguez toujours comme à travers une gaze transparente. Seulement il arrive un instant où le rideau s'épaissit à une plus grande distance, et puis, devenu, comme tout à l'heure, vaste, humide, obscur, impénétrable, se ferme de toutes parts autour de la montagne, et enveloppe l'endroit que vous occupez, comme les vagues qui menaçaient l'homme sur la dernière cime que n'eût pas envahie le déluge.

Un nouveau rayon vient-il à briller⁵, de nouveau le rideau se déploie. le ciel s'éclaire, la création sort d'un autre chaos, et se régénère sous vos yeux, pleine de grandeur et de beauté ; vous revoyez les montagnes et le lac et le ciel, et vous suivez tout au plus⁶ du regard⁷, sur quelque sommet éloigné, l'apparence fantastique d'un nuage qui se disout sous la forme d'un géant couché ou d'une grande biche blessée à mort.

L'excursion au Ben-Lomond ne présente aucune espèce de danger aux personnes qui n'ont l'imprudence d'en chercher, et de tenter un péril inutile en marchant sur l'étroite crête du rocher d'où l'œil mesure un précipice de trois ou quatre cents pieds. Elle offre même très-peu de

¹) Ἀπέβαλλον. ²) Κυρ. τὰ σπάργανα ἐνταῦθα μεταφ. ἐννοεῖ τὴν ὀμίχλην. ³) Ὄνομα τῶν ἀρχαίων Σκωτῶν. ⁴) Τὸ ὅποιον μόνον ἐπέφασε. ⁵) Ἄν τυχόν νέα ἀκτίς λάμψη. ⁶) Τὸ πολὺ πολὺ. ⁷) Διὰ τοῦ βλέμματος.

difficultés ; et ce qui la rend plus commode, c'est que la terre est tapissée partout d'une sorte de mousse blonde extrêmement épaisse, d'une douce élasticité, et qui n'offense¹ pas plus le pied que les tapis les plus délicats. Le seul chemin très-escarpé de la montagne est celui qui conduit des trois quarts de son élévation à son sommet. Cet étage supérieur, qui se distingue de fort loin à sa forme et à sa couleur, et ressemble à une autre montagne imposée sur la première, est tout à fait dépouillé² de verdure . . . Quand on est parvenu à la cime, on éprouve un froid très-vif, et qui ne serait pas sans inconvénient après une marche fatigante, si l'on cessait trop subitement d'entretenir la transpiration par un exercice modéré, et si l'on ne prenait pas la précaution de se mettre à l'abri³ du courant d'air au pied d'une pyramide grossière que les montagnards ont bâtie en cet endroit, et probablement dans cette intention.

Lorsqu'on a eu le temps de se remettre du trouble d'une première impression, et qu'on est parvenu à se rendre compte⁴ de ce qu'on éprouve, on se sent transporté tout à coup par l'idée qu'on est appelé à jouir d'un des spectacles les plus imposants de la nature : mais je ne crois pas que personne s'avise⁵ alors de représenter la scène qui se déploie à ses yeux avec des mots ou des couleurs ; cela est au-dessus des forces de l'homme. On ne voit cependant que des lacs, des îles et des montagnes, la plupart très-inférieures en hauteur au Ben-Lomond ; et qui rampent à ses pieds comme un noir troupeau. L'horizon n'a pas une plaine, pas une culture qui révèle la main de l'homme, pas un toit qui annonce son habitation : celles que nous avons remarquées de distance disparaissent sous d'épais massifs d'ombrages, ou se perdent à force de petitesse parmi les détails que la vue ne peut pas saisir. On conçoit facilement tout ce qu'il y a d'agréable pour le voyageur parvenu à un point élevé de nos montagnes du continent, dans la contemplation d'une enceinte qui n'a de bornes que le ciel, et qui étale à ses yeux toute les merveilles de la civilisation : des campagnes délicieuses, des

¹) Δεν προσβάλλει, δεν ένοχλεί. ²) Στερείται έντελώς. ³) Νά προσφυλάττεται. ⁴) Δίδω λόγον πρός έμαυτόν, εξηγώ τι πρός έμαυτόν. ⁵) Διανοείται.

viles opulentes, des canaux couverts de bâtiments, des collines couvertes de plantations. Ce que l'on ne conçoit pas sans l'avoir vu, c'est ce qu'il y a de solennel et terrible dans l'aspect d'un désert où rien n'existe que des forces de la création ; où nulle puissance, nulle volonté n'a modifié les ouvrages de la puissance et de la volonté de Dieu ; où toutes les productions de sa main conservent sans altération le sceau qui leur a été imprimé aux premiers jours du monde ; où rien n'a changé, absolument rien, depuis ce jour où le Seigneur sépara la terre des eaux, plaça les îles sur des lacs, les lacs entre des montagnes, les montagnes dans d'autres îles, et la terre entière comme une île immense au milieu de l'Océan.



PASCAL

PASCAL. Ὁ Βλάσιος Πασγάλης (Blaise Pascal) διαπρεπέστατος μαθηματικός καὶ φιλόσοφος ἐγεννήθη κατὰ τὸ 1623 ἀπεβίωσε δὲ τῷ 1662. Ἐτι παῖς ὢν ἔδειξε ἔκτακτον καὶ θαυμαστὴν ἀντιληψὴν κυρίως εἰς τὰ μαθηματικά καὶ μόλις δωδεκαετῆς συνέγραψε περὶ αὐτῶν λατινιστὶ πραγματείας σπουδαίας, μετὰ ταῦτα ὁμῶς ἐγκαταλείψας, σχεδὸν διὰ μίαν τὰ μαθηματικά ἐπάτη ἀποκλειστικῶς εἰς τὴν μελέτην τῆς θρησκείας καὶ τῶν θεολογικῶν ζητημάτων. Τὰ κύρια συγγράμματα αὐτοῦ τοῦ εἶδους τούτου εἰσὶ τὰ Γνωμικὰ (Pensées) καὶ αἱ Ἐπαρχικαὶ καὶ Ἐπιστολαὶ (Lettres Provinciales) ἃς ἔγραψε κατὰ τῶν Ἰησοῦτιν μετὰ πολλῆς χάριτος.

LETTRES PROVINCIALES

LETTRE ONZIÈME

Du 18 août 1656

MES RÉVÉRENDIS PÈRES,

J'ai vu les lettres que vous débitez contre celles que j'ai écrites à un de mes amis sur le sujet de votre morale, où l'un des principaux point de votre défense est que je n'ai point parlé assez sérieusement de vos maximes: c'est ce que vous répétez dans tous vos écrits, et que vous poussez jusqu'à dire: «Que j'ai tourné les choses saintes en raillerie».

Ce reproche, mes pères, est bien surprenant et bien injuste; car en quel lieu trouvez-vous que je tourne les choses saintes en raillerie? Vous marquez en particulier «le contrat Mohatra, et l'histoire de Jean d'Alba». Mais est-ce cela que vous appelez des choses saintes? Vous semble-t-il que le Mohatra soit une chose si vénérable, que ce

soit un blasphème de n'en pas parler avec respect? Et les leçons du père Bauny, pour le larcin, qui portèrent Jean d'Alba à le pratiquer¹ contre vous-mêmes, sont-elles si sacrées, que vous ayez droit de traiter d'impies ceux qui s'en moquent?

Quoi! mes pères, les imaginations de vos auteurs passeront² pour les vérités de la foi, et on ne pourra se moquer des passages d'Escobat³, et des décisions si fantasmaques et si peu chrétiennes de vos autres auteurs, sans qu'on soit accusé de rire de la religion? Est-il possible que vous ayez osé redire si souvent une chose si peu raisonnable? et ne craignez-vous point, en me blâmant de m'être moqué⁴ de vos égarements, de me donner un nouveau sujet de me moquer de ce reproche, et de le faire retomber sur vous-mêmes, en montrant que je n'ai pris sujet de rire que de ce qu'il y a de ridicule dans vos livres; et qu'ainsi, en me moquant de votre morale, j'ai été aussi éloigné de me moquer des choses saintes, que la doctrine de vos casuistes⁵ est éloignée de la doctrine sainte de l'Évangile?

En vérité, mes pères, il y a bien de la différence entre rire de la religion, et rire de ceux qui la profanent par leurs opinions extravagantes. Ce serait une impiété de manquer de respect pour les vérités que l'esprit de Dieu a révélées; mais ce serait une autre impiété de manquer de mépris⁶ pour les faussetés que l'esprit de l'homme leur oppose.

Car, mes pères, puisque vous m'obligez d'entrer en ce discours, je vous prie de considérer que, comme les vérités chrétiennes sont dignes d'amour et de respect, les erreurs qui leur sont contraires sont dignes de mépris et de haine, parcequ'il y a deux choses dans les vérités de notre religion, une beauté divine qui les rend⁷ aimables, et une sainte majesté qui les rend vénérables; et qu'il y a aussi deux choses dans les erreurs: l'impiété qui les rend horribles, et l'impertinence qui les rend ridicules. C'est pourquoi, comme les saints ont toujours pour la vérité ces

¹) Νά διαπράξῃ αὐτὴν (τὴν κλοπὴν). ²) Θὰ θεωροῦνται ὡς. ³) Συγγραφεὺς Ἰησοῦτης, ἰσπανὸς τὸ γένος. ⁴) Μιμώμενοί με διότι περιέπεξα... ⁵) Οὕτω καλοῦνται οἱ θεολόγοι: οἱ ἐνασχολούμενοι εἰς τὴν μελέτην τῶν τῆς συνειδήσεως. ⁶) Νά μὴ περιφρονῇ. ⁷) Ἦτις καθίστῃ αὐτάς.

deux sentiments d'amour et de crainte, et que leur sagesse est toute comprise entre la crainte qui en est le principe, et l'amour qui en est la fin, les saints ont aussi pour l'erreur ces deux sentiments de haine et de mépris, et leur zèle s'emploie également¹ à repousser avec force la malice des impies, et à confondre avec risée leur égarement et leur folie.

Ne prétendez donc pas, mes pères, de faire accroire au monde que ce soit une chose indigne d'un ecclésiastique de traiter les erreurs avec moquerie, puisqu'il est aisé de faire connaître à ceux qui ne le sauraient pas que cette pratique² est juste, qu'elle est commune aux pères de l'Église, et qu'elle est autorisée par l'Écriture, par l'exemple des plus grands saints, et par celui de Dieu même.

Car ne voyons-nous pas que Dieu haït et méprise les pécheurs tout ensemble³, jusque-là même qu'à l'heure de leur mort⁴, qui est le temps où leur état est le plus déplorable et le plus triste la sagesse divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels : *In interitu vestro ridebo et subsannabo*? Et les saints, agissant par le même esprit, en useront de même⁵, puisque selon David, quand ils verront la punition des méchants, « ils en trembleront et en riront en même temps : *Videbunt justi et timebunt: et super eum videbunt* ». Et Job en parle de même; *Innocens subsannabit eos*.

Mais c'est une chose remarquable sur ce sujet, que, dans les premières paroles que Dieu a dites à l'homme depuis sa chute⁶, on trouve un discours de moquerie, et une ironie piquante, selon les pères. Car, après qu'Adam eut désobéi, dans l'espérance que le démon lui avait donnée d'être fait semblable à Dieu, il paraît par l'écriture que Dieu, en punition, le rendit sujet à la mort, et qu'après l'avoir réduit à cette misérable condition qui était due à son péché, il se moqua de lui en cet état par ces paroles de risée : « Voilà l'homme qui est devenu « comme l'un de nous : *Ecce Adam quasi unus ex nobis* : » Ce qui est

¹) Καὶ μεταχειρίζονται ἐπίσης τὸν ζῆλον αὐτῶν. ²) Ὁ τρόπος οὗτος. ³) Συγχρόως. ⁴) Τόσον μάλιστα ὥστε κατὰ τὴν ὥραν τοῦ θανάτου των. ⁵) Θὰ φέρωνται κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον. ⁶) Μετὰ τὴν πτώσιν του.

une ironie sanglante et sensible dont Dieu le piquait vivement, selon saint Chrysostôme et les interprètes. Adam, dit Rupert, « méritait d'être raillé par cette ironie, et on lui faisait sentir sa folie bien plus vivement par cette expression ironique que par une expression sérieuse ». Et Hugues de Saint-Victor, ayant dit la même chose, ajoute « que cette ironie était due à sa sottise crétu-
« lité ; et que cette espèce de raillerie est une action de justice, lorsque celui « envers qui on en use¹ l'a méritée ».

Vous voyez donc, mes pères, que la moquerie est quelquefois plus propre à faire revenir les hommes de leurs égarements, et qu'elle est alors une action de justice ; parceque, comme dit Jérémie, « les actions de ceux qui errent sont, dignes « de risée, à cause de leur vanité : vana sunt et risu digna ». Et c'est si peu une impiété de s'en rire, que c'est l'effet d'une sagesse divine, selon cette parole de saint Augustin : « Les sages rient des insensés, « parcequ'ils sont sages, non pas de leur propre sagesse², « mais de cette sagesse divine qui rira de la mort des méchants ».

Aussi les prophètes remplis de Dieu ont usé de ces moqueries comme nous voyons par les exemples de Daniel et d'Elie. Enfin il s'en trouve des exemples dans les discours de Jésus-Christ même ; et saint Augustin remarque que, quand il voulut humilier Nicodème, qui se croyait habile dans l'intelligence de la loi ; « Comme il le voyait « enflé d'orgueil par sa qualité de docteur des Juifs, il exerce « et étonne sa présomption par la hauteur de ses demandes, et l'ayant réduit à l'impuissance de répondre³: Quoi ! « lui dit-il, vous êtes maître en Israël, et vous ignorez ces « choses ? Ce qui est le même que s'il eut dit : Prince superbe, reconnaissez que vous ne savez rien ». Et saint Chrysostôme et saint Cyrille disent sur cela qu'il méritait d'être joué de cette sorte.

Vous voyez donc, mes pères, que, s'il arrivait aujourd'hui que des personnes qui feraient les maîtres envers les chrétiens, comme Nicodème et les pharisiens envers les Juifs, ignorassent les principes de la religion, et soutinssent, par exemple, « qu'on peut être sauvé sans avoir ja-

1) Κατὰ τοῦ ὁποῦ γίνεται χρῆσις αὐτῆς. 2) Ἐκ τῆς ἰδίας αὐτῶν σοφίας.

3) Καὶ ἀροῦ κατέστησιν ἀδύνατον πᾶσαν ἐκ μέρους τοῦ ἀπάντησιν.

mais aimé Dieu en toute sa vie», on suivrait en cela l'exemple de Jésus-Christ, en se jouant de leur vanité et de leur ignorance.

Je m'assure, mes pères, que ces exemples sacrés suffisent pour vous faire entendre que ce n'est pas une conduite contraire à celle des saints de rire des erreurs et des égarements des hommes: autrement il faudrait blâmer celle des plus grands docteurs de l'Église qui l'ont pratiquée, comme saint Jérôme dans ses lettres et dans ses écrits contre Jovinien, Vigilance, et les pélagiens: Tertullien¹, dans son apologétique contre les folies des idolâtres; saint Augustin contre les religieux d'Afrique, qu'il appelle les *Chevelus*; saint Irénée contre les gnostiques²; saint Bernard et les autres pères de l'Église, qui, ayant été les imitateurs des apôtres, doivent être imités par les fidèles dans toute la suite des temps, puisqu'ils sont proposés, quoi qu'on en dise, comme le véritable modèle des chrétiens même d'aujourd' hui.

Je n'ai donc pas cru faillir³ en les suivant. Et, comme je pense l'avoir assez montré, je ne dirai plus sur ce sujet que ces excellentes paroles de Tertullien, qui rendent raison de tout mon procédé. «Ce que j'ai fait n'est qu'un « jeu avant un véritable combat. J'ai plutôt montré les « blessures qu'on vous peut faire que je ne vous en ai fait. « Que s'il se trouve des endroits où l'on soit excité à rire, « c'est parceque les sujets mêmes y portaient. Il y a beau- « coup de choses qui méritent d'être moquées et jouées de « la sorte, de peur de leur donner du poids en les combat- « tant sérieusement. Rien n'est plus dû⁴ à la vanité que « la risée; et c'est proprement⁵ à la vérité qu'il appartient « de rire, parcequ'elle est gaie, et de se jouer de ses enne- « mis, parcequ'elle est assurée de la victoire. Il est vrai « qu'il faut prendre garde que les railleries ne soient pas « basses et indignes de la vérité. Mais, à cela près⁶, quand « on pourra s'en servir avec adresse, c'est un devoir que « d'en user». Ne trouvez-vous pas, mes pères, que ce pas-

¹) Πατήρ τῆς ἐκκλησίας. ²) Κατὰ τῶν γνωστικῶν. Οἱ λεγόμενοι γνωστικοὶ ἀπετέλουν αἵρεσιν θρησκευτικὴν κατὰ τοὺς πρώτους αἰῶνας τῆς ἐκκλησίας. ³) Ὅτι ἤμαρτον, ἔσφαλлон. ⁴) Οὐδὲν μᾶλλον ὀφείλεται. ⁵) Ἰδίως. ⁶) Ἐκτὸς τῆς περιστάσεως ταύτης.

sage est bien juste à notre sujet ? « Les lettres que j'ai faites jusqu'ici ne sont qu'un jeu avant un véritable combat ». Je n'ai fait encore que me jouer, « et vous montrer plutôt les blessures qu'on vous « peut faire que je ne vous en ai fait ». J'ai exposé simplement vos passages sans y faire presque de réflexion. « Que si on y a été excité à rire, « c'est parceque les sujets y portaient d'eux mêmes ». Car, qu'y a-t-il de plus propre à exciter à rire que de voir une chose aussi grave que la morale chrétienne remplie d'imaginations aussi grotesques que les vôtres ? On conçoit une si haute attente de ces maximes, qu'on dit « que Jésus-Christ a lui-même révélées à des pères de la société¹ », que quand on y trouve « qu'un prêtre qui a reçu de l'argent pour dire une messe peut, outre cela, en prendre « d'autres personnes, en leur cédant toute la part qu'il a « au sacrifice, qu'un religieux n'est pas excommunié pour² « quitter son habit lorsque c'est pour³ danser, pour filouter, ou pour aller incognito en des lieux de débauche ; et « qu'on satisfait au précepte⁴ d'ouïr la messe en entendant « quatre quarts de messe à-la-fois de différents prêtres ». lors, dis-je, qu'on entend ces décisions et autres semblables, il est impossible que cette surprise ne fasse rire, parceque rien n'y porte davantage qu'une disproportion surprenante entre ce qu'on attend et qu'on voit. Et comment aurait-on pu traiter autrement la plupart de ces matières, puisque ce serait « les autoriser que de les traiter sérieusement », selon Tertulien !

Quoi ! faut-il employer la force de l'Écriture et la tradition pour montrer que c'est tuer son ennemi en trahison que de lui donner des coups d'épée par derrière, et dans une embûche ; et que c'est acheter un bénéfice que de donner de l'argent comme un motif pour se le faire résigner ? il y a donc des matières qu'il faut mépriser, et « qui méritent d'être jouées et moquées ». Enfin ce que dit cet ancien auteur, « que rien n'est plus dû à la vanité que la risée : » et le reste de ces paroles s'applique ici avec tant de justesse⁷, et avec une force si convaincante, qu'on ne

1) Τὸ τάγμα τῶν Ἰησοῦιτῶν ὀνομάζεται ἡ Ἐταιρία τοῦ Ἰησοῦ la Société de Jesus. 2) Διότι. 3) Ὅταν τοῦτο γίνεται ὅπως... 4) Καὶ ὅτι ἐκκληροὶ τις τὸ καλῶνον... 5) Παρακινεῖ εἰς τοῦτο (να γελᾷ). 6) Ὅφελος ἐνταῦθα ὅμως σημαίνει ἐκκλησιαστικὸν ἀξίωμα ἔχον εἰσόδημα. 7) Ἐφαρμόζεται ἐνταῦθα τὸσον ἀκριβῶς.

saurait¹ plus douter qu'on peut bien rire des erreurs sans blesser la bienséance.

Et je vous dirai aussi, mes pères, qu'on en peut rire sans, blesser la charité², quoique ce soit une des choses que vous me reprochez encore dans vos écrits. « Car la charité oblige quelquefois à rire des erreurs des hommes, « pour les porter eux-mêmes à en rire et à les fuir, selon « cette parole de saint Augustin : Haec tu misericorditer irride, ut eis ridenda ac fugienda commendes ». Et la même charité oblige aussi quelquefois à les repousser avec colère, selon cette autre parole de saint Grégoire de Nazianze ; « L'esprit de charité et de douceur « a ses émotions et ses colères ». En effet, comme dit saint « Augustin, qui oserait dire que la vérité doit demeurer « désarmée contre le mensonge, et qu'il sera permis aux « ennemis de la foi d'effrayer les fidèles par des paroles « fortes, et de les réjouir par des rencontres d'esprit agréables ; mais que les catholiques ne doivent écrire qu'avec « une froideur de style qui endorme les lecteurs ? »

Ne voit-on pas que, selon cette conduite, on laisserait introduire dans l'Église les erreurs les plus extravagantes et les plus pernicieuses, sans qu'il fût permis de s'en moquer avec mépris, de peur d'être accusé de blesser la bienséance ni de les confondre avec véhémence, de peur d'être accusé de manquer de charité ?

EDGAR QUINET

EDGAR QUINET. Ὁ Ἐδγάρδος Quinet ἐγεννήθη τῷ 1803 καὶ ἀπέθανε τῷ 1875. Ὁ συγγραφεὺς οὗτος συνέταξε πλείστα ὅσα συγγράμματα ἱστορικὰ φιλολογικὰ καὶ ἐπιστημονικὰ ἐν οἷς εὕρισκε τις βιβλιαία μᾶθησιν ἠνωμένην πρὸς ἐνθερμον φαντασίαν. Ὡς κύρια ἔργα αὐτοῦ θεωροῦνται ἡ Δημιουργία καὶ ὁ Προμηθεύς. Ὁ Quinet ἦτο φιλέλλην καὶ τεκμήριον τῆς πρὸς τὴν Ἑλλάδα ἀγάπης αὐτοῦ εἶναι τὸ σύγγραμμά του περὶ τῆς συγχρόνου Ἑλλάδος ἐν σχέσει πρὸς τὴν ἀρχαίαν ὅπερ νεώτατος ὢν εἰσέτι ἐδημοσίευσε κατὰ τὸ 1830.

LA CRÉATION

LES LEÇONS DE CENTAURE³

Hésiode avait composé un poème dont le titre atteste la grandeur : « Les leçons de Centaure ». L'ouvrage est perdu, et ce ne sont pas seulement les poètes qui doivent

¹) Δὲν δόναται τις. ²) Τὴν πρὸς τὸν πλησίον ἀγάπην. ³) Κένταυρος, μυθολογικὸν ὄν, ἐξ ἡμισείας ἀνθρώπος καὶ ἵππος.

le regretter. Que n'avait pas à nous apprendre des secrets de la nature cet être étrange, animal jusq' à la ceinture, demi-dieu par la tête? J'ai eu longtemps la pensée de refaire, avec les idées de notre époque, le monument que le temps a détruit. Je me contente de citer ici¹ le fragment suivant de mon essai de restauration. J'ai cherché à y peindre les impressions que causerait le spectacle de la succession insensible des êtres à un être immortel.

Le centaure Chiron², au moment de se séparer de son élève Achille, le conduisit dans l'endroit le plus retiré de son domaine. On n'y voyait que des arbres tombés de vieillesse, l'un sur l'autre, de grands blocs moussus, à travers lesquels perçait dans le ciel la cime dentelée des montagnes. Le torrent qui grondait au loin fit tout à coup silence pour écouter parler le plus sage des êtres.

Alors, le vieux centaure s'arrêta et dit au jeune Achille : Je t'ai appris, mon fils, à te nourrir de la moelle du lion, à manier l'arc et la flèche. Mais retiens ce que je vais te dire³. Nul ne pourrait t'apprendre ce qui me reste à te révéler. C'est le dernier mot de la science de Chiron. Écoute-moi ; bientôt tu ne me demanderas plus pourquoi je m'ennuie d'être immortel.

D'où viennent les êtres animés qui habitent la terre ? De quelle caverne profonde sont-ils sortis ? le sais-tu ? Moi, je les ai précédés⁴ dans le monde, j'ai cherché le secret de leur naissance, dans les jours où il n'y avait que moi qui eus les yeux ouverts sur le chaos.

Pendant des myriades de siècles, l'Océan fut mon unique compagnon. Je frappais de mes quatre pieds ses rivages déserts, cherchant au loin si ses flots ne m'apporteraient pas quelque être vivant, semblable à moi, pour mettre fin à mon éternelle solitude. Les flots ne m'apportèrent que des coquillages jetés par la tempête sur la grève. Je ramassai quelques-unes de ces coquilles tournées en volutes. Je les interrogeai, je les collai à mon oreille. Je n'entendis que l'écho des orages qui grondaient⁵ dans leurs orbes muets.

La lassitude me prit, je m'endormis sur un rocher. A mon reveil, l'Océan avait fui. Je le cherchai, je l'appelai vainement. Où était-il ? il avait disparu. 'A sa place, s'élé-

¹) Ἀρκοῦμαι νὰ ἀναφέρω ἐνταῦθα. ²) Ὁ Χείρων. ³) Μέλλω νὰ σοῦ εἶπω.
⁴) Προηγίθην αὐτῶν. ⁵) Τῶν ἤχουσῶν.

vait sur le roc une forêt de noirs sapins qui remplit mon cœur d'angoisse. Ces arbres monstrueux tendaient leurs bras immobiles et ils frissonnaient en semblant menacer. Je frissonnai comme eux car c'est la première fois que je les voyais. Cependant, j'osai m'approcher et me confier à leur ombre. Elle repandit en moi une paix que je n'avais jamais éprouvée. Je leur criai: D'où venez-vous? qui vous a fait ainsi trembler au moindre souffle? Ma voix se perdit dans le bruissement du feuillage.

Je parcourus la terre dans tous les sens¹ et je ne rencontrai personne, Pourtant, un jour et en m'égarant sous les noirs ombrages que le jour ne perceait pas encore, je trouvais les traces de pas sur la terre humide. Mon cœur hennit de joie. Bientôt, je m'aperçus que ses pas étaient les miens. Toujours errant, en quête de je ne sais quelle surprise, ne t'étonne pas si je revenais souvent sur le sentier que j'avais moi-même frayé².

Le soir vint, je rencontrai une armée d'immenses reptiles cuirassés³ qui se traînaient au bord d'un marécage. En me voyant, ils ouvrirent leur vaste mâchoire. Quelques-uns avaient des ailes membraneuses; ils en battirent les flots et prirent leur vol pour me poursuivre: Déjà, j'entendais le lourd clapotement de ces ailes qui n'étaient pas encore emplumées. Je me hâtai de fuir au galop. Le retentissement de mes quatre pieds sur le rocher les effraya. Ils retombèrent dans le marais livide, d'un vol oblique, comme celui de la chauve-souris.

Je pris alors, dans mon carquois, une de mes flèches divines, et ce fut la première qui fit résonner mon arc. Depuis ce moment, les reptiles apprirent à me connaître. Ils m'appelèrent leur roi mais je dédaignai de régner sur eux. Alors il me prièrent d'être leur dieu, et se mirent à m'adorer. Je méprisai leurs hymnes rampants⁴. Une chose m'inquiétait: savoir d'où ils étaient venus. Car j'avais assez visité la terre pour être sûr qu'ils n'y avaient pas toujours été. Maintenant, le moindre abîme résonnait de leurs coassements; je résolus d'épier la naissance de ces êtres, de manière à ne plus être surpris par l'apparition d'aucune créature nouvelle. Ce fut là ma pensée de chaque jour.

1) Καθ' ὅλας τὰς διευθύνσεις. 2) Ἐχάραξα (διὰ τῶν βημάτων μου). 3) Θωρακιστοὶ. 4) Χαίμερσις.

Debout au sommet de la montagne, ou couché sous les fougères qui étaient alors d'une prodigieuse grandeur et me couvraient tout entier, j'épiai le moindre bruit qui pût annoncer la venue d'une figure nouvelle dans le monde des monstres. Car j'avais le pressentiment que ce monde n'était pas achevé et que des hôtes inconnus ne tarderaient pas à surgir¹. Les années, les siècles se suivirent; ils ne purent rien sur moi. Seulement les troupeaux d'êtres dont j'étais le berger, m'échappaient, disparaissaient, un à un, en secret. A leur place venaient des successeurs, qui n'avaient presque rien de commun avec les premiers. Quoi que je fisse, il m'était impossible de saisir le moment où le changement s'accomplissait. A certains jours, je m'apercevais que les reptiles n'étaient plus les mêmes, qu'ils avaient perdu leurs ailes. Bien plus, là où étaient des êtres rampants la veille, je rencontrai le lendemain des êtres portés comme moi, sur leurs pieds. Comme moi, ils avaient des flancs haletants; comme moi, un vaste pectorail, où habitaient sans doute de divines pensées. Beaucoup aussi s'armèrent de griffes acérées, d'épaisses crinières, de vastes trompes, de dents nouvellement aiguës.

Je m'approchai d'eux et je leur demandai où ils avaient pris ces armes toutes neuves, et s'ils étaient de ma famille. Ils me répondirent par un sourd rugissement et se jetèrent sur moi pour me dévorer. J'eus peine à échapper à ces furieux, saisis de l'ivresse² des corybantes. Ils avaient bu quelque breuvage noir qui inspire la colère. Rentré dans ma caverne, la curiosité m'aiguillonna chaque jour davantage. Je me figurai que c'était pendant mon sommeil, que les êtres nouveaux entraient dans le monde. Sans doute, me disais-je, à peine j'ai fermé les yeux, il se glissent³ tout formés parmi les vivants. Je résolus de ne plus dormir ni jour ni nuit, que je n'eusse découvert le mystère. A la clarté des étoiles, je regardais l'immense mer, j'écoutais le bruit des forêts sonores. Rien ne décelait l'embûche⁴; quand venait l'aurore, presque toujours quelque créature nouvelle, inconnue, sortie du néant, terrible ou charmante, tigre ou antilope passait près de moi

¹) Να ἐπιφαίνονται, νὰ γεννῶνται. ²) Κυριευμένους ὑπὸ τῆς μέθης. ³) Εἰσδύουσι. ⁴) Οὐδὲν ἐφανέρωνε παγίδα ἀπάτην (ὡς πρὸς τὴν ἐμφάνισιν τῶν ὄντων).

pour me railler. Et les meilleurs, les oiseaux disaient de leurs voix mielleuses et moqueuses :

Vois, Chiron; dis-moi d'où je viens. Devine si tu peux. Ta science, ô sage, a-t-elle aussi des ailes ?

Enfin l'homme parut devant moi. Je reconnus ma figure, mon visage, la flamme de mes yeux. Ses lèvres s'entrouvrirent, je reconnus ma voix. Son front s'alluma ; je reconnus ma pensée.

Quoi donc ! Pendant mon sommeil m'avait il volé ma vie, mon être ; La ressemblance descendait jusq' à la ceinture ; au-dessous, tout différait. Pourquoi n'avait il pas volé aussi mes flancs, mes reins invincibles, mes pieds ailés que m'envient les éperviers ? Les avait-il dédaignés ? Je me comparais à lui et ne savais que passer de ce partage de moi-même. Par la tête nous étions égaux, mais par le corps qui de nous l'emporte¹⁾ ? Mon premier désir fut d'étouffer cette demi-image de moi-même avant son premier pas sur la terre. Je le saisis et l'emportai comme une proie ; puis, voyant combien il était faible d'esprit autant que de corps²⁾, j'eus pitié de lui. Je le pris dans mon antre, et lui donnai les premiers enseignements des centaures. Il était arrivé affamé ; je lui donnai la moelle des lions que je tuai pour le nourrir. Mange, lui dis-je, nous sommes frères, toi et moi. Car, sans doute, nous avons un même ancêtre qui nous a légué à tous deux les traits de son visage. En parlant ainsi, j'avais oublié la forme de mes pieds. Quoiqu' il ne sût pas encore parler, il jetait des cris caverneux qui me glaçait le cœur. Je compris à ces cris qu'il me prenait pour l'un des monstres qui l'avaient précédé. Il regardait fièrement mes longs membres velus et le sabot qui me sert de pied : lorsqu'il poussait son terrible ho ! ho ! j'imaginai qu'il voulait dire :

Toi ! mon frère ? vois donc, ô monstre, tes pieds, Va ! ta famille et parmi ceux qui broutent l'herbe sauvage ; moi j'appartiens aux dieux.

J'abaissai les yeux sur mon poitrail ; je me vis ou crus me voir pour la première fois. O douleur ! ô honte, la bête en moi me fit horrer. Le désespoir s'attacha à moi comme un taon à mes flancs. J'aurais voulu m'arracher à moi-même. Ah ! si j'avais pu oublier un moment le centaure

¹⁾ Πότερος; ὑπερέχει; ²⁾ Πόσον ἤτο ἀσθενής τὸν νοῦν καὶ τὸ σῶμα.

aux quatre pieds que j'emportais avec moi ! Caché à demi dans les herbes des forêts ou dans les plaines de l'Océan, j'essayai de me tromper moi-même¹. Mais non ! Revenu dans mon antre, je trouvais mon hôte. En le voyant, je sentais son mépris. Il acceptait mes dons sans m'aimer davantage; sa voix en me parlant était farouche comme s'il eût parlé à un lion familier; je lui tendis la main, il la repoussa. De grosses larmes coulaient de mes yeux et tombaient sur mon poitrail. Je pleurai de me sentir immortel². Cependant j'observai celui qui me traitait en bête de somme³. Toujours armé d'une hache de pierre, il parlait chaque matin en quête⁴ d'une proie. Une fois je le vis revenir, il tenait dans ses mains un crâne d'homme, dans lequel il allait⁵ boire du sang. Je renversai sa coupe et lui dis : Tu me méprises, moi, Chiron, le plus sage des êtres à cause de mes pieds rapides; cent fois, j'ai découvert en toi la cruauté du loup, la perfidie du serpent, la bassesse du reptile. Tu veux bien avoir tous les vices réunis qui grondent dans les animaux; malgré cela tu prétends n'avoir rien de commun avec eux ni avec moi. Je t'ai tendu la main, tu l'as repoussée. Quand je te verrai sans vice, je croirai que rien ne nous lie, toi et moi, ni dans le présent ni dans le passé; jusque-là n'espère pas m'abuser. En dépit de toi⁶, nous avons un même ancêtre. Il m'a légué ses pieds, il t'a légué son cœur et son âme de proie.

Ici le centaure s'interrompit; puis regardant Achille, il ajouta :

Souviens-toi, ô mon fils, de mes paroles, quand tu sentiras la colère monter à ton cœur. Tu sais maintenant pourquoi, en voyant cette perpétuelle succession d'êtres, de générations qui m'échappent et que je ne puis retenir, je m'ennuie d'être immortel. Crains de le⁷ devenir à ton tour. C'est le dernier conseil de ton maître Chiron.

A ces mots, il rentra en gémissant dans sa grotte; le jeune héros, aux pieds légers, s'élança au-devant⁸ des destinées inconnues qui l'attendaient sous les murailles de Troie.

1) Να απατήσω ἐγὼ ἑμαυτόν. 2) Ἐκλαιὼν διότι ἡσθάνομην ἀθάνατον. 3) Ὡς ὑποζύγιον. 4) Εἰς ἀναζήτησιν. 5) Ἦτον ἑτοίμος νά.. 6) Ἀκοντός σου (εἰς πείσμα σου). 7) Τοιοῦτος, δηλ. ἀθάνατος. 8) Εἰς προῦπάντησιν.



J. J. ROUSSEAU

J. J. ROUSSEAU. Ὁ Ἰωάννης Ἰάκωβος Ρουσσώ (Jean Jacques Rousseau) εἶς τῶν εὐγλωττοτέρων λογογράφων τῆς Γαλλίας κατὰ τὸν 18ον αἰῶνα, ἐγεννήθη ἐν Γενεύῃ τῆς Ἑλβετίας ἐκ πατρὸς ὄρολογοποιοῦ κατὰ τὰ 1712 καὶ ἀπέβιωσε πλησίον τῶν Παρισίων τῷ 1778. Ὁ βίος τοῦ Ρουσσώ, κατὰ τὴν νεότητά αὐτοῦ ὑπῆρξε λίαν παραγωγῆς, καὶ ἦτο ἐκδοτός εἰς πολλὰς καταχρήσεις, μετὰ ταῦτα ἀπογοητευθεὶς τῆς ἀνθρωπίνου κοινωνίας ἔζησε μακρὰν αὐτῆς συγγραφῶν τὰ ἔργα ἐκεῖνα ὧν ἡ ἐπιδρασις ὑπῆρξε τόσον μεγάλη ἐπὶ τῶν νέων φιλοσοφικῶν συστημάτων καὶ ἐπὶ τῶν ἠθῶν. Τὰ κυριώτερα τῶν συγγραμμάτων αὐτοῦ εἰσὶ: ἡ Κοινωνικὴ Συμβολή, ὁ Αἰμιύλιος, ἡ Νέα Ἑλοΐση, ὁ λόγος περὶ ἀρχῆς τῆς ἀνισότητος μεταξὺ τῶν ἀνθρώπων, αἱ Ἐξομολογήσεις του καὶ αἱ Ἐπιστολαί του.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE

LETTRE SUR LE SUICIDE

Jeune homme, un aveugle transport t'égaré: soit plus discret, ne conseille point en demandant conseil: j'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'âme ferme; je suis Anglais. Je sais mourir, car je sais vivre, souffrir en homme¹. J'ai vu la mort de près, et la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étais nécessaire: mon âme avait besoin de la tienne; tes soins pouvaient m'être utiles; ta raison pouvait m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie; si je ne m'en sers point, à qui t'en prends-tu²? Où est-elle? Qu'est-elle devenue? Que peux-tu faire? à quoi es-tu bon dans l'état où te voilà? quels services puis-je espérer de toi? Une douleur insensée te rend stupide et impitoyable: tu n'es pas un homme, tu n'es rien; et, si je ne regardais à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au-dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvais en toi du sens de la vérité³; tes sentiments étaient droits, tu pensais juste⁴, et je ne t'aimais pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnements de cette lettre dont tu parais si content? Un misérable et perpétuel sophisme, qui, dans l'égarément⁵ de la raison, marque celui de ton cœur, et que je ne daignerais pas même relever si je n'avais pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle, et la liberté de l'homme, tu ne penses pas,

1) Ὡς ἄνθρωπος. 2) Τίνα αἰτιάσαι; 3) Ὁρθόν λόγον, κρίσιν. 4) Ὁρθῶς. 5) Εἰς τὴν ἀποπλάνησιν.

sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard seulement pour vivre, souffrir et mourir? il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement sur ce point; après quoi nous reprendrons pied à pied¹ ta lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière² qui change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé³ d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres; et l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales entend qu'elles obligent tout le monde⁴, excepté lui. Encore un coup⁵, parlons de toi.

Il est donc permis selon toi, de cesser de vivre? La preuve en est singulière⁶, c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats: ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre; et dès que la violence de la passion l'emportera⁷ sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre? Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée⁸ avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Parle, que lui diras-tu? J'ai séduit une fille honnête; j'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie, pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité; tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, et tu dis: La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est ce donc à dire⁹ qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa

¹) Λέξιν πρὸς λέξιν. ²) Ἰδιαιτέρα περίστασις. ³) Ἀπηλλαγμένος, μὴ ἐπόγειος. ⁴) Νὰ ἦναι ὑπογεωμετρικὰ δι' ὅλους. ⁵) Καὶ πάλιν. ⁶) Παράδοξος. ⁷) Ὁ ἀπερισχόση. ⁸) Ἄν ἐξέτελεσες τὸ ἔργον τῆς ἡμέρας. ⁹) Σιμωναίει ἄρα τοῦτο.

nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde¹ qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? Penses-tu que je n'aie pas démêlé sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus ; garde au moins ton ancienne franchise, et dis ouvertement à ton ami : J'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcée² d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu sera consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections dérégées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons³. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes et passagères d'un être immortel et simple, s'effacent insensiblement et le laissent dans sa forme originelle que rien ne saurait changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, sont des douleurs peu durables qui ne s'enracinent jamais dans l'âme ; et l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je di-

¹) Δὲν ἀφορᾷ. ²) Ἴδού εἶμαι ἡναγκασμένος. ³) Ἔστω.

rai plus : je ne puis, croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérents que nos chagrins ; non-seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne, mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, et que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprirent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui ; car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, et le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison : il cesse d'être homme avant de mourir, et ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse et où son âme n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme¹, qui, pour vives qu'elles soient², portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie³ sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent : mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas⁴ de la constance et n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps ? Attends, et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront ? Vain sophisme de la douleur : bon mot⁵ sans raison, sans justesse, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère. Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser ? et quand la douleur aurait un charme qui

1) Ἀλλὰ τὸ αὐτὸ δὲν συμβαίνει ὡς πρὸς τὰς ὀδύνας τῆς ψυχῆς. 2) Ὅσον δριμύεις καὶ ἂν ᾖναι. 3) Αἱ ἐγχειρήσεις. 4) Περὶ πολλοῦ ποιεῖται. 5) Εὐφρολογία, χαριέντισμα.

nous ferait aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penses-y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudrait dire¹ qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination². Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire?

Ta mort ne fait de mal à personne! J'entends; mourir à nos dépens ne t'importe guère, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprises: n'en est-il point de plus chers encore qui t'obligent à te conserver? S'il est une personne au monde qui t'ait assez aimé pour ne vouloir³ pas te survivre, et à qui ton bonheur manque pour être heureuse, penses-tu ne lui rien devoir? Tes funestes desseins exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une âme rendue avec tant de peine à sa première innocence? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des blessures mal refermées? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde et à la vertu leur plus digne ornement? et si elle te survit, ne crains-tu point d'exciter dans son sein le remords, plus pesant à supporter que la vie? Ingrat ami, amant sans délicatesse, seras-tu toujours occupé de toi-même? Ne songeras-tu jamais qu'à tes peines? N'es-tu point sensible au bonheur de ce qui te fut cher? et ne saurais-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi?

Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille; et, parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout; et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières; la patrie à qui tu appartiens; les

¹) Θά ήτο τό αὐτό ὡς ἔαν ἔλεγες. ²) Νά παραβῆς τόν προορισμόν σου. ³) Ὡστε νά μή θελίγη.

malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien? Oh! l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger¹ parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des lois? Les lois, les lois, jeune homme! le sage les méprise-t-il? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison: tu ne balances² point à les violer pour sortir injustement de la vie, et tu demandes: Quel mal fais-je?

Tu veux t'autoriser par des exemples; tu m'oses nommer des Romains! Toi des Romains! il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres. Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré? et Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse? Homme petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi? Montre-moi la mesure commune de cette âme sublime et de la tienne. Téméraire, ah! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint et auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière, et honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis! et que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit³ de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge⁴! Regarde les beaux temps de la république, et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage prévint-il par sa mort les tourments qui l'attendaient? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux Fourches Caudines? Quel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite! Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir⁵? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte ni les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand

¹) Ἄρνεῖται νὰ καταταχθῆ στρατιώτης εἰς ξένον κράτος. ²) Δὲν διστάζεις. ³) Ὅτι ἐνόμιζον ἑαυτοὺς δικαιουμένους. ⁴) Εἰς βάρος, ἐπαχθής. ⁵) Καὶ διὰ τοὺς ὁποίους τὸ ἀποθνήσκειν ἦτο τι μικρὸν, δὲν ἦτο μεγάλη θυσία.

les lois furent anéanties, et que l'État fut en proie à des tyrans¹, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être²: ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre; ils n'avaient plus de patrie; ils étaient en droit de disposer d'eux, et de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante et à combattre pour les lois, ils moururent vertueux et grands comme ils avaient vécu; et leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom romain, afin qu'on ne vit dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu? qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité³? La faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs? et pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive; c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien⁴... je suis inutile au monde... Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?

Écoute-moi, jeune insensé: tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreur. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même: «Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir». Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord⁵ intimide: ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit; prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient⁶ aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs: tu n'es qu'un méchant.

¹) Ἐγένετο ἔρμαιον. ²) Νὰ παύσουν τοῦ νὰ ἦναι, δηλ. νὰ φρονέωσι ἑαυτούς. ³) Προτείνων τὸ ἀσημόν σου. ⁴) Δὲν ἔχω οὐδεμίαν ἀγέσιν. ⁵) Ἡ προσπελασίς μου, δηλ. οὐτινες φοβοῦνται νὰ μέ πλησιάσωσι. ⁶) Σὲ κρατεῖ, σὲ ἐμπόδιζε (ἀπὸ τοῦ νὰ αὐτοκτονήσης).

ΓΑΛΛΙΚΑ ΑΝΑΓΝΩΣΜΑΤΑ

ΤΟΜΟΣ ΤΡΙΤΟΣ

ΜΕΡΟΣ Β' — ΠΟΙΗΣΙΣ

CASIMIR DELAVIGNE

CASIMIR DELAVIGNE. Ὁ Κασμίρος Delavigne γεννηθεὶς κατὰ τὰ 1794 καὶ ἀποθανὼν τῷ 1845 κατέχει διακεκριμένην θέσιν μεταξὺ τῶν ποιητῶν τῆς Γαλλίας ἐν τῷ παρόντι αἰῶνι. Συνέγραψε ἐλεγεία, δράματα καὶ κωμῳδίας τινάς. Μεταξὺ δὲ τῶν διαφόρων ποιημάτων αὐτοῦ πρωτεύουσι ἡ μάχη τοῦ Βατερλώ, ἡ τῷ ἐνέπνευσαν τὰ δυστυχήματα τῆς πατρίδος του, καὶ τὰ Μεσσηνιακὰ (Messeniennes).

MESSÉNIENNES

A'.

LE JEUNE DIACRE OU LA GRÈCE CHRÉTIENNE

De Messène au cercueil fille¹ auguste et plaintive,
Muse des grands revers et des nobles douleurs.
Désertant ton berceau, tu pleuras nos malheurs² ;
Comme la Grèce alors la France était captive . . .
De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Reviens sur ton berceau, reviens verser des pleurs.

Entre le mont Évan³ et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron ;
Coron⁴, nom malheureux nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom,
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

1) Ἀποτείνει τὸν λόγον πρὸς τὴν μούσαν ἣτις ἔφαλλε τὰ δυστυχήματα τῆς Μεσσηνιαίας ἐπειδὴ καὶ αὐτὸς προτίθεται νὰ ψάλλῃ ὁμοία δεινὰ. 2) Πρόκειται περὶ τῶν πρώτων ἐλεγείων τοῦ ποιητοῦ τῶν ἀφορώντων εἰς τὰ δεινὰ τῆς Γαλλίας. 3) Ἐὐας λόφος πλησίον τῆς Σπάρτης. 4) Ὁ ποιητὴς συγχέει ἐνταῦθα τὴν Κορώνην μετὰ τῆς Κολωνίδος, καὶ τὸ μὲν ὄνομα Κορώνης δὲν εἶναι νέον, ἀλλ' οὕτως ὀνομάσθη ἐπὶ Ἐπαμεινώνδα ἢ ἀρχαία Αἴπεια, ἣ δὲ Κολωνίς ἦτο ἄλλη πόλις πλησίον τῆς Κορώνης.

Ces murs battus des eaux, à demi renversés
 Par le choc des boulets que Venise¹ a lancés,
 C'est Coron. Le croissant en dépeupla² l'enceinte ;
 Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
 Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux ?
 Du profane étendart qui chassa la croix sainte,
 Voyez vous, sur les tours, flotter, les crins³ mouvants !
 Entendez-vous, de loin la voix de l'infidèle ;
 Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents ?
 Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

Au bord de l'horizon le soleil suspendu
 Regarde cette plage, autrefois florissante,
 Comme un amant en deuil, qui, pleurant son amante,
 Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
 Et trouve, après la mort, sa beauté plus touchante⁴.
 Que cet astre, à regret, s'arrache à ses amours⁵ !
 Que la brise du soir est douce et parfumée !
 Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée !
 Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.

Qu'entends-je ? C'est le bruit de deux rames pareilles,
 Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
 Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
 Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
 Un jeune homme, un chrétien, glisse⁶ sur l'onde amère.
 Il remplit⁷ dans le temple un humble ministère :
 Ses soins parent l'autel ; debout sur les degrés,
 Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
 Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois ;
 Un luth, qui les remplace, a frémi⁸ sous ses doigts.

1) Διγίνεσεται τὴν ἄλωσιν τῆς Κορώνης ὑπὸ τῶν Ἑνετῶν. 2) Ἠρῆμισε. 3) Αἱ κυματίζουσαι τρίχες (ἐννοεῖ τὰς οὐράς τῶν ἵππων τὰς ὁποίας οἱ Τούρκοι εἶχον εἰς τὰς σημαίας των, τουρκ. τὰ τούγια). 4) Περιπαθεστερά. 5) Ἀποσπᾶται μετὰ λύπης ἀπὸ τὸν ἔρωτά του, δηλ. ἀπὸ τὴν Ἑλλάδα. 6) Ὀλισθαίνει, ἀντὶ πλέει ἐλαφρά. 7) Ἐκκληροῖ. 8) Ποιητ. ἀντὶ τοῦ α ῥεσonné ἤχησε.

Il chante . . . Ainsi chantaient David et les prophètes ;
Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'alcyon¹ gémit, au milieu des tempêtes :

«Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
«Pour vous chanter dans ma nacelle,
«Au bruit des vagues, chaque soir,
«J'accorde² ma lyre fidèle ;
«Et je pleure sur nos revers,
«Comme les Hébreux dans les fers,
«Quand Sion descendit du trône,
«Pleuraient au pied des saules verts,
«Près les fleuves de Babylone.

«Mais dans les fers, Seigneur, il pouvaient t'adorer ;
«Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes ;
«Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer ;
«Il leur était permis de confondre leurs larmes,
«Et je m'exile pour pleurer.

«Le ministre³ de ta colère
«Prive la veuve et l'orphelin
«Du dernier vêtement de lin
«Qui sert de voile⁴ à leur misère.
«De leurs mains il reprend encor,
«Comme un vol fait à son trésor,
«Un épi glané⁵ dans nos plaines ;
«Et nous ne buvons qu'à prix d'or⁶
«L'eau qui coule de nos fontaines.

«De l'or ! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil ;
«Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
«Et, de la jeune épouse écartant le linceul⁷,
«Arraché de son doigt la bague nuptiale,
«Qu'elle emporta dans le cercueil.

1) 'Αλκυόν, θαλάσσιον πτηνόν. 2) Τονίζω. 3) Υπουργός, εκτελεστής, έννοει τόν Τούρκον εκτελούντα τάς διαταγάς άς έδωκε ό Θεός έν τή όργή του. 4) Καλόππει την πενίαν των, δηλ. την γομνότητά των. 5) Σταχυολογηθέντα. 6) Πληρώνοντες αυτό διά χρυσού. 7) 'Ανοίγοντες τό σάβανον.

«O nature, ta voix si chère
 «S'éteint¹ dans l'horreur du danger;
 «Sans accourir pour le venger,
 «Le frère voit frapper son frère;
 «Aux tyrans qu'il n'attendait pas,
 «Le vieillard livre le repas
 «Qu'il a dressé² pour sa famille;
 «Et la mère, au bruit de leurs pas,
 «Maudit la beauté de sa fille.

«Le lévite est en proie³ à leur férocité;
 «Ils flétrissent la fleur de son adolescence,
 «Ou, si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,
 «Chaste victime, il tombe avec son innocence
 «Sous le bâton ensanglanté.

«Les rois, quand il faut nous défendre,
 «Sont avarés de leurs soldats.
 «Ils se disputent des États,
 «Des peuples, des cités en cendre;
 «Et tandis que, sous les couteaux,
 «Le sang chrétien, à longs ruisseaux⁴,
 «Inonde la terre où nous sommes:
 «Comme on partage des troupeaux,
 «Les rois se partagent des hommes.

«Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours,
 «A des indifférents parlent de nos misères,
 «Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours:
 «Et nous sommes chrétiens, et nous avons des frères,
 «Et nous expirons sans secours!

«L'oiseau des champs trouve un asile
 «Dans le nid qui fut son berceau,

1) Σδέγγνεται, χάνεται, δηλ. δὲν ἀκούεται πλέον. 2) Παρεσκευάσασε. 3) Γίνετα ἔρμαιον, θῦμα. 4) Ποταμηδόν.

«Le chevreuil sous un arbrisseau,
 «Dans un sillon le lièvre agile ;
 «Effrayé par un léger bruit,
 «Le ver qui serpente et s'enfuit
 «Sous l'herbe, ou la feuille qui tombe,
 «Échappe au pied qui le poursuit . . .
 «Notre asile à nous, c'est la tombe !

«Heureux qui meurt chrétien ! Grand Dieu ! leur cruauté
 «Veut convertir¹ les cœurs, par le glaive et les flammes,
 Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
 «Où de leur bouche d'or descendaient dans nos ames
 «L'espérance et la charité.

«Sur ce rivage, où des idoles
 «S'éleva l'autel réprouvé,
 «Ton culte pur s'est élevé
 «Des semences de leurs paroles.
 «Mais cet arbre, enfant des déserts,
 «Qui doit ombrager l'univers,
 «Fleurit pour nous sur des ruines,
 «Ne produit que des fruits amers,
 «Et meurt tranché dans ses racines.

«O Dieu ! la Grèce, libre en ses jours glorieux,
 «N'adorait pas encor la parole éternelle ;
 «Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux :
 «Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
 «Que Jupiter et ses faux dieux ?

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
 Un musulman se lève, il court, il est armé.
 Le turban du soldat sur son mousquet s'incline²,
 L'étincelle jaillit, le salpêtre³ a fumé,

¹) Νὰ μεταπέσωσι εἰς τὴν θρησκείαν των. ²) Διότι ὁ στρατιώτης ἔκλινε τὴν κεφαλὴν ἐπὶ τοῦ ὄπλου ὅπως σκοπέυσῃ. ³) Τὸ νίτρον ἀντί, ἡ πυρίτις.

L'air siffle, un cri s'entend... l'hymne pieux expire.
 Ce cri, qui l'a poussé? vient-il de ton esquif!
 Est-ce toi qui gémis, lévite? est-ce ta lyre
 Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?
 Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre;
 La barque, se perdant sous un épais brouillard,
 Et sans rame, et sans guide, errait comme au hasard;
 Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
 Du golfe avec terreur mesurant l'étendue¹,
 Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
 Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
 Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
 Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,
 Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.
 Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche...
 D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
 Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
 Veut crier... la menace expire dans sa bouche:
 Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'opprime enfin son cœur se lasse;
 Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs,
 Et regardant les cieus, seuls témoins de ses pleurs,
 Le long des flots² bruyants il murmure à voix basse:
 «Je t'attendais hier, je t'attendis longtemps;
 «Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends!»

B'.

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB³

En Europe! en Europe!—Espérez!—Plus d'espoir!
 «—Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde».

¹) Καταμετρῶν τὴν ἔκταίν. ²) Παρὰ τὰ κύματα ἀκολουθῶν δηλ. τὴν παραλίαν. ³) Τὸ πλήρωμα τοῦ Κολόμβου ἀπελπισθὲν διότι δὲν ἔβλεπε ἀκόμη τὴν γῆν μετὰ πολυχρόνιον θαλασσοπορίαν ἀπεφάσισε νὰ ἐπιστρέψῃ εἰς τὴν Εὐρώπην, ὑποχωρῆσαν ὅμως εἰς τὰς θερμὰς παρακλήσεις τοῦ Κολόμβου παρεχώρησε αὐτῷ τριήμερον προθεσμίαν ὕπως φθάσῃ εἰς Ἀμερικὴν.

Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
 Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
 Il marche, et des trois jours le premier jour à lui¹;
 Il marche, et l'horizon recule devant lui;
 Il marche, et le jour baisse². Avec l'azur de l'onde
 L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
 Il marche, il marche encore, et toujours, et la sonde³
 Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
 Sur la barre⁴ qui crie au milieu des ténèbres,
 Écoute du roulis le sourd mugissement,
 Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
 Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
 L'ardente croix du Sud⁵ épouvante ses yeux.
 Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
 Blanchit le pavillon de sa douce clarté:
 «Colomb, voici le jour! le jour vient de renaître!
 «—Le jour! et que vois-tu?—Je vois l'immensité».

Qu'importe? il est tranquille... Ah! l'avez-vous pensé?
 Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente⁶,
 Comptez les battements de ce cœur oppressé,
 Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente;
 Ce cœur qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
 Se gonfle de plaisir, se brise de douleur;
 Vous comprendrez alors que durant ces journées
 Il vivait, pour souffrir, des siècles par momens.
 Vous direz: ces trois jours dévorent des années,
 Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourments⁷!

Oh! qui peindra jamais cet ennui dévorant,
 Ces extases d'espoir ces fureurs solitaires,
 D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend?
 Fou sublime⁸, insulté par des sages vulgaires!

¹ "Ελαμψε, ἐπεφάνη. ² Κλίνει. ³ Καταπειρατήρ (σκανδάλη). ⁴ ὁ οἶαξ τοῦ πηδαλίου (κ. τὸ διάκι τοῦ τιμονιοῦ). ⁵ Ἀστερισμός ἐν τῷ δυτικῷ ἡμισφαιρίῳ. ⁶ "Ὁ ἄνθρωπος ἡ δόξα τοῦ σοῦ ἐμβάλλει ἐπιθυμίαν. ⁷ Παραβαλλομένη πρὸς τὰς θλίψεις τοῦ. ⁸ "Ἐξοχος παράφρων.

Tu le fus¹, Galilée! Ah! meurs . . . Infortuné,
 A quel horrible effort n'es-tu pas condamné,
 Quand, pâle, et d'une voix que la douleur altère,
 Tu démens tes travaux, ta raison et tes sens,
 Le soleil qui t'écoute, et la terre, la terre,
 Que tu sens se mouvoir sous tes pieds frémissants²!

Le second jour a fui. Que fait Colomb? il dort;
 La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
 «Périra-t-il? aux voix;—la mort!—la mort!—la mort!
 Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire».
 Les ingrats! quoi! demain il aura pour tombeau
 Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,
 Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
 Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
 Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
 L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard³!

Il rêve: comme un voile étendu sur les mers,
 L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
 Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
 De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
 Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor!
 L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or.
 Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
 Tu t'ecrisais, Colomb: «Cette terre est mon bien!
 Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
 O douleur! et d'un nom qui n'était pas le tien⁴!

Regarde: les vois-tu, la foudre dans les mains,
 Vois-tu ces Espagnols altérés de carnage⁵
 Effacer, en courant, du nombre des humains
 Le peuple désarmé qui couvre ce rivage?

1) Τό το αναφέρεται εις την λέξιν σου δηλ. ὑπῆρξας παράφρων. 2) Ὑπαινίσσεται τόν Γαλιλαῖον ἠναγκασθέντα νά ἀρνηθῆ τās περὶ κινήσεως τῆς γῆς δοξασίας αὐτοῦ. 3) Δηλ. θά ἐγένετο μέγας ἀνὴρ ἂν ἔζη ἀκόμη μίαν ἡμέραν. 4) Δηλ. τὸ ὀνομά σου δὲν ἐδόθη εις τὴν γῆν ἣν ἀνεκάλυψας. 5) Διψῶντας αἶμα.

Vois le palais en feu, les temples s'écroulant,
 Le cacique¹ étendu sur ce brasier brûlant ;
 Vois le saint crucifix, dont un prêtre inflexible
 Menace les vaincus au sortir du combat,
 S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible
 Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

La terre c'est émue; elle s'ouvre : descends !
 Des peuples engloutis dans ses gouffres respirent²,
 Captifs privés du jour dont les bras languissants
 Tombent lassés sur l'or des rochers qu'ils déchirent ;
 Cadavres animés, poussant des cris confus
 Vers ce divin soleil qu'ils ne reverront plus.
 S'agitant, se heurtant dans ces vapeurs impures,
 Pour fuir par le travail le fouet qui les poursuit,
 Et qu'une longue mort traîne dans les tortures
 De cette nuit d'horreur à l'éternelle nuit.

Cet or, fruit douloureux de leur captivité,
 Par le crime obtenu pour enfanter le crime,
 Va servir d'un tyran la sombre cruauté,
 Et peser sur le joug des sujets qu'il opprime.
 Pour corrompre un ministre, enrichir un flatteur,
 Payer l'injuste arrêt d'un noir inquisiteur,
 Par cent chemins honteux du trésor d'un seul homme
 Il s'échappe, et, passant de bourreaux en bourreaux,
 Va s'engloutir enfin dans le trésor de Rome,
 Qui leur vend ses pardons au bord de leurs tombeaux.

De l'or ! tout pour de l'or ! les peuples débordés,
 Dont ce monde éveilla l'avarice endormie,
 Répandent dans ses champs, de leur foule inondés,
 L'écume des humains que l'Europe à vomie.
 Toi seul l'as dévasté ce continent désert
 Que tu semblais créer quand tu l'as découvert ;

¹) Κάσικος, προσηγορία τῶν ἀρχαίων ἰθαγενῶν βασιλέων τῆς Ἀμερικής. ²) Ἐννοεῖ τοὺς δυστυχεῖς ἰθαγενεῖς τοὺς ἐργαζομένους διὰ τῆς βίας εἰς τὰ μεταλλεία.

Et des¹ monceaux de cendre entassés sur la rive,
Des gouffres souterrains où l'on meurt lentement,
Des ossements blanchis, sort une voix plaintive
Qui pousse vers toi seul un long gémissement.

Par son rêve oppressé, Colomb, les bras tendus,
De sa couche brûlante écartait² cette image.
Elle décroît, s'efface, et ses traits confondus
Se dissipent dans l'air comme un léger nuage.
Tout change: il voit au Nord un empire naissant
Sortir de ces débris fécondés par le sang:
Ses enfants opprimés s'arment, au cri de guerre³,
Du soc dont le tranchant sillonna leurs guérets,
Et du fer créateur qui dans leurs mains naguère⁴
Transformait en cités de sauvages forêts.

Ils ont crié victoire; ils montrent Washington⁵,
Et Colomb reconnaît le héros véritable.
O vieux Cincinnatus, inflexible Caton,
Votre antique vertu n'est donc pas une fable!
Il a fait concevoir à nos cœurs corrompus
Cette étrange grandeur qu'ils ne comprenaient plus.
Un sage auprès de lui dans le conseil prend place,
Et, non moins révééré sous des traits différents,
Il gouverne, il découvre, et par sa double audace
Ravit la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans⁶

Mais pourquoi, ce concours ces transports, ces clameurs?
Quel monarque ou quel Dieu sur ce bord va descendre?
Un guerrier citoyen⁷ foule, en versant des pleurs,
Le sol républicain que jeune il vint défendre.
De respect et d'amour il marche environné;
Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné;
Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,

1) Έκ τῶν. 2) Ἀπεμάκρυνε. 3) Ἀκούοντες τὴν φωνὴν τοῦ πολέμου. 4) Πρὸ ὀλίγου. 5) ὁ ἀρχηγὸς τῆς ἐπαναστάσεως τῶν Ἀμερικανῶν κατὰ τῶν Ἀγγλων. 6) Ὁ Φραγκλῖνος. 7) Ἐννοεῖ τὸν στρατηγὸν Lafayette τὸν πολεμήσαντα ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας τῶν Ἀμερικανῶν.

Pour la liberté sainte a toujours combattu.
Et le peuple incliné dont il reçoit l'hommage
Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

Oh ! combien cet empire a pris un noble essor¹
Depuis les jeux sanglants de sa virile enfance !
Quel avenir l'attend et se révèle encor
Dans la maturité de son adolescence !
Ne cherchant de lauriers que ceux qu'il doit cueillir,
Incorruptible et juste, il grandit sans vieillir,
Se joue avec les mers qu'il couvre de ses voiles,
Et montre, en souriant, aux léopards bannis²,
Son pavillon d'azur, où deux fois douze étoiles
Sont l'emblème flottant de ses peuples unis.

L'héroïque leçon qu'il offre aux opprimés
Sous les feux du Midi produit l'indépendance :
D'autres républicains, contre l'Espagne armés,
En nommant Bolivar³ chantent leur délivrance.
Tel un jeune palmier, pour féconder ses sœurs,
Fleurit et livre aux vents ses parfums voyageurs :
Tel ce naissant empire ; et l'exemple qu'il donne,
Répand autour de lui comme un parfum sacré,
Qui vers les bords voisins s'exhale et les couronne
Des immortelles fleurs dont lui-même est paré.

« O Liberté, dit-il, sors de ce doux sommeil
« Qu'à l'ombre de mes lois tu goûtes sur ces rives,
« Et que pour s'affranchir l'Europe à ton réveil
« Secoue, en m'appellant, ses mains longtemps captives !
« D'un regard de tes yeux réchauffe ces cœurs froids,
« De tout pouvoir injuste éternelle ennemie,
« Va donc, fille du ciel, va par-delà les mers,

1) Πτῆσις, ἐνταῦθα ἀνάπτυξις. 2) Ἐννοεῖ τοὺς Ἄγγλους ὡς ἔχοντας εἰς τὴν σημαίαν των ὡς ἔμβλημα τρεῖς λεοπαρδάλεις. 3) Ἀρχηγὸς τῆς κατὰ τῶν Ἰσπανῶν ἐπαναστάσεως, ὡς πρῶτος πρόεδρος τῆς μετὰ ταῦτα Δημοκρατίας τῆς Βολιβίας τῆς οὕτω ὀνομασθείσης ἐκ τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ.

«Va, toi qu'ils croyaient morte et qui n'es qu'endormie,
«Briser les fers rouillés de leur vieil univers!»

Colomb se ranimait à cette noble voix.
Terre! s'écria-t-on, terre! terre!... il s'éveille;
Il court: oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre!... ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand¹, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah! c'était peu!... que reçoit-il? des fers.

ROUGET DE L'ISLE

ROUGET DE L'ISLE. Ὁ Κλαύδιος Ἰωσήφ Rouget de l'Isle ἀξιωματικός τοῦ μηχανικοῦ γεννηθεὶς κατὰ τὸ 1760 καὶ ἀποθανὼν τὸ 1836 συνέταξε τὸ ὑψι-
λὸν ἐκεῖνο ᾄσμα τὸ γνωστὸν ὑπὸ τὸ ὄνομα Μαρσαλιώτης la Marseillaise διότι πρῶ-
τον ἐψάλλη ἐν Μαρσαλίᾳ ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν ἔγραψε μὲν καὶ ἄλλα μικρὰ ποιή-
ματα πλὴν τὴν φήμην του ὅλην ὀφείλει εἰς τὸ πολύχροτον ῥηθὲν ᾄσμα ὅπερ καὶ
ἔπεται.

LA MARSEILLAISE

Allons, enfants de la patrie!
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé,
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats!
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils, nos compagnes!
Aux armes citoyens!
Formez vos bataillons!
Marchons, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons².

¹) Ὁ βασιλεὺς τῆς Ἀραγωνίας· γνωστὸν ὅτι ὁ Κολόμβος ἐπεχείρησε τὴν με-
γάλην πρὸς ἀνακάλυψιν τῆς Ἀμερικῆς θαλασσοπορίαν του, δαπάνη τοῦ Φερδι-
νάνδου. ²) Ποίηση τὰς ἀυλακῆς μας ἀντὶ τοῦ ἀγροῦς μας.

Que veut cette horde d'esclaves
 Contre nous en vain conjurés ?
 Pour qui ces ignobles entraves,
 Ces fers dès longtemps préparés ?
 Français, pour nous, ah quel outrage
 Quels transports il doit exciter !
 C'est nous qu'on ose méditer
 De rendre à l'antique esclavage.
 Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans ! et vous perfides¹ !
 L'opprobre de tous les partis ;
 Tremblez ! vos projets parricides
 Vont enfin recevoir leur prix.
 Tout est soldat pour vous combattre :
 S'ils tombent nos jeunes héros,
 La terre en produit de nouveaux
 Contre vous tous prêts à se battre.
 Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,
 Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
 Liberté, liberté chérie,
 Combats avec tes défenseurs.
 Sous nos drapeaux que la victoire
 Accoure à tes mâles accents² ;
 Que tes ennemis expirants
 Voient ton triomphe et notre gloire.
 Aux armes etc.

Que l'amitié, que la patrie,
 Fassent l'objet de tous nos vœux,
 Ayons toujours l'âme remplie
 Des feux qu'il inspirent tous deux ;
 Soyons unis, tout est possible,
 Nos vils ennemis tomberont,
 Alors les Français cesseront

¹) Αποτείνεται πρὸς τοὺς προσκαλέσαντας τοὺς ξένους νὰ εἰσβάλωσι εἰς τὴν Γαλλίαν. ²) Εἰς τοὺς ἀρρενωποὺς ἡγχοὺς σου.

De chanter¹ ce refrain terrible²:
Aux armes, etc.

ANDRÉ CHÉNIER

ANDRÉ CHÉNIER. Ὁ Ἀνδρέας Σενιέρος (André Chenier) ἐγεννήθη ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐκ πατρὸς γάλλου καὶ μητρὸς Ἑλληνίδος κατὰ τὸ 1762, ἀπεκεφαλίσθη δὲ ἐπὶ τῆς γαλλικῆς ἐπαναστάσεως τῷ 1794. Καίτοι ἀποθανὼν εἰς τὴν ἀρχὴν σχεδὸν τοῦ ποιητικοῦ σταδίου του ὑπῆρξε ὅμως εἰς τῶν καλλίστων γάλλων ποιητῶν τὰ δὲ ποιήματα αὐτοῦ διακρίνονται διὰ τὸ λυρικὸν ὕφος καὶ τὴν ἐπεξεργασίαν τῶν στίχων.

A'.

LA JEUNE CAPTIVE

«L'épi naissant³ mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore⁴;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui⁵,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde⁶ habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance:
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes-du ciel
Philomèle⁷ chante et s'élançe.

1) Ἐὰ παύσουσιν ἄδοντες. 2) Τὴν φοβερὰν ταύτην ἐπιρῶδη. 3) Ἀρτιγενής. 4) Δηλ. τὴν δρόσον. 5) Ὅσῃν ταραχὴν καὶ θλίψιν καὶ ἂν ἔχη ἡ παροῦσα ὥρα (ἐποχή). 6) Ἡ γόνιμος ἀπάτη. Ἐννοεῖ ὅτι τὰ πάντα τῆ φαίνονται ὥρατα εἰς τὸν κόσμον. 7) Ἡ Φιλομήλα ἀντὶ τῆ χειλιδῶν.

Est-ce à moi de mourir¹ ? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie.
 Ma bienvenue² au jour me rit dans tous les yeux³ ;
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux⁴ qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
 Et comme le soleil, de saison en saison⁵,
 Je veux achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
 Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
 Le pâle désespoir dévore.
 Pour moi Palès encore a des asiles verts,
 Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
 Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune captive ;
 Et secouant le joug de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliais les accents⁶
 De sa bouche aimable et naïve.

1) Πρέπει ἐγὼ ν'ἀποθάνω ; 2) Τὸ καλῶς ἦλθες. 3) Δηλ. ἐκ τῆς ἐκφράσεως τῆς χαρᾶς ἦν βλέπω εἰς ὄλους τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐννοῶ ὅτι μὲ βλέπουσι ἅπαντες μετ'εὐχαριστήσεως ὅταν ἐξυπνώ. 4) Ἐννοεῖ τὰ ἔτη αὐτῆς. 5) Ἀπὸ ὥρας εἰς ὥραν (τοῦ ἔτους) 6) Δηλ. ἐστιχοῦργον ὅσα ἔλεγε ἐκείνη.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
 Feront à quelque amant des loisirs studieux
 Chercher quelle fut cette belle :
 La grâce décorait son front et ses discours,
 Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
 Ceux qui les passeront près d'elle.

B.

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés !
 Oiseaux chers à Téthys ; doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu¹, Mytro, la jeune Tarentine !
 Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
 Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
 Devaient la reconduire au seuil² de son amant.
 Une clef vigilante a, pour cette journée,
 Sous le cèdre³ enfermé sa robe d'hyménée,
 Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
 Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
 Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
 L'enveloppe : étonnée et loin dès matelots,
 Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
 Son beau corps a roulé sous la vague marine.
 Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
 Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
 Par son ordre bientôt les belle Néréides
 S'élèvent au-dessus des demeures humides,

1) Ἀντὶ ἐκείνης ἡ ἀρχὴ οὐκ ἔστι πλέον. 2) Εἰς τὴν οἰκίαν. 3) Ἐντὸς κλειδοκράνου ἐκ κλειδοκράνου ξύλου.

Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein en trainant un long deuil.
Répétèrent, Hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

A. BARBIER

A. BARBIER. Ὁ Ἀγγιστὸς Barbier γεννηθεὶς τῷ 1805 ἀπέθανε τῷ 1880. Μόνον διὰ τῶν περιφήμων αὐτοῦ Ἰάμβων ἐγένετο γνωστός καὶ κατέλαβε διακεκριμένην θέσιν μεταξὺ τῶν σατυρικῶν ποιητῶν τῆς Γαλλίας, διότι ἔγραψε μὲν καὶ ἄλλα τινὰ ἀλλὰ οὐδεμιᾶς σχεδὸν ἀξίας ἀπέναντι τῶν Ἰάμβων αὐτοῦ. Ὁ Barbier ἦτο καὶ μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας.

I A M B E S

L'IDOLE¹

I

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain ;
Allons, à large pelle², à grands bras plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain :
Donne force pâture à l'avidie fournaise ;
Car pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut le palais en feu.
C'est bien, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,

¹) Ἐννοεῖ τὸ ἐκ χαλκοῦ ἄγαλμα Ναπολέοντος τοῦ Α'. ²) Μὲ πλατὺ πτύον.

Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence,
 Chaque lingot se prend au flanc;
 Et ce ne sont que bonds, rugissements, délire,
 Cuivre sur plomb et plomb sur fer;
 Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
 Comme des damnés en enfer.
 Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
 La fournaise fume et s'éteint,
 L'airain bouillonne à flots; chauffeur, ouvre la porte
 Et laisse passer le hautain!
 O fleuve impétueux! mugis et prends ta course,
 Sors de ta loge, et d'un élan,
 D'un seul bond¹ lance-toi comme un flot de la source,
 Comme une flamme du volcan!
 La terre ouvre son sein à tes vagues de lave;
 Précipite en bloc² ta fureur,
 Dans le moule profond, bronze descends esclave,
 Tu vas remonter empereur.

II

Encor Napoléon! encor sa grande image!
 Ah! que³ ce rude et dur guerrier
 Nous a coûté de sang, de larmes et d'outrage
 Pour quelques rameaux de laurier!
 Ce fut un triste jour pour la France abattue,
 Quand du haut de son piédestal,
 Comme un voleur honteux, son antique statue
 Pendit sous un chanvre⁴ brutal.
 Alors on vit au pied de la haute colonne,
 Courbé sur un câble grinçant,
 L'étranger, au long bruit d'un hourra monotone,
 Ébranler le bronze puissant;
 Et quand sous mille efforts, la tête la première,
 Le bloc superbe et souverain
 Précipita sa chute, et sur la froide pierre
 Roula son cadavre d'airain;

¹) Διὰ ἐνός πηδήματος. ²) σιωρηθόν. ³) Πόσον. ⁴) Ἡ κάρνασις ἐνταῦθα ποιητ. ἀντὶ corde στρονίου.

Le Hun, Le Hun stupide, à la peau sale et rance,
 L'œil plein d'une basse fureur,
 Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
 Traîna le front de l'empereur.
 Ah! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle
 Ce jour pèse comme un remord;
 Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
 Qui ne s'en va qu'avec la mort.
 J'ai vu l'invasion¹ à l'ombre de nos marbres
 Entasser ses lourds chariots;
 Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
 Pour la jeter à ses chevaux;
 J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
 Jusqu'au sang nous meurtrir la chair,
 Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
 S'en venir respirer notre air;
 J'ai vu, jeune Français, ignobles libertines,
 Nos femmes, belles d'impudeur,
 Aux regards d'un Cosaque étaler leurs poitrines,
 Et s'enivrer de son odeur:
 Eh bien! dans tous ces jours d'abaissement, de peine²,
 Pour tous ces outrages sans nom,
 Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine...
 Sois maudit, ô Napoléon!

III

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle
 Au grand soleil de messidor³!
 C'était une cavale indomptable, et rebelle,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or;
 Une jument sauvage à la croupe rustique,
 Fumante encor du sang des rois,

¹) Την εισβολήν, ἀντί τοῦ εἰσβάλλοντος λαοῦς. ²) Ταπεινώσεις καὶ θλίψεις.
³) Ὁ δέκατος μὲν τοῦ μηνολογίου τῆς γαλλ. ἐπαναστάσεως ὁ θεριότης, αἰνίσσεται τὸν μῆνα καθ' ὃν ὁ Ναπολεὼν κατήργησε τὴν δημοκρατίαν.

Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
 Libre pour la première fois.
 Jamais aucune main n'avait passé sur elle
 Pour la flétrir et l'outrager:
 Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
 Et le harnais de l'étranger;
 Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
 L'œil haut, la croupe en mouvement,
 Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
 Du bruit de son hennissement.
 Tu parus, et sitôt que tu vis son allure¹,
 Ses reins si souples et dispos,
 Dompteur audacieux, tu pris sa chevelure,
 Tu montas botté sur son dos.
 Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
 La poudre, les tambours battants,
 Pour champ de cours², alors tu lui donnas la terre
 Et des combats pour passe-temps³:
 Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes;
 Toujours l'air, toujours le travail,
 Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
 Toujours du sang jusqu'au poitrail.
 Quinze ans son dur sabot⁴ dans sa course rapide,
 Broya les générations;
 Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride⁵,
 Sur le ventre des nations;
 Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
 D'aller sans user son chemin,
 De pétrir l'univers, et comme une poussière
 De soulever le genre humain;
 Le jarrets épuisés, haletante, sans force
 Et fléchissant à chaque pas,
 Elle demanda grâce à son cavalier corse;
 Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!

1) Βάδισμα. 2) Ως χώρον δρόμου. 3) Ως διασκέδασι. 4) Ποδόνηγον τετρα-
 πύδων τινών και είδος ξυλοπεδίου (ξυλοπάπουσα) των χωρικών. 5) Από βυτήρος.

Tu la pressas plus fort de¹ ta cuisse nerveuse ;
 Pour étouffer ses cris ardents,
 Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
 De fureur tu brisas ses dents ;
 Elle se releva : mais un jour de bataille,
 Ne pouvant plus mordre ses freins,
 Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
 Et du coup² te cassa les reins.

IV

Maintenant tu renais de ta chute profonde :
 Pareil à l'aigle radieux,
 Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
 Ton image remonte aux cieux.
 Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
 Cet usurpateur effronté,
 Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône,
 La gorge de la Liberté ;
 Ce triste et vieux forçat³ de la Sainte-Alliance⁴
 Qui mourut sur un noir rocher,
 Trainant comme un boulet l'image de la France
 Sous le bâton de l'étranger ;
 Non, non, Napoléon, n'est plus souillé de fanges ;
 Grâce aux flatteurs mélodieux,
 Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
 César est mis au rang des dieux.
 Son image reluit à toutes les murailles ;
 Son nom dans tous les carrefours
 Résonne incessamment, comme au fort des batailles
 Il résonnait sur les tambours.
 Puis de ces hauts quartiers où le peuple foisonne⁵,
 Paris, comme un vieux pèlerin,
 Redescend tous les jours au pied de la colonne
 Abaisser son front souverain.

1) Διά. 2) Καί μέ τήν πτώσιν της. 3) Δεσμώτης. 4) Ούτω ἐκλήθη ἡ κατά τοῦ
 Ναπολέοντος τοῦ μεγάλου συμμαχία τῆς Αὐστρίας, Γερμανίας καί Ῥωσίας.
 5) Ἐνθα ὁ λαός πλῆθει.

Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
 Inondant de bouquets de fleurs
 Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
 Ce bronze grandi sous leurs pleurs ;
 En veste d'ouvrier dans son ivresse folle,
 Au bruit du fifre et du clairon,
 Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole
 Autour du grand Napoléon.

V

Ainsi, passez, passez, monarques débonnaires,
 Doux pasteurs de l'humanité ;
 Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires
 Sans reflet d'immortalité !
 Du peuple vainement vous alléger la chaîne ;
 Vainement, tranquille troupeau,
 Le peuple sur vos pas sans sueur et sans peine
 S'achemine vers le tombeau :
 Sitôt qu'à son déclin voret astre tutélaire
 Épanche son dernier rayon,
 Votre nom qui s'éteint sur le flot populaire
 Trace à peine un léger sillon.
 Passez, passez, pour vous point de haute statue :
 Le peuple perdra votre nom ;
 Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
 Avec le sabre ou le canon ;
 Il n'aime que le bras qui dans des champs humides
 Par milliers fait pourrir ses os¹ ;
 Il aime qui lui fait bâtir des Pyramides,
 Porter des pierres sur le dos.
 Passez ! le peuple, c'est² la fille de taverne,
 La fille buvant du vin bleu³,
 Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,
 Un corps de fer, un œil de feu,

¹) Δηλ. ὅστις πολεμῶν ἀπαύστως ἀφίνει τὰ ὀστέα τῶν στρατιωτῶν νὰ σήκωνται ἐπὶ τῆς γῆς. ²) Εἶναι ἄριστος πρὸς. ³) Ὁ κοινὸς οἶνος.

Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,
 N'a d'amour chaud et libertin
 Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille
 Depuis le soir jusqu'au matin.

 BOILEAU

BOILEAU. Ὁ Νικόλαος Βοαλό Δεσπρὸ (Nicolas Boileau Despréaux) ἐγεννήθη κατὰ τὰ 1636 καὶ ἀπέθανε τῷ 1711. Ὁ διασημώτατος οὗτος σατυρικός καὶ κριτικός ποιητὴς ἠναγκάσθη κατ' ἄρχας ὑπὸ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ νὰ σπουδάσῃ τὰ νομικά, ἀλλὰ ταχέως ἐγκατέλειψε ταῦτα, καὶ παρεδόθη ἀποκλειστικῶς εἰς τὴν ἀκατάσχετον κλίσιν ἣν παιδίσθεν εἶχε πρὸς τὴν ποίησιν. Συνέγραψε σατύρας, ᾠδὰς, τὴν ποιητικὴν τέχνην ἢ Art poétique τὸ Ἀναλόγιον (le Lutrin) διαφόρους ποιήσεις καὶ ἔργα περὶ αὐτῶν. Ὁ Boileau θαυμάζεται ἰδίως διὰ τὴν χάριν τῆς λέξεως καὶ τὴν μεγάλην ἐπιφερασίαν τῶν στίχων.

A.

SATYRES

 AU MARQUIS DE DANGEAU

LA NOBLESSE

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
 Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
 Un homme issu¹ d'un sang fécond en demi-dieux²
 Suit comme toi, la trace où marchaient ses aïeux.
 Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la noblesse
 N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
 Se pare insolemment du mérite d'autrui,
 Et me vante³ un honneur qui ne vient pas de lui.
 Je veux⁴ que la valeur de ses aïeux antiques
 Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques.

¹) Καταγόμενος. ²) Ἡμίθεοι, ἐννοεῖ μεγάλους ἄνδρας, ἥρωας. ³) Καὶ μοὶ ἐκθειάζει. ⁴) Συμφωνῶ, παραδέχομαι ὅτι...

Et que¹ l'un des Capets², pour honorer leur nom,
 Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson.
 Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
 Si de tant de héros célèbres dans l'histoire
 Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
 Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers,
 Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,
 Son cœur dément en lui sa superbe origine,
 Et n'ayant rien de grand qu'une sottise fierté,
 S'endort dans une lâche et molle oisiveté ?
 Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
 Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
 On dirait que le ciel est soumis à sa loi,
 Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.
 Enivré de lui-même, il croit, dans sa folie,
 Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
 Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager³
 Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger :
 Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,
 Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?
 On fait cas d'un coursier, qui fier et plein de cœur,
 Fait paraître⁴ en courant sa bouillante vigueur ;
 Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière
 S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
 Mais la postérité d'Alfane et de Bayard⁵
 Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
 Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
 Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
 Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
 Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
 On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :

¹) Καὶ ὅτι. ²) Βασιλικὸς οἶκος τῆς Γαλλίας ἔχων ὡς οἰκόσημον τρεῖς λείρια (κρίνουσ). ³) Νὰ φεισθῆ αὐτοῦ. ⁴) Δεικνύει. ⁵) Ὄνόματα ἑπικων διακρίθέντων εἰς τὸν δρόμον ἢ εἰς τὰς μάχας.

La vertu d'un cœur noble est la marque certaine,
 Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
 Montrez nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
 Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
 Respectez-vous les lois! fuyez-vous l'injustice?
 Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
 Et dormir en plein clamp le harnois¹ sur le dos?
 Je vous connais pour noble à ces illustres marques.
 Alors soyez issu des plus fameux monarques,
 Venez de mille aïeux; et, si ce n'est assez,
 Feuillotez à loisir tous les siècles passés.
 Voyez de quel guerrier il vous plait de descendre;
 Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.
 En vain un faux censeur voudrait vous démentir,
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
 Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne²,
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
 Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
 Sont autant de témoins qui parlent contre vous,
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
 Ne sert plus que de jour³ à votre ignominie.
 En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
 Vous dormez à l'abri de ces noms révéérés:
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères:
 Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères;
 Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur.
 Un traître, un scélerat, un perfide, un menteur,
 Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
 Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.
 Je m'emporte⁴ peut-être, et ma muse en fureur
 Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur;
 Il faut avec les grands un peu de retenue:
 Eh bien! je m'adoucis. Votre race est connue,
 Depuis quand! Répondez. Depuis mille ans entiers,
 Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers⁵;

¹) Πανοπλία ποιητ. λεξ. ²) 'Αλλά και ἂν κατάγασθε ἀπ' εὐθείας ἐκ τοῦ 'Ηρακλέους. ³) Χρησιμεῖται μόνον εἰς τὸ φαίνεται καλλίτερα ἢ αἰσχρόνη σας. ⁴) Παραφέρομαι ὀργίζομαι. ⁵) Βαθμὸς καταγωγῆς γένους πατρῶθεν ἢ μητρῶθεν.

C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires ;
 Tous les livres sont pleins des titres de vos pères ;
 Leurs noms sont échappés du naufrage du temps.
 Que maudit soit le jour où cette vanité
 Vint ici de nos mœurs souiller la pureté ?
 Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
 Chacun mettait sa gloire¹ en sa seule innocence.
 Chacun vivait content, et sous d'égaux lois,
 Le mérite y faisait la noblesse et les rois ;
 Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
 Un héros de soi-même empruntait tout son lustre.
 Mais enfin par le temps le mérite avili
 Vit l'honneur en roture, et le vie ennobli ;
 Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa faiblesse,
 Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.
 De là vinrent en foule et marquis et barons :
 Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
 Aussitôt maint esprit fécond en rêveries
 Inventa le blason avec les armoiries ;
 De ces termes obscurs fit un langage à part,
 Composa tous ces mots de cimier et d'écart,
 De pal, de contre-pal, de lambel et de fasce²,
 De tout ce que Segouin³ dans son mercure entasse.
 Une vaine folie enivrant la raison,
 L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.
 Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,
 Il fallut étaler le luxe et la dépense ;
 Il fallut habiter un superbe palais,
 Faire par les couleurs distinguer ses valets,
 Et trainant en tous lieux de pompeux équipages,

1) 'Εθεώρει δόξαν του. 2) Όροι τῆς ἐπιστήμης τῶν οἰκοσήμων. 3) Συγγραφεὺς τοῦ Mecure armorial συγγράμματος πραγματισμομένου περὶ οἰκοσήμων.

Le duc et le marquis se reconnurent aux pages¹
 Bientôt pour subsister, la noblesse sans bien
 Trouva l'art d'emprunter, et de ne rendre rien,
 Et, bravant des sergents² la timide cohorte,
 Laisa le créancier se morfondre à sa porte:
 Mais pour comble à la fin le marquis en prison
 Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
 Alors le noble altier, pressé de l'indigence³,
 Humblement du faquin rechercha l'alliance;
 Rétablit son honneur à force d'infamie.
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
 Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux,
 Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
 Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang⁴:
 En vain l'on fait briller la splendeur de son rang;
 L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,
 Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
 Mais quand un homme est riche il vaut toujours son prix,
 Et, l'eût-on vu⁵ porter la mandille⁶ à Paris,
 N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
 D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.
 Toi donc, qui, de mérite et d'honneurs revêtu,
 Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,
 Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,
 Le vois, toujours orné d'une gloire nouvelle,
 Et plus brillant par soi qui par l'éclat des lis,
 Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis,
 Fuir d'un honteux loisir la douceur importune;
 A ces sages conseils esservir la fortune;
 Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
 Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi;
 Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
 Va par mille beaux faits mériter son estime;
 Sers un si noble maître; et fais voir qu'aujourd'hui
 Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

1) Έκ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν ἀκολουθῶν. 2) Τῶν δικαστικῶν κλητήρων. 3) Πιεζόμενος ὑπὸ τῆς πενίας. 4) Τὴν καταγωγὴν. 5) Καὶ ἂν τὸν εἶδον. 6) Οὕτω ἐκαλεῖτο τότε ἔνδυμά τι ἢ μᾶλλον μανθῶας κυρίως τῶν ὑπηρετῶν.

B.

LE LUTRIN

CHANT V.

Loin du bruit cependant les chanoines à table
 Immolent trente mets à leur faim indomptable.
 Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
 Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté,
 Par le sel irritant la soif est allumée;
 Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée,
 Semant partout l'effroi, vient au chanfre éperdu
 Contre l'affreux détail de l'oracle rendu.
 Il se lève enflammé de muscat¹ et de bile,
 Et prétend à son tour consulter la sibylle.
 Évrard a beau gémir du repos déserté²,
 Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
 Par les détours étroits d'une barrière oblique,
 Ils gagnent³ les degrés et le perron antique,
 Où sans cesse, étalant bons et méchants écrits,
 Barbin⁴ vend aux passants des auteurs à tout prix.
 Là le chanfre à grand bruit arrive et se fait place,
 Dans le fatal⁵ instant que d'une⁶ égale audace,
 Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
 Descendaient du Palais⁷ l'escalier tortueux,
 L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
 Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage⁸;
 Une égale fureur anime leurs esprits.

1) Εἶδος οἴνου (μοσχάτο). 2) Εἰς μάτην παραπονεῖται στεναίνει διὰ τὴν ἐγκαταλειφθεῖσαν ἡρσιάν. 3) Φθάνουσι. 4) Ὄνομα βιβλιοπώλου. 5) Μοιραία. 6) Μετά. 7) Τὸ δικαστήριον. 8) Θεωροῦνται κατὰ πρόσωπον.

Tels deux fougueux torreaux, de jalousie épris¹
 Au près d'une génisse au front large et superbe,
 Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
 A l'aspect l'un de l'autre, embrasés, furieux,
 Déjà le front baissé, se menacent des yeux.
 Mais Évrard, en passant, conuoyé, par Boirude,
 Ne sait point contenir² son aigre inquiétude ;
 Il entre chez Barbin, et d'un bras irrité,
 Saisissant du Cyrus³ un volume écarté,
 Il lance au sacristain le tome épouvantable.
 Boirude fuit le coup : le volume effroyable
 Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
 Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
 Le vieillard accablé de l'horrible Artamène
 Tombe aux pieds du prélat, sans pouls et sans haleine.
 Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
 Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
 Aussitôt contre Évrard vingt champions s'élancent ;
 Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent ;
 La Discorde triomphe et du combat fatal
 Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.
 Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle :
 Les livres sur Évrard fondent comme la grêle
 Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
 Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
 Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
 L'un tient le nœud d'Amour, l'autre en saisit la Montre
 L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié ;
 L'autre, un Tasse français⁴ en naissant oublié.
 L'élève de Barbin, commis à la boutique,
 Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique :
 Les volumes, sans choix à la tête jetés,
 Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
 Là près d'un Guarini, Térence tombe a terre,
 Là Xénophon dans l'air heurte contre un la Serre.
 Oh ! que d'écrits obscurs, de livres ignorés

1) Κυριευθέντες υπό ζυλοτοπίας. 2) Νὰ περιτείλῃ. 3) Ἐπιγραφή μυθιστορηματός. 4) Δηλ. τὴν μετάφρασιν τοῦ Τάσσου.

Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
 Vous en fûtes tirés, Almerinde et Simandre ;
 Et toi, rebut du peuple, inconnu Coloandre,
 Dans ton repos, dit-on, saisi, par Gaillerbois,
 Tu vis le jour alors pour la première fois.
 Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure ;
 Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
 D'un¹ le Vayer épais Giraut est renversé :
 Marineau d'un Brébœuf à l'épaule blessé,
 En sent par tout le bras une douleur amère,
 Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
 D'un Pinchène « in-quarto »² Dodillon étourdi
 A longtems le teint pâle et le cœur affadi.
 Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
 Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
 (Des vers de ce poème effet prodigieux !)
 Tout prêt à s'endormir, bâille et ferme les yeux.
 A plus d'un combattant la Clélie est fatale :
 Giron dix fois par elle éclate et se signale³.
 Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri :
 Ce guerrier, dans l'Église aux querelles nourri,
 Est robuste de corps, terrible de visage.
 Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
 Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
 Et Gorillon la basse⁴, et Grantin le fausset,
 Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.
 Des chantres désormais la brigade timide
 S'écarte, et du Palais regagne les chemins.
 Telle, à l'aspect d'un loup, terreur de champs voisins,
 Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante ;
 Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xanthe,
 Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours ;
 Quand Brondin à Boirude adresse ce discours :
 Illustre porte-croix⁵, par qui notre bannière
 N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,

¹) Διὰ κτυπήματος ἐνός le Vayer (συγγρ. τῆς ἐποχῆς). ²) Τὸ σῆμα τοῦ βιβλίου (εἰς τέταρτον). ³) Διακρίνεται. ⁴) Βαθύφωνος. ⁵) Σταυροφόρος προπορευόμενος ἐπισκόπου ἢ λιτανείας.

Un chanoine lui seul triomphant du prélat
 Du rochet¹ à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
 Non, non pour te couvrir de sa main redoutable,
 Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
 Viens, et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
 Fais voler² ce Quinault qui me reste à la main.
 A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage :
 Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
 Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux,
 Frappe du³ noble écrit l'athlète audacieux ;
 Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête ;
 Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
 Le chanoine les voit de colère embrasé :
 Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
 Et jugez si ma main aux grands exploits novice,
 Lance à mes ennemis un livre qui mollice.
 A ces mots il saisit un vieil « Infortiat »
 Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
 Inutile ramas⁴ de gothique écriture,
 Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
 Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
 Où pendait à trois clous un reste de fermoir.
 Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne
 Deux des plus forts mortels l'ébranlèrent à peine :
 Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
 Et, sur le couple pâle et déjà demi-mort,
 Fait tomber à deux mains⁵ l'effroyable tonnerre.
 Les guerriers de ce coup, vont mesurer la terre,
 Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,
 Longtemps, loin du perron, roulent sur les degrés.
 Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
 Le prélat pousse un cri qui pénètre⁶ la nue.
 Il maudit dans son cœur le démon des combats,
 Et de l'horreur du coup il recule six pas.
 Mais bientôt rappelant son antique prouesse,
 Il tire du manteau sa dextre⁷ vengeresse.

1) Εἶδος ἀμφίου κυρ. τοῦ ἐπισκόπου. 2) Κάμε νὰ πετάξῃ δηλ. ἰξακόντισον τοῦτο τό... 3) Διὰ τοῦ. 4) Ἐθροισμα. 5) Ῥίπτει διὰ τῶν δύο χειρῶν. 6) Εἰσδύει. 7) Ἀντὶ droite τὴν δεξιάν του χειρα.

Il part, et, de ses doigts saintement allongés,
 Bénit tous les passants, en deux files rangés.
 Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre¹,
 Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
 Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
 Crier aux combattants : Profanes à genoux !
 Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
 Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage,
 Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit ;
 Le long des sacrés murs sa brigade le suit ;
 Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe ;
 Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
 Évrard seul, en un coin prudemment retiré,
 Se croyait à couvert de l'insulte sacré ;
 Mais le prélat vers lui fait une marche adroite :
 Il l'observe de l'œil ; et tirant vers la droite,
 Tout un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné
 Bénit subitement le guerrier consterné².
 Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
 Se dresse, et lève en vain une tête rebelle ;
 Sur ses genoux trablants il tombe à cet aspect,
 Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
 Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire
 Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire :
 Et de leur vain projet les chanoines punis
 S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

1) Θά εκπλήττη. 2) Έχθαμβος, κατάπληκτος.



EMILE AUGIER

EMILE AUGIER. Αιμίλιος Augier δραματικός ποιητής, μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας, γεννηθεὶς κατὰ τὰ 1820 καὶ ζῶν εἰσέτι, συνέγραψε πολλὰ δράματα, ἅτινα διακρίνονται διὰ τοῦ ὕψους τῶν αἰσθημάτων.

DIANE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE III.

DIANE, LE ROI, RICHELIEU.

LE ROI.

Je veux être le maître,
Oui, monsieur, et non plus seulement le paraître¹.

RICHELIEU.

Je vois avec douleur que mon maître et mon roi
Prête² à mes ennemis plus de crédit qu'à moi.

LE ROI.

Je ne puis rien sentir ni penser par moi-même,
N'est ce pas ? Grâce à vous, voilà les bruits qu'on sème³,
Non, monsieur, il n'est pas d'intrigue là dessous :
Personne auprès de moi ne vous nuit . . . que vous.
Je suis las d'obéir dans mon propre royaume,
Je suis las de subir l'hypocrite hauteur
D'un tyran qui devrait être mon serviteur.
A ma sujétion lorsque je me résigne
Tout le sang de mon père en mes veines s'indigne⁴,
Et je ne sais vraiment par quelle lâcheté
Jusqu'à présent, monsieur, je vous ai supporté.

¹) Καὶ οὐχὶ πλέον νὰ φαίνομαι τοιοῦτος (δηλ. κύριος βασιλεὺς). ²) Παρέχει.

³) Ἴδου αἱ φῆμαι αἵτινες διαδίδονται. ⁴) Ἀγανακτεῖ.

RICHELIEU.

C'est que¹ vous me sentez salulaire à la France.
Voilà tout le secret de votre tolérance ;
Car je n'ignore pas que Votre Majesté
Dans le fond de son cœur m'a toujours détesté.

LE ROI.

Vous êtes clairvoyant.

RICHELIEU.

C'est un triste salaire,
Sire, de tant d'efforts que j'ai faits pour vous plaire².

LE ROI.

Oui je suis ingrat ! car grâce à vous, j'ai pris
L'existence en dégoût et moi-même en mépris.
Quand mon front soucieux à la vitre³ s'appuie,
J'entends autour de moi dire : « Le roi s'ennuie ».
— Moi-même je le dis parfois. Mais si tous ceux
Qui me voient contempler la rue en paresseux,
Pouvaient comprendre alors avec quel œil d'enuie
Je regarde passer le travail et la vie,
Monarque enseveli dans mon oisiveté
Et condamné par vous à l'inutilité,
Certe, ils admireraient qu'en mon âme la haine
N'ait pas vaincu plus tôt la patience humaine⁴ !
Mais la mesure est comble enfin ! L'homme et le roi
D'un égal désespoir se révoltent en moi
Je veux me relever de cette modestie
Qui vous livrait mes dés pour jouer ma partie ;
Je ne veux plus de vous service ni conseil.
Je vous veux, en un mot, chasser de mon soleil !

RICHELIEU.

Contre un pareil discours je ne puis que me taire,
Sire. Retirez-moi des mains le ministère.
Loin de vous opposer la moindre objection.

1) Είναι διότι. 2) τῶν τόσων προσπαθειῶν ἃς κατέβαλον ὅπως γίνω εὐά-
ριστος πρὸς ὑμᾶς. 3) Εἰς τὸ παράθυρον, τὸ μέρος ἀντὶ τοῦ ὄλου. 4) Πῶς τὸ μίσος
δὲν ὑπερίσχυσε τῆς ἀνθρωπίνου ὑπομονῆς.

J'ai besoin de repos, comme vous d'action ;
 Car si dans la langueur votre tête se penche,
 La fièvre du travail a fait la mienne blanche.
 Regardez ces yeux creux¹ ce visage blafard :
 Je n'ai que cinquante ans et suis presque un vieillard . . .
 Parlons à cœur ouvert, en rompant notre chaîne.
 Si vous me haïssez, je comprend votre haine,
 Car Richelieu peut-être à votre place eût eu
 Plus de haine que vous, Sire, et moins de vertu.

LE ROI.

Mais peut-être Louis avec votre génie
 Aurait à votre place eu moins de tyrannie.

RICHELIEU.

Si je ne vous avais toujours forcé la main²,
 Notre œuvre à moitié faite avortât³ en chemin,
 Dans les temps d'anarchie et de lutte où nous sommes,
 Il faut violenter les choses et les hommes ;
 Le despotisme seul féconde le chaos ;
 Je veux !—L'enfantement du monde est dans ces mots⁴.
 —Et d'ailleurs, le succès a passé la souffrance !
 Voyez la royauté c'est-à-dire la France,
 Assise, et fortement les deux pieds appuyés
 Sur les débris fumants des partis foudroyés.
 Elle a pu, réduisant chez elle les divorcés⁵,
 Sur l'impie étranger lancer toutes ses forces⁶,
 Ses revers aux débuts ne m'inquiètent pas.
 Elle est comme un cheval qui choppe aux premiers pas,
 Mais dont l'emportement, croissant dans la carrière,
 Ne connaît bientôt plus ni fossé, ni barrière.
 Qu'on ne détourne⁶ pas sa course, et je prétends
 Qu'elle prenne la tête avant qu'il soit longtemps !
 Sire, je vous le dis : un grand siècle commence,
 De tous côtés il s'ouvre un horizon immense ;
 Le monde ancien expire, et c'est de nos travaux,
 Sire, que datera l'ère des temps nouveaux.
 Quelle gloire à cueillir ! et quelle grande chose

¹) Τοὺς κοίλους ὀφθαλμούς. ²) Ἄν δὲν σᾶς εἶχον βιάση. ³) Θὰ ἐπετύγγανε.
⁴) Ἡ δημιουργία τοῦ κόσμου ὑπάρχει ἐν αὐταῖς ταῖς λέξεσι, δηλ. δι' αὐτῶν τὰ
 πάντα γίνονται. ⁵) Τὰς διχονομίας, τὰς διαίρεσεις. ⁶) Ἄς μὴ ἀποτρέψωσι.

Fera mon successeur s'il comprend et s'il ose !
 Mais je le cherche en vain, cet esprit ferme et sur,
 Qui pourra de mes plans récolter le fruit mûr,
 Et j'aurai la douleur de voire tomber mon œuvre
 Entre les mains d'un traître¹, ou celles d'un manoevre.

LE ROI.

C'est un orgueil que rien ne saurait surpasser
 Que de vous croire pas possible à remplacer.

RICHELIEU.

Sire, si je l'²étais, pourquoi donc votre haine
 S'est-elle en me gardant imposé tant de gêne !

LE ROI.

Si vous ne l'étiez pas vous l'êtes aujourd'hui.
 Vos solides travaux forment un point d'appui³
 Sur lequel l'ouvrier, même le plus novice,
 Pourra d'après vos plans⁴ achever l'édifice.

RICHELIEU.

Pour moi, je ne connais propre à me succéder
 Que le père Joseph.

LE ROI, se levant.

Mieux vaudrait vous garder.

Non, non ; le successeur, que mon choix vous destine,
 Assiste à vos travaux⁵ depuis leur origine ;
 Je puis entièrement m'assurer sur sa foi,
 Car en un mot, monsieur, ce successeur c'est moi.

RICHELIEU.

Vous, Sire ?

LE ROI.

Moi, Monsieur. Qu'en pensez-vous ?

RICHELIEU.

Rien, Sire.

LE ROI.

Vous me blâmez au fond et n'osez pas le dire.

RICHELIEU.

Quand mon maître résout, je ne sais qu'approuver ;
 Seulement je prévois ce qui peut arriver.

¹) Κατώτερος ἐργάτης ἐννοεῖ ἀμαθῆ ὑπουργὸν ἀνίκανον. ²) Ἡ ἀντων. le ἀναφέρεται εἰς ὁλόκληρον τὴν προηγουμένην φράσιν possible à remplacer. ³) Στήριγμα. ⁴) Ἀκολουθῶν τὰ σχέδιά σας. ⁵) Παρευρίσκειται εἰς τὰς ἐργασίας.

Que votre majesté tout d'abord¹ s'évertue²
 Et soutienne un moment le fardeau qui me tue,
 Je le crois. Mais bientôt, sous la charge accablé,
 Peut-être même aussi par des revers³ troublé,
 Vous rouvrirez la porte aux avis d'une mère
 Que vous appellerez d'un exil nécessaire.

LE ROI.

Peut-être !

RICHELIEU.

C'est certain : vous êtes trop bon fils
 Pour la traiter aussi durement que je fis.⁴
 Une fois revenue, au conseil avec elle
 Rentreront votre frère et toute sa . . . séquelle ;
 Parmi cet entourage à l'Espagne gagné,
 Fléchissez un instant, et tout est ruiné.
 La Féodalité triomphe avec l'Autriche,
 Et le sol labouré par moi retourne en friche.

LE ROI.

J'admire pour combien votre sagacité
 Compte dans ses calculs mon imbécileté.
 Que votre inquiétude en ce point se rassure !
 Je ne suis pas un roi fainéant, je vous jure,
 Et j'ai pu supporter un maire du palais,
 Sans être maniable à mes autres valets.

RICHELIEU.

Personne autant que moi, Sire ne le souhaite.
 Je vois, à la façon dont mon maître me traite,
 Qu'il faut me retirer.

LE ROI.

Adieu, monsieur, adieu.

RICHELIEU fait quelques pas vers la porte, puis revient au roi
 Ne faites pas cela, non, Sire, au nom de Dieu !

LE ROI.

Monsieur !

RICHELIEU.

Permettez-moi l'orgueilleuse assurance

1) Εξούθς κατ' ἀρχάς. 2) Διατείνεται. 3) Διὰ ἀποτυχίων. 4) Que je fis
 ἀντὶ τοῦ que je la traitai συγχάκις τὸ β. faire τίθεται πρὸς ἀποφυγὴν τῆς ἐπανα-
 λήψεως προηγουμένου βήματος.

De dire que je suis nécessaire à la France !
Moi seul peux jusqu'au bout soutenir le fardeau ;
Laissez-moi ce pouvoir qui me mène au tombeau.

LE ROI.

Vos dédains des grandeurs, monsieur, ne durent guère.

RICHELIEU.

Ah ! Sire, il s'agit bien d'ambition vulgaire !¹
Pouvez-vous soupçonner d'intérêt personnel
L'homme qui veut rester dans un poste mortel ?
Mais ne m'arachez pas mon œuvre inachevée,
Sire ! mon existence à ma tâche est rivée !²
C'est le seul rêve humain dont je sois convaincu,
Et je dois en mourir, puisque j'en ai vécu³

LE ROI.

Quand donc permettez-vous à mon tour que je vive ?

RICHELIEU.

Que la vérité, Sire, une fois vous arrive,
Ne vous abusez pas sur votre mission ;
C'est la vertu des rois que l'abnégation ;
Et n'appréhendez pas qu'elle vous rapetisse,
Sire, un homme est bien grand par un grand sacrifice.

LE ROI.

A vous toute la gloire à moi l'obscurité !
Votre orgueil a besoin de mon humilité.

Il s'assied à droite.

RICHELIEU.

S'il faut que cet orgueil devant vous s'humilie.
Voyez ! mon front blanchi s'incline, et je supplie.
Sire, daigner sauver la France par mes mains,
Et, dépouillant⁴ tous deux les intérêts humains
Sachons sacrifier à l'auguste patrie,
Le monarque sa haine et le sujet sa vie !

LE ROI.

Je ne peux plus !

RICHELIEU.

Eh ! bien ! je vous en avertis,

¹) Δὲν πρόκειται παντάπασι περί... ²) Εἶναι στενωῶς συνδεθεμένη. ³) Ν' ἀποθάνω δι' αὐτοῦ ἀφοῦ ἔζησα δι' αὐτό (τό ὄνειρον). ⁴) Ἀποβάλλοντες ἀμφότεροι.

Vous répondrez à Dieu des malheurs du pays;
Car, je l'affirme ici sur mon âme immortelle,
La France périra si je m'éloigne d'elle.

LE ROI après un silence

A défaut de génie, ô divin Créateur!
Donnez la patience à votre serviteur,

Ils se lèvent.

—Régnez, si le salut de mon État l'ordonne :
Je vous laisse le sceptre et garde la couronne.
Mais soyez assez grand, juste et victorieux
Pour que mon sacrifice ait raison² à mes yeux,
Et qu'à mes successeurs l'éclat de votre gloire,
Expliquant ma conduite, absolve ma mémoire.

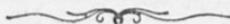
RICHELIEU.

Oh! Sire . . .

LE ROI.

Pas un mot, pas un remerciement.
Les dépêches sont là, lisez tranquillement.
Pour moi, que les destins de la France rejettent,
Je retourne à mes chiens seuls amis qui me fêtent.

Il sort lentement, la tête baissée, par la droite.



V. DE LAPRADE

V. DE LAPRADE. Ὁ Βίκτωρ de Laprade ποιητής καὶ μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας ἐγεννήθη κατὰ τὰ 1812 καὶ ζῆ εἰσέτι, ἐγένετο δὲ γνωστός εἰς τὸν φιλολογικὸν κόσμον κατὰ τὸ 1839 διὰ συλλογῆς διαφόρων ποιήσεων (Les parfums de Madeleine) ἔγραψε δὲ καὶ πλείστα λυρικά ποιήματα καὶ ἓν δράμα.

AUX HELLÈNES

QUI SONT VENUS COMBATTRE POUR LA FRANCE

Allez, fils de la Grèce¹, et soyez un exemple
A ces peuples ingrats sauvés de notre sang :

¹) Ἐν ἐλείψει. ²) Νὰ δικαιολογεῖται. ³) Ἀποτείνεται πρὸς τοὺς ἀξιωματικούς Ἕλληνας καὶ τοὺς θελοντάς τοὺς πολεμήσαντας ὑπὲρ τῶν Γάλλων κατὰ τὸν Γαλλο-Πρωσσικὸν πόλεμον τοῦ 1870.

D'un regard lache et froid l'Europe nous contemple,
Et vous venez pour nous mourir au premier rang.

Vous seuls vous souvenez des œuvres de la France,
Lorsque chacun l'oublie ou l'insulte en son deuil ;
Vous seuls vous prononcez le mot ; reconnaissance !
A le dire bien haut¹ vous mettez votre orgueil.

Soyez bénis ! venez, ô généreuse race,
Vous de la liberté les plus anciens soldats ;
Vous seuls sous nos drapeaux méritez une place,
Enfants de Thémistocle et de Leonidas.

Passez calmes et fiers, et brillez dans nos villes
Comme un rayon de gloire à travers nos malheurs,
Et tombez avec nous, héros des Thermopylès,
Tels que vos grands aïeux et couronnés de fleurs.

Peuple orné par le ciel de ses dons les plus rares,
Peuple chez qui la Muse eut son premier autel²,
Enseignez-nous, ô Grecs, à chasser les barbares ;
Montrez-nous comme on meurt pour renaître immortel.

Guerriers que mon enfance admirait avec larmes,
Salut, ô Nikitas, Canaris, Botzaris !
Je reconnais vos fils et je baise vos armes . . .
Athènes les devait à sa fille Paris.

Venez de tous ces lieux d'où nous vint la lumière,
Où le jour s'est levé pour tout le genre humain ;
Et des Huns ténébreux sauvez, peuple d'Homère,
Le flambeau du progrès remis à notre main,

Dussiez-vous y périr³, votre gloire est certaine ;
Chacun de vos exploits au loin sera conté.
Lorsqu'on dira vos noms dans Sparte et dans Athènes,
La France répondra : « Morts pour la liberté ! »

¹) Καυχᾶσθε νὰ τὸ προφέρητε μεγαλοφώνως. ²) Διότι ἐκ τῆς Ἑλλάδος τὰ φῶτα διεδόθησαν εἰς τὴν λοιπὴν Εὐρώπην. ³) Καὶ ἂν θ' ἀποθάνητε.

Deux nations, deux sœurs par les hautes pensées,
Mères de la pitié, mères des douces lois,
Préparent à vos morts des couronnes tressées
Du laurier de l'Attique et du chène gaulois.

Et vous, soyez témoins, vous leurs divins ancêtres :
Du haut du Parthénon regardez jusqu'à nous,
Vous que l'esprit humain aura toujours pour maîtres,
Et saluez vos fils ! . . . Ils sont dignes de vous.

Ils tiennent de vous seuls¹ ces généreuses flammes.
Poètes souverains, guerriers, sculpteurs, penseurs :
Vous avez fait leurs corps aussi beaux que leurs âmes,
Et vous nous les donnez, maîtres, pour défenseurs.

O Grecs ! mon humble voix par les pleurs étouffée
Vous dit trop mal nos cœurs, nos vœux reconnaissants :
Allouette gauloise, aux cygnes de l'Alphée
J'adresse de trop bas mes saluts impuissants.

Mais là-haut, dans l'éther, loin du globe éphémère
Que souillent ces tyrans promis aux coups des dieux²,
Dans les champs éternels peints par le grand Homère,
Je vois se rencontrer deux groupes radieux :

Ils sont là tous, Bayard, Turenne, Ulysse, Achille,
Platon et Phidias, et Lamartine aussi !
Et, devant eux³, Corneille a pris la main d'Eschyle,
Le salue et l'embrasse en lui disant : Merci !

¹) Παρ' ὑμῶν ἔλαβον. ²) Οἵτινες θὰ γίνουιν θύματα τῆς τῶν θεῶν ἐκδική-
σεως. ³) Ἐνώπιον αὐτῶν.

ΠΙΝΑΞ ΤΩΝ ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ

ΜΕΡΟΣ Α' — ΛΟΓΟΣ ΠΕΖΟΣ

ROLLIN.	Alexandre.	Σελ.	3
MABLY.	Les Grecs et les Romains.	»	11
MONTESQUIEU.	Deux causes de la perte de Rome.	»	14
VILLEMAM.	Lascaris	»	18
»	La ville de Cydonie.	»	21
ADOLPHE THIERS.	Mirabeau	»	22
»	Camille Desmoulins et Marat.	»	24
»	Danton.	»	26
PROSPER MÉRIMÉE.	Colomba.	»	28
»	De l'histoire ancienne de la Grèce	»	34
A. DAUDET.	Le mauvais Zouave.	»	36
CH. NODIER.	Le Ben-Lomond en Écosse	»	41
PASCAL.	Lettres provinciales	»	44
ÉDGAR QUINET.	Les leçons de Centaure	»	50
J. J. ROUSSEAU.	Lettre sur le suicide.	»	56

ΜΕΡΟΣ Β' — ΠΟΙΗΣΙΣ

CAS. DELAVIGNE.	Le jeune diacre.	»	63
»	Trois jours de Christophe Colomb.	»	68
ROUGET DE L'ISLE.	La Marseillaise	»	74
ANDRÉ CHÉNIER.	La jeune captive	»	76
»	La jeune Tarentine.	»	78
A. BARBIER.	L'idole	»	79
BOILEAU.	La noblesse.	»	65
»	Le lutrin	»	90
EMILE AUGIER.	Diane	»	95
V. DE LAPRADE.	Aux Hellènes	»	101

ΛΕΞΙΚΟΝ ΓΑΛΛΟΕΛΛΗΝΙΚΟΝ ΕΠΙΤΟΜΟΝ ὑπὸ Ν. Κοντοπούλου καθηγητοῦ τῆς γαλλικῆς ἐν τοῖς ἐν Ἀθήναις γυμνασίοις. Τιμᾶται δραχ. 10.

ΛΕΞΙΚΟΝ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ ὑπὸ Ἀθανασίου Α. Σακελλαρίου, ἔκδοσις τρίτη μετὰ μεγάλων βελτιώσεων. Ἐν τῇ ἐκδόσει ταύτῃ τὸ στοιχεῖον Α ἐκ νέου συνταχθὲν ἀπετέλεσε τεσσαράκοντα τέσσαρα τυπογραφικὰ φύλλα ἤτοι ἐννέα πλέον τῆς πρώτης ἐκδόσεως. Ἀλλὰ καὶ τὰ στοιχεῖα Ζ, Η, Θ, Ι, Λ, Μ, Ν, Ρ, Φ, ἐπιμελῶς ἀνεθεωρήθησαν καὶ πλείσται λέξεις ἐκ τῆς πρὸ τριῶν ἐτῶν ἐκδοθείσης Συναγωγῆς Λέξεων Ἀθησαυρίστων ἐν τοῖς Ἑλληνικοῖς Λεξικοῖς ὑπὸ Στεφάνου Α. Κουμανούδη ἐν Ἀθήναις 1883 ἐν τῷ οἰκείῳ τοῦ λεξικοῦ τόπῳ προσετέθησαν. Τιμᾶται δρ. 48.

ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ ΑΠΟΜΝΗΜΟΝΕΥΜΑΤΑ μετὰ μακρῶς εἰσαγωγῆς καὶ σημειώσεων ὑπὸ Εὐστρατίου Δ. Τσακαλώτου διδάκτορος τῆς φιλοσοφίας καὶ καθηγητοῦ τοῦ Β' ἐν Ἀθήναις γυμνασ. καὶ τοῦ Ἀρσακείου παρθεναγωγείου. Τιμ. δρ. 3,50.

G. J. CÆSARIS COMMENTARII DE BELLO GALlico, ΓΑΙΟΥ ΙΟΥΛΙΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΑΠΟΜΝΗΜΟΝΕΥΜΑΤΑ περὶ τοῦ Γαλατικοῦ πολέμου μεταφρασθέντα ἐκ τοῦ λατινικοῦ καὶ διὰ σημειώσεων διασαφηνισθέντα ὑπὸ Ε. Τσακαλώτου Δ. Φ. καὶ καθηγητοῦ τοῦ Β' ἐν Ἀθήναις γυμνασίου. Τιμ. δραχ. 4,50.

ΑΝΩΜΑΛΑ ΚΑΙ ΕΛΛΙΠΗ ΡΗΜΑΤΑ πεζῶν συγγραφέων καὶ ποιητῶν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, ἐν οἷς προσετέθησαν καὶ αἱ αὐτῶν ἐτυμολογίαι ὑπὸ Α. Α. Σακελλαρίου, ἔκδοσις ἑβδόμη μετερρυθμισμένη. Τιμᾶται δραχ. 6.

ΑΤΛΑΣ ΓΕΩΓΡΑΦΙΚΟΣ μετὰ γεωγραφικῶν καὶ στατιστικῶν σημειώσεων καλλιτεχνικῶς τετυπωμένος πρὸς χρῆσιν τῶν πολλῶν καὶ τῶν μαθητῶν, ὑπὸ Ἀθανασίου Α. Σακελλαρίου. Τιμᾶται δραχ. 10,50.

Τιμᾶται δραχ. 1,40